



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

L'Apprentie

Gustave Geffroy



Vet. Fr. IV B. 1



L'APPRENTIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires numérotés sur papier du Japon

EXEMPLAIRE N° 5

GUSTAVE GEFFROY

L'APPRENTIE

DRAME HISTORIQUE EN 4 ACTES ET 10 TABLEAUX

*Représenté pour la première fois
sur le Théâtre national de l'Odéon, le 7 janvier 1908.*

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

Tous droits de traduction, de reproduction, et de représentation réservés pour tous pays,
y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

The play *L'Apprentie* is entered according to act of Congress, in the year 1908,
by M. GUSTAVE GEFFROY, in the office of the Librarian of Congress of Washington.
All Rights reserved.



A ANDRÉ ANTOINE

AVANT-PROPOS

Dimanche 19 janvier, date de Buzenval... Mardi 28 janvier, date de la capitulation de Paris. Les tableaux du Siègè qui ouvrent *L'Apprentie* se seront joués comme en anniversaire du grand drame historique de l'autre siècle. La rencontre n'a pas été cherchée, mais elle a ajouté peut-être à l'émotion du souvenir chez les spectateurs venus vers l'Odéon pour y retrouver un peu de leur vie ancienne, ou un peu de la vie des leurs. On permettra à l'auteur de *L'Apprentie* de les remercier pour tout ce qu'ils ont ajouté de pathétique vécu à son essai de théâtre. Il est certain que le nombre des personnages du drame s'augmentait subitement par la présence de tant de témoins de ces scènes de jadis, redevenues présentes.

Mais je ne veux pas seulement remercier le public de Paris, qui a si bien compris et achevé mon dessein de résurrection. Je veux aussi, sans aucune réserve, remercier mes confrères du journalisme et de la critique. On a vingt-quatre heures, depuis Beaumarchais, pour maudire ses juges. On a plus de temps pour se louer d'eux. Je les remercie donc tous, ceux qui m'ont acquitté, comme ceux qui m'ont condamné, — avec des circonstances atténuantes. Les critiques professionnels, ceux qui savent le fin du fin du théâtre, qui en con-

naissent toutes les roueries, toutes les ficelles, tous les effets sûrs, ont vu tant de pièces! ils ont si souvent assisté à toutes les péripéties cataloguées, à toutes les manières de commencer, de continuer, de finir un drame ou une comédie, qu'il paraît bien difficile de les étonner. Au fond, ils sont parfois très satisfaits de n'avoir pas à appliquer leur méthode habituelle. Il en a été ainsi, à l'Odéon, devant l'admirable mise en scène donnée par Antoine aux tableaux tragiques du Siège de 1870, de la Commune de 1871, aux tableaux populaires colorés de gaieté ou de deuil par lesquels s'achève l'épopée où j'ai tenté d'exprimer le simple héroïsme et les lendemains douloureux du peuple des faubourgs.

Le tribunal devant lequel a comparu *L'Apprentie* lui a su gré de faire revivre les heures d'il y a trente-sept ans, heures non pas oubliées, mais enfouies au profond des mémoires, comme des mortes au-dessus desquelles brille la lueur silencieuse du souvenir. Pourquoi ne pas raviver sur la scène ces flammes cachées qui brûlent toujours en nous? Ne laissons pas fermée la porte par laquelle on descend aux cryptes de l'Histoire, ramenons à la grande clarté d'aujourd'hui la vie d'autrefois. Paris a assez souffert, a été assez vaincu, calomnié, flétri, il a supporté assez vaillamment le sort contraire, pour que ses fils, tant d'années après cette catastrophe toujours ressentie, aient le droit d'évoquer les malheurs de la guerre étrangère et de la guerre civile. J'y ai cherché non des motifs de haine, mais des leçons de fierté; non le tumulte des colères éteintes, mais l'expérience cruelle et salutaire de la vie.

Presque tous les hommes de ma génération, et de la génération qui l'a précédée, qui tiennent maintenant une plume d'écrivain, après avoir vécu les jours étouffants du siège de Paris, ont compris que j'avais

essayé, à l'aide d'un groupe social, de faire passer sur la scène l'âme naïve, folle, confiante, exaltée jusqu'au sacrifice, de ce Paris qui dut assister, impuissant et désespéré, à sa ruine, à sa déchéance, à sa propre mort. Ceux qui ont vécu, à l'âge conscient, les jours sinistres de décembre 1870 et de janvier 1871, ceux qui ont entendu sonner le glas de la capitulation et le tocsin de la révolte, savent tout ce que le siège de Paris a laissé de déception dans les esprits, de tristesse inguérissable dans les cœurs. Nous sommes tous les marqués de 1870, et même ceux qui se sont résignés au silence ont gardé un secret accord avec le sentiment faubourien qui s'est naturellement exhalé avec force, avec vivacité, avec colère. Les femmes du peuple, qui avaient tout supporté, furent, les silencieuses comme les violentes, à leur insu plus que de leur volonté, les instigatrices de ce mouvement exaspéré qui jeta les hommes dans la crise de la Commune.

Ce n'est pas la Commune de l'Hôtel de Ville que j'avais à montrer, avec son mélange extraordinaire d'opinions et de passions, qui a déjà été soumis à l'analyse des historiens, et qui sera si bien un jour une matière dramatique. Je n'avais qu'à suivre mes personnages à travers les phases de leur délire patriotique. Ce point de vue, que je crois de haute et stricte justice pour comprendre les pensées et les actes de ces pauvres gens, a été admis, en somme, par la presse de toutes les opinions, qui a vu dans *L'Apprentie* non une manifestation politique, mais un désir de drame historique. On a même failli trouver que je n'en avais pas montré assez, on a réclamé le mur des fédérés, on a trouvé invraisemblable le Capitaine qui parle brièvement, au nom de la discipline, au premier tableau, et sévèrement, au nom de l'humanité, parmi les balles et la

fumée du Père-Lachaise. Ce capitaine est pourtant dans tous les livres d'histoire de 1871, et il a été dans la réalité : je pourrais citer des noms et des faits... Je pourrais dire aussi que j'ai dû rassembler à la même date des événements de plusieurs jours, puisque les généralisations et les résumés sont voulus par la logique du théâtre.

Pour les tableaux qui suivent les évocations de l'Année terrible, c'est la même tragédie qui continue, avec la paix qui peut être meurtrière comme la guerre. C'est la tragédie de la défaite, du renoncement des uns, de l'affaiblissement des autres, des guet-apens dressés contre la famille privée de ses chefs. Un homme excellent et simple, naïf et bon, comme le père Pommier, dont la psychologie a été rendue si évidente par le jeu d'un acteur tel que Mosnier, n'est plus lui-même lorsqu'il a perdu les deux fils qui doivent le continuer. La Mère, avec toutes les ressources de son énergie, tous les frémissements et toutes les anxiétés de son amour pour les siens, devient impuissante à lutter contre les monstres de l'alcool et de la prostitution qui rampent, se dressent, dévorent les victimes offertes d'elles-mêmes en tribut de l'ignorance aux fatalités insatiables. J'ai voulu montrer cela sans étalage de thèse, sans explications à côté, par la seule présence des êtres, par l'apparition du milieu où ils livrent la dure bataille de l'existence. C'est ainsi que se suivent les tableaux des années 1880 et 1881, dix ans après le Siège et la Commune : le ménage des Pommier, où la vive Céline se jette sans cesse contre les vitres, comme un oiseau prisonnier qui cherche le bruit, la lumière, le plaisir du dehors, où la pensive Cécile, celle en qui j'ai voulu représenter la génération nouvelle, tressaille aux leçons et aux appels mystérieux de l'existence ;

la conversation des trois ouvriers, Pommier, Chaudron et Paterneau, où les souvenirs, les regrets, les découragements, les espoirs se traînent ou s'envolent, se meurtrissent à la rencontre d'une jeunesse avachie aux amours de trottoir ; le comptoir de l' « Heure verte » où le vieil ouvrier tombe en rêvant des batailles qu'il a livrées, sous le rire sinistre des buveurs d'absinthe ; l'horreur du départ et du retour de Céline, oiseau brillant revenu en oiseau crotté, blessé et traînant l'aile ; la Mère achevée enfin, frappée d'un dernier coup au cœur par cette enfant qui lui apparaît plus morte que ses morts ; le dialogue entre les deux sœurs qui donnent toutes les deux leurs conclusions où j'ai voulu faire passer les aspects également vrais de leur existence, l'ombre farouche et la pure lumière.

On ne peut parler que de ses intentions au théâtre. Mais si l' « apprenti » que je suis, moi aussi, sur la scène, se rend compte, plus que jamais, on peut l'en croire ! de tout ce qu'il faudrait savoir du profond et complexe art dramatique, on lui permettra bien de dire que ses intentions ont été réalisées au delà de son espérance. J'ai trouvé chez les comédiennes et les comédiens de l'Odéon les plus dévoués, les plus attentifs, les plus soucieux, les plus passionnés serviteurs de l'œuvre qui leur était confiée : les deux sœurs, Suzanne Desprès et Jeanne Lion, les ouvriers du faubourg, Mosnier, Bernard, Degeorge, Duard... Et celle qui fut la Mère, M^{me} Grumbach... Il faudrait les nommer tous, car tous, sous les mots, ont vu et créé des caractères. Ils ont été, vraiment, des personnages vivants dans les décors si réels et si beaux de Ménessier.

J'ai gardé pour la fin le « patron », le chef, celui qui se fait naturellement, par l'effet de son génie artiste, le collaborateur de tous, de l'auteur, des comédiens, du

décorateur, des machinistes, des électriciens, des costumiers. Antoine, c'est le théâtre fait homme, et il a été ainsi, depuis le passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, depuis le Théâtre-Libre de la Gaité-Montparnasse, à travers le théâtre Antoine, jusqu'à l'Odéon. Je le connais depuis le jour où il a mis pour la première fois le pied sur la scène, où il est resté en maître, où il restera jusqu'à sa fin. Il est ce qu'il était, mais avec tous les apports de la vie. Il n'a pas démenti sa personnalité, il l'a développée : il vient de le démontrer, au milieu de l'acclamation unanime qui s'est élevée devant son prodigieux travail de *L'Apprentie*. Il s'est trouvé là, par une chance unique, que nous étions contemporains et tous deux de Paris, que nous avons vu exactement les mêmes choses, lui place des Vosges, moi à Belleville. Avec quelle ardeur de souvenir, quelle joie de créateur il a adopté la pièce, je ne le dirai jamais assez ! Je salue ce maître, je donne la main à mon ami. Et que l'on veuille bien excuser, maintenant, les fautes de l'auteur !

GUSTAVE GEFFROY.

(Février 1908.)

PERSONNAGES

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU : **Le Rempart** (Décembre 1870).

POMMIER	MM. MOSNIER.
JUSTIN POMMIER	VARGAS.
JEAN POMMIER	DESFONTAINES.
PATERNEAU	DEGEORGE.
CHAUDRON	BERNARD.
LEGRAND	DUARD.
VARCOWSKY	CAPELLANI.
LE CAPORAL	ALEXANDRE.
MICHAUD	DARRAS.
UN GARDE	GRÉTILLAT.
LE CAPITAINE	DESJARDINS.

GARDES, UN PORTE-FALOT.

DEUXIÈME TABLEAU : **La Sortie** (18 janvier 1871).

POMMIER	MM. MOSNIER.
JUSTIN POMMIER	VARGAS.
JEAN POMMIER	DESFONTAINES.
PATERNEAU	DEGEORGE.
CHAUDRON	BERNARD.
VARCOWSKY	CAPELLANI.
LA MÈRE	M ^{mes} GRUMBACH.
CÉLINE ENFANT	ROGER.
CÉCILE ENFANT	LA PETITE NAULOT.

TROISIÈME TABLEAU : **La Capitulation** (28 janvier 1871).

POMMIER	MM. MOSNIER.
JEAN POMMIER	DESFONTAINES.
PATERNEAU	DEGEORGE.
CHAUDRON	BERNARD.
VARCOWSKY	CAPELLANI.

PERSONNAGES

XVII

LEGRAND	MM. DUARD.
LE BOUCHER	FLÈVE.
LE LAITIER	DE GUINGAND.
LE COLLEUR D’AFFICHES	VILLÉ.
SCHNEIDER	DULLIN.
UN VIEUX	MITRECEY.
L’OFFICIER DE MARINE	GRÉTILLAT.
PREMIER CRIEUR DE JOURNAUX	DE CESSE.
DEUXIÈME CRIEUR DE JOURNAUX	SAMIER.
LA MÈRE	M ^{mes} GRUMBACH.
CÉLINE ENFANT	ROGER.
LA FORTAIN	GABRIELLE FLEURY.
MADAME CHARLES	LUCE COLAS.
MADAME LEGRAND	EUGÉNIE NAU.
UNE VIEILLE FEMME	FONTAINE.
PREMIÈRE FEMME	NAULOT.
DEUXIÈME FEMME	LUKAS.
TROISIÈME FEMME	GUÉNEAU.
QUATRIÈME FEMME	BARELLA.
CINQUIÈME FEMME	DULAC.
SIXIÈME FEMME	DU MOULIN.

Gardes Nationaux, Tambours, Porte-Drapeaux, Marins,
 Femmes, Jeunes Filles, Enfants.

ACTE II

QUATRIÈME TABLEAU : Dans les caves (28 mai 1871).

POMMIER	MM. MOSNIER.
PATERNEAU	DEGEORGE.
CHAUDRON	BERNARD.
VARCOWSKY	CAPELLANI.
LA MÈRE	M ^{mes} GRUMBACH.
CÉLINE ENFANT	ROGER.
CÉCILE ENFANT	LA PETITE NAULOT.
LA FORTAIN	GABRIELLE FLEURY.
MADAME CHARLES	LUCE COLAS.
MADAME LEGRAND	EUGÉNIE NAU.
LOUISE LEGRAND	TAILLADE.
LA CONCIERGE	MARLEY.

CINQUIÈME TABLEAU : Le Père-Lachaise (28 mai 1871).

LE CAPITAINE	MM. DESJARDINS.
LE LIEUTENANT	MAUPRÉ.
UN SERGENT	FABRE.

PERSONNAGES

PREMIER MARIN	MM. GODEFROY.
DEUXIÈME MARIN	WALTER.
UN FÉDÉRÉ.	BLANCARD.
VARCOWSKY, mort	CAPELLANI.
LA MÈRE	M ^{mes} GRUMBACH.
LA FORTAIN	GABRIELLE FLEURY.

SOLDATS, UN CLAIRON.

ACTE III

SIXIÈME TABLEAU : Dix ans après (1880).

POMMIER	MM. MOSNIER.
PATERNEAU.	DEGEORGE.
LA MÈRE	M ^{mes} GRUMBACH.
CÉCILE POMMIER.	SUZANNE DESPRÈS.
CÉLINE POMMIER.	JEANNE LION.

SEPTIÈME TABLEAU : L'Élysée-Ménilmontant (1880).

POMMIER	MM. MOSNIER.
PATERNEAU.	DEGEORGE.
CHAUDRON	BERNARD.
LOUIS LE BOULEDOGUE	ALEXANDRE.
NÉNESSE.	VILLÉ.
CIRAGE	GORIEUX.
CHARLOT	GODEFROY.
AUGUSTE	DE GUINGAND.
ANTONIN	BLANCARD.
LE MARCHAND DE CHANSONS	TISSERAND.
LE CHANTEUR	PINSON.
UN JEUNE HOMME BIEN MIS.	MENOD.
NICAISE.	DE CESSE.
GRELU	WALTER.
LUDOVIC	NOURRY.
PAUL	SAMIER.
LA MÈRE	M ^{mes} GRUMBACH.
CÉCILE POMMIER.	SUZANNE DESPRÈS.
CÉLINE POMMIER.	JEANNE LION.
BRUNETTE	LUKAS.
ÉGLANTINE	FONTAINE.
JULIE	BARELLA.
TITINE	MARLEY.

PERSONNAGES

XIX

CLARA. M^{mes} NAULOT.
 MARIE LA CHINOISE DULAC.
 LA MARCHANDE DE FLEURS GUÉNEAU.

PASSANTS, UN VIOLONISTE, AGENTS, UN GARDE MUNICIPAL, UN SOLDAT,
 UN MONSIEUR EN CHAPEAU HAUT DE FORME.

HUITIÈME TABLEAU : **L'Heure verte** (1880).

POMMIER	MM. MOSNIER.
LEGRAND	DUARD.
LE PATRON DU BAR	FABRE.
M. LACHAPELLE	GORIEUX.
FERNAND	VILLÉ.
EUGÈNE.	DULLIN.
OCTAVE.	GODEFROY.
LABARRE	MITRECEY.
FRANVILLE	GIGUEL.
LAPORTE	LEBIGRE.
MERVILLE.	DE CESSE.
GROIX.	WALTER.
PIERRE	FLÈVE.
ROUILLARD PÈRE.	VIOLET.
ROUILLARD FILS	ESCOFFIER.
BONTEMPS	MENOD.
LE PÈRE MARTIN.	SAMIER.
UN VIEUX BUVEUR.	MICHELEZ.
UN JEUNE BUVEUR.	DE GUINGAND.
PREMIER OUVRIER.	WALTER.
DEUXIÈME OUVRIER	NOURRY.
TROISIÈME OUVRIER	LEBIGRE.
UN HOMME	DEWATTYNE.
PREMIER BUVEUR	TISSERAND.
DEUXIÈME BUVEUR.	BLANCARD.
CÉCILE POMMIER.	M ^{mes} SUZANNE DESPRÈS.
CÉLINE POMMIER.	JEANNE LION.
MADAME BONTEMPS	DU MOULIN.
MADAME ROUILLARD.	DARSENNE.
UNE FEMME	NAULOT.
UNE PETITE FILLE	LA PETITE WALTER.

SOMMELIERS, BUVEURS.

ACTE IV

NEUVIÈME TABLEAU : **La Mère** (1881).

LE DOCTEUR	M. DARRAS.
LA MÈRE	M ^{mes} GRUMBACH.
CÉCILE POMMIER.	SUZANNE DESPRÈS.
CÉLINE POMMIER.	JEANNE LION.

DIXIÈME TABLEAU : **Les deux sœurs** (1881).

CÉCILE POMMIER.	M ^{mes} SUZANNE DESPRÈS.
CÉLINE POMMIER.	JEANNE LION.
LA VOISINE.	GUÉNEAU.

Le rôle de Cécile Pommier a été repris, à partir du 1^{er} février, par
M^{lle} LUDGER.

Décors de M. MÉNESSIER.

Chef d'orchestre : M. BRETONNEAU.

Régisseur : M. MAURICE TOURNEUR.

L'APPRENTIE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LE REMPART

L'orchestre joue *La Marseillaise* avant le lever du rideau.

Un aspect des remparts de Paris pendant le siège de 1870, en décembre. Il a neigé, et il neige encore par moments. Tout est blanc dans l'obscurité. Au loin, des collines qui s'illuminent aux coups de canons des forts. La ligne de la muraille est échancrée par une embrasure où est placé un canon. A droite, l'ouverture d'un poste. Au lever du rideau, un garde lit un journal, d'autres causent et fument autour d'un brasero. Une sentinelle va et vient sur le talus. Il est près de neuf heures du soir. On entend un rire général.

SCÈNE PREMIÈRE

POMMIER, JUSTIN POMMIER, PATERNEAU,
CHAUDRON, LEGRAND, MICHAUD, LÉCUYER,
VARCOWSKY *en faction*, DEUX GARDES

PATERNEAU

Alors, vous voyez le succès de l'orateur!... (*Ah! ah!*) Toute la salle se tordait!... (*A Chaudron.*) Oui, mon vieux, une bombe pouvant tuer soixante mille Prussiens par heure!...

CHAUDRON

Rien que ça!...

LEGRAND

Pourquoi pas?... S'ils se présentaient en masse profonde!...

PATERNEAU

T'es pas malade, mon vieux Legrand!... Comment veux-tu qu'une bombe... (*Il hausse les épaules.*) Ah! on en a proposé des inventions dans les clubs!... Le feu grégeois!... la fusée Satan!... quel tas de blagues!...

LEGRAND

Moi, je trouve qu'on devrait empoisonner toutes les sources, toutes les rivières... même la Seine!

MICHAUD

Et nous?... qu'est-ce qu'on boirait, alors?...

PATERNEAU, *rigolant.*

Du vin, parbleu!

LEGRAND

Ou alors, on devrait rassembler les animaux féroces, les tigres, les lions, les panthères du Jardin des Plantes, les grouper et les lancer sur les Prussiens!...

PATERNEAU

T'en as, une couche!

LÉCUYER, *s'arrêtant de lire le journal.*

Oh!... écoutez-moi ça!...

TOUS, *se rapprochant.*

Quoi donc?

LÉCUYER

Un ordre du jour de Frédéric-Charles à ses troupes.. (*Lisant.*)
« Soldats, marchons pour partager cette terre impie. Il faut exterminer cette bande de brigands qu'on appelle l'armée française... »

TOUS, *se regardant.*

Oh!...

LÉCUYER, *continuant.*

« ... Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple français... »

TOUS, *se regardant.*

Oh!...

LÉCUYER, *continuant.*

« ... Qu'on le divise en petites parties... Ils se déchireront entre eux, mais l'Europe sera tranquille pour des siècles. Signé : FRÉDÉRIC-CHARLES. »

PATERNEAU

Et on ne se défendrait pas!...

CHAUDRON

Les brigands, c'est eux!...

LES GARDES

Qu'ils y viennent!...

LEGRAND

C'est nous qui les exterminerons!

CHAUDRON

Malheureusement vous voyez la tournure que ça prend... Depuis le Trente-et-un octobre, on est berné par le gouvernement.

PATERNEAU

Faut pas non plus se désespérer... On a manqué d'organisation. c'est vrai, mais si la province marche, Paris sera débloqué...

LÉCUYER

Pour sûr!... les Prussiens ne nous auront pas!...

CHAUDRON

Faudrait commencer par remplacer les généraux!

JUSTIN, *qui est assis se chauffant au brasero.*

Voilà la vérité!... Quand un général comme Ducrot a fait afficher partout qu'il ne rentrerait que mort ou victorieux, et qu'il rentre vivant et vaincu, il devrait de lui-même reprendre place dans le rang comme un simple soldat... Si Trochu était un vrai chef, il lui aurait demandé sa démission.

POMMIER

Et la démission de tous les autres!... Les généraux de l'Empire sont incapables... Et puis, ça les embête de sauver la République avec la France... Il nous faudrait des Hoche et des

Marceau... Et il y en a encore parmi les enfants du peuple!... Comme en Quatre-vingt-douze!... Trochu!... Trochu!... c'est un phraseur, et voilà tout!...

LEGRAND

On devrait lui envoyer un ultimatum... (*Rire général.*) Oui... si dans les quarante-huit heures, il n'avait pas fait la sortie en masse, il serait blâmé par la population parisienne... (*Nouveaux rires.*) Eh ben, quoi?... ça le ferait peut-être agir.

PATERNEAU

Ah! là! là!... ce qu'il s'en fout!...

LEGRAND

C'est possible, mais j'en parlerai tout de même demain au club Favié!... On verra, s'il s'en fout!... Faut pas oublier que le monde entier a les yeux fixés sur Belleville!...

(*Rires.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CAPITAINE, UN PORTE-FALOT
LE CAPORAL

VARCOWSKY, *en faction.*

Halte-là!... Qui vive!

LE CAPITAINE, *arrivant de la gauche
accompagné d'un porte-falot.*

Ronde-Major.

VARCOWSKY

Avance à l'ordre!

LE CAPITAINE

Valmy.

VARCOWSKY

Vauban.

LE CAPITAINE

Rien de nouveau?

VARCOWSKY

Rien de nouveau, mon capitaine.

LE CAPITAINE

Bien!

ACTE PREMIER

5

LE CAPORAL, *sortant du poste.*

Garde à vous!

(Les gardes rectifient la position.)

LE CAPITAINE, *descendant du talus.*

Le chef de poste?

LE CAPORAL

Par ici, mon capitaine.

(Le capitaine entre au poste.)

POMMIER

Elle passe de bonne heure, aujourd'hui, la ronde!

JEAN

C'est le capitaine du secteur.

PATERNEAU

Oui, il va signer le registre.

(Le capitaine sort du poste, va pour reprendre sa ronde, vers la droite.)

VARCOWSKY

Mon capitaine?... Est-ce qu'on ne va pas bientôt aller faire un tour de l'autre côté du rempart?

LE CAPITAINE

On ne parle pas sous les armes! *(Il sort.)*

PATERNEAU, *à mi-voix.*

Eh bien, mon vieux Varcowsky! ce qu'il t'a envoyé ça!

POMMIER

Ce qu'il t'a remis à ta place!

LEGRAND

Tu n'connais donc pas le règlement?

LE CAPORAL

Laissez-le tranquille, voyons!... *(Il rentre au poste.)*

JUSTIN

Qu'est-ce que vous voulez?... L'officier fait son service... C'est la consigne.

CHAUDRON

On ferait bien de l'appliquer tout le temps... et à tout le monde... le règlement!... en haut comme en bas!...

POMMIER

Pour sûr!

LEGRAND

Parbleu!... Du moment qu'on est assiégé, faudrait une discipline de fer!

CHAUDRON

Un siège est un siège, quoi!

PATERNEAU

Ah bien! y en avait des mesures à prendre... qu'on a pas prises!

JUSTIN

Fallait d'abord envoyer dans les départements, les femmes, les enfants, les vieillards.

POMMIER

Attention, fiston!... A partir de quel âge?...

JUSTIN

Toi, papa, t'es pas un vieillard... A partir de l'âge où on ne peut plus porter un fusil, parbleu!... Après cela, on aurait fait de Paris un camp retranché, avec tous les hommes disponibles... Et je vous réponds bien qu'on aurait pu nous jeter sur les Allemands... Ça viendra peut-être tout de même!... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

MICHAUD

Pour résister, il faut des vivres et des canons.

LÉCUYER

Des vivres, on en aura tant qu'on voudra... Les bourgeois et les commerçants ont leurs caves remplies de jambons et de fromages...

LEGRAND

Ce sont des accapareurs!... Il faut tout saisir et tout faire distribuer par les comités de vigilance...

LÉCUYER

Des canons, on en fera avec les cloches.

LEGRAND

Parbleu! y a longtemps que ça devrait être fait!... Et puis que tout le monde prenne le flingot, les séminaristes comme les autres!

PATERNEAU

Y ne peuvent pas, mon vieux, avec leurs jupes!

LEGRAND

Eh bien, et nos femmes?... Elles viennent bien au rempart nous apporter la soupe!... et si on les laissait faire, vous verriez un peu!

SCÈNE III

LES MÊMES, JEAN POMMIER, *entrant le fusil sur l'épaule.*

POMMIER

Ah! voilà Jean!... Bonjour, gosse!

JEAN

Bonjour, p'pa?... Bonjour, Justin!... et les camaros!

JUSTIN

Bonjour, frérot!

TOUS

Salut!... Bonjour!...

(Les trois Pommier causent sur le devant de la scène.)

JUSTIN

Tu reviens de chez nous?

JEAN

Oui, je viens d'y passer.

JUSTIN

La mère et les petites?...

JEAN

Ça va... Je leur ai dit que nous ne rentrerions tous que demain... La mère a tenu absolument à me fourrer du bou-

lottage dans mon sac... Elle s'apprêtait pour venir avec moi... vous comprenez comme je l'ai obligée de rester à la maison, par ce temps-là... C'est convenu qu'elle enverra Céline demain matin avec de la soupe.

JUSTIN

Tu as bien fait.

POMMIER

Elle a toujours été comme ça... Tout pour les autres, rien pour elle... Je n'ai rien à vous dire, fistons... Vous la connaissez comme moi... Mais si jamais il m'arrive quelque chose, attention, hein ?

JUSTIN

Suffit, vieux!... C'est compris... Ça sera bien le diable, si au bout de cette sacrée guerre et de ce qui s'ensuivra, il n'en reste pas un de nous trois pour veiller sur la mère et les deux gosselines... Qu'ça soit toi, le père, ou toi, Jean... tenez bon!...

JEAN

As pas peur!... Justin!

POMMIER

C'est vrai, mon Justin, que tu vas partir avec les bataillons de marche, si on part!

JUSTIN

Espérons qu'on partira! Ça ne peut pas durer comme ça!... Nous voilà presque avec trois mois de siège, et nous ne sommes pas plus avancés. (*Paterneau et Chaudron s'approchent et écoutent appuyés sur leurs fusils.*) Il est peut-être déjà bien tard, mais je ne peux pas croire que Trochu et les autres se refusent à employer la force de Paris... Le moment est venu où nous devons tous donner de notre personne... pour nos idées... pour notre pays... Si nous sommes vaincus... quel poids pèsera sur la France!... Nous en aurons pour des années à nous relever, et peut-être même qu'on ne s'en relèvera pas!

POMMIER

Si, on se relèvera, et on prendra sa revanche!

PATERNEAU

Pour sûr que oui... n'est-ce pas, Chaudron?

CHAUDRON

Nous ne verrons peut-être pas ça... Les jeunes comme Jean, oui!...

JEAN

Il vaut mieux foncer sur l'ennemi pendant qu'il est là.

JUSTIN

Il a raison, le petit... N'ajournons rien puisque nous avons les armes à la main... Je sais bien que c'est abominable de se ruier à la guerre, de massacrer de braves gens comme nous, qui sont nos ennemis parce qu'ils sont nés de l'autre côté d'un fleuve, et qu'ils obéissent à un chef... Nous sommes dans la barbarie, nous aussi, c'est sûr, en tirant des coups de canon et des coups de fusil sur les pères de famille et les enfants de l'Allemagne... mais ce n'est pas de notre faute... Ils sont en France pour piller, incendier, tuer... ils viennent chez nous comme des Barbares... Nous devons les repousser comme des Barbares!...

POMMIER

Oui, c'est notre devoir!...

PATERNEAU

Tu es un homme, Justin Pommier!... Avec toi, on s'en irait joyeux.

JUSTIN, *sans emphase, simplement.*

Nous devrions tous nous en aller joyeux... On nous propose la capitulation et la vie comme à des esclaves... Nous sommes des hommes libres, et nous devons vouloir rester libres... Je gémis de faire la guerre, mais je la fais... Parbleu! J'aimerais mieux continuer la propagande, essayer à nous tous de faire une France nouvelle... Mais il faut expulser l'ennemi, avant de penser à autre chose... D'abord vivre!... Nous verrons après!...

JEAN, *avec élan.*

Je veux partir avec toi!...

POMMIER

C'est aux vieux plutôt... Mon temps va être fini, à moi... Je peux bien risquer ce qui me reste...

PATERNEAU

Et moi aussi !...

JUSTIN

Toi, tu as raison, mon vieux Paterneau... tu es tout seul. .. Et moi, j'ai l'âge... Mais toi, papa, et toi, Jean, il faut rester. .. C'est assez de moi, et je souhaite ardemment de revenir. .. Nous avons un foyer, une famille... Il y a là une maman, de ux petites filles, qui sont des êtres fragiles... C'est de l'avenir, ça... Il faut veiller là-dessus...

POMMIER

Jean veillera... Et puis nous reviendrons peut-être tous les deux...

JUSTIN

On ne sait pas... Il faut mettre notre enjeu franchement, adviene que pourra!... Je partirai plus fort si je vous sens chez nous, solides au poste...

CHAUDRON, *donnant une poignée de main à Justin.*

Tu parles bien et tu agis bien, Justin... Ton frère et ton père doivent rester avec les vieux comme moi... Et dire qu'un bon fils... un brave garçon comme toi... passe dans le quartier pour un affreux révolutionnaire!

JUSTIN, *riant.*

Je le suis aussi... Je ne trouve pas fameux ce qui existe, et s'il ne dépendait que de moi de le changer !... Mais il y faut le temps !... Vous vous y êtes déjà essayés, vous autres... C'est à notre tour.

POMMIER

Oui, je connais Chaudron depuis... ma foi ! depuis que tu es né... Nous étions ensemble faubourg Antoine en Juin 48... Il n'a l'air de rien, aujourd'hui... mais si vous l'aviez vu dans ce temps-là!... Sacré Chaudron, va!...

CHAUDRON, *changeant la conversation, fouillant ses poches.*

C'est bon !... c'est bon !... on a fait ce qu'on a pu... on le ferait encore... Au fait, personne n'a une pipe à me donner?... Je ne trouve pas mon tabac...

(Tous rient.)

POMMIER

Je l'attendais là!... Ce vieux Chaudron!... Il n'a jamais son
tabac!...

(Justin passe son tabac à Chaudron.)

CHAUDRON

Merci, Justin!...

(Neuf heures sonnent.)

POMMIER

Ah! il est neuf heures! *(On entend le clairon.)* Voilà l'ex-
tinction des feux!

(Entre le caporal.)

LE CAPORAL

Pommier!

POMMIER

Présent!

LE CAPORAL

A toi la pause, mon vieux!

POMMIER

Voilà! *(Il éteint sa pipe, prend son sac, se harnache.)*

PATERNEAU

Ah!... on va s'installer pour la nuit.

LEGRAND

Moi, je prends à trois heures!...

POMMIER

Bonsoir, les gars! *(Poignées de main à Jean et à Justin.)*

TOUS

Bonsoir!...

*(Ils entrent dans le poste. Le caporal, accompagné de
Pommier, relève la sentinelle.)*

LE CAPORAL

Viens te chauffer, mon vieux Varcowsky, ça te remettra.

*(Eclairs, coups de canon. Le caporal et Varcowsky
entrent dans le poste.)*

PATERNEAU

Tu les entends!... C'est la dernière bordée... Ça veut dire : Bonsoir, les Parisiens! (*On entend encore le canon.*) Comment, encore!... Attention, Pommier!... Ouvre l'œil!...

POMMIER

Dormez tranquilles! Je veille!...

(*On voit sa silhouette aller et venir, puis il reste immobile dans l'embrasure du bastion, fouillant l'horizon du regard. Eclairs. Coups de canon. La neige tombe abondamment. On entend le clairon qui sonne l'extinction des feux de bastion en bastion.*)

RIDEAU

(*L'orchestre joue la marche de Marceau ou les Enfants de la République.*)

DEUXIÈME TABLEAU

LA SORTIE

Soirée du 18 janvier 1871. L'intérieur des Pommier à Ménilmontant. La scène représente une salle à manger dans laquelle il y a les deux lits de Justin et de Jean. Une table ronde. Un buffet à étagère. Des chaises. Cheminée avec pendule et garniture. Un poêle allumé projette une lueur rouge. Un coffre à charbon avec pelle. Boîte d'allumettes accrochée au mur. Une lampe en faïence blanche, non allumée, avec abat-jour en carton vert, sur la table. La pièce est très propre, d'un aspect à la fois humble et aisé. Images au mur, caricatures de Victor Hugo et de Henri Rochefort par André Gill. Planches formant casiers sur lesquelles il y a des livres et des brochures. Jouets épars sur la table et le carreau. Un cheval de bois, un petit service de zinc, deux poupées. Porte d'entrée à gauche, porte de la cuisine et porte d'une chambre à droite. — Au lever du rideau, c'est la fin du jour. La Mère est assise auprès de la fenêtre du fond donnant sur la rue. Elle achève un travail de couture. Grand silence. Elle se lève, regarde le ciel, pose son travail sur une chaise qui est devant elle, ouvre la fenêtre et regarde au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE, puis CÉLINE et CECILE

LA MÈRE

Je ne les vois pas!... (*Elle referme la fenêtre.*) Qu'est-ce qu'elles font dehors à cette heure-ci?... (*Elle allume la lampe, se dirige vers le fond, replace les deux chaises et replie son ouvrage. La porte s'ouvre vivement poussée.*)

CÉLINE

Bonjour, m'man!...

LA MÈRE

Ah! vous voilà!... Où avez-vous été traîner encore?

CÉLINE, *gaiement.*

Au Père-Lachaise.

CÉCILE, *joyeuse aussi.*

Oui, m'man, au Père-Lachaise... Bonjour, m'man! (*Elle l'embrasse.*)

LA MÈRE, *l'embrassant.*

Bonjour, ma chérie... C'est bien loin, le Père-Lachaise... Et puis, il fait nuit. Une autre fois, n'allez que jusqu'à l'église, voir les boutiques de la Chaussée... Ou bien, attendez Jean pour sortir avec lui. (*A Cécile.*) Allons, débarrasse ta sœur de tous ses fichus... ôte-lui ses galoches... donne-lui ses jouets, et tu m'aideras à la cuisine. (*Elle essuie la table pendant que Cécile déshabille Cécile. Rire de Cécile.*)

CÉLINE, *asseyant Cécile près de la fenêtre.*

Allons, Cécile!...

(*Bruit de canonnade lointaine et espacée.*)

CÉCILE

Line!... C'est le tonnerre?...

CÉLINE, *d'un air important.*

Ce n'est pas le tonnerre, je t'ai dit... C'est le canon!

LA MÈRE, *mettant la nappe.*

En voilà une distraction : se promener dans un cimetière!

CÉCILE, *interrogeant.*

Le canon?

CÉLINE, *lui donnant des jouets.*

Oui, le canon des Prussiens et le canon des forts... Tiens amuse-toi...

LA MÈRE

Cécile, va voir la soupe pendant que je mets le couvert.

CÉLINE

Oui, m'man. (*Elle va à la cuisine. Bruit de canonnade.*)

CÉCILE, *trainant un cheval de bois.*

Hue! Bichon! Hue!...

LA MÈRE

Allons, Cécile, range tout ça. Tiens, tes poupées par terre ! Ah ! si papa voyait ça !... C'est bien la peine qu'on te donne des étrennes !...

CÉCILE, *berçant ses poupées.*

Je vais mettre Dédé et Lolotte dans le dodo, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE

C'est ça, ma chérie, range bien tes petites affaires... Et puis, tu sais, je ne veux pas que vous alliez promener si loin.

CÉCILE

Ce n'est pas moi, maman !... C'est Liline.

LA MÈRE, *prenant des assiettes dans le buffet.*

Oui, oui, je pense bien... Tiens, fais attention à ne rien casser.

(Cécile porte les assiettes sur la table. On entend des pas lourds et des chocs de fusils dans l'escalier. La vive Céline sort en courant de la cuisine, se précipite vers la porte d'entrée, tandis que la mère met les chaises autour de la table. Cécile traverse aussi la scène en courant, les bras tendus vers les trois hommes qui entrent, vêtus en gardes nationaux, embrasse son père, Justin et Jean.)

SCÈNE II

LES MÊMES, POMMIER, JUSTIN et JEAN

CÉCILE

Les voilà, maman !... les voilà !...

(Brouhaha général. Bruit de canonnade. Céline à la cuisine.)

JUSTIN

Bonsoir, la mère !

JEAN

Bonsoir, mère !

POMMIER

Bonsoir, ma vieille!

(Tous trois déposent leurs fusils, du même mouvement, dans un coin.)

CÉCILE

Bonjour, papa!... Justin... et Jean!... Oh! oh!... *(Rires de Cécile que Jean soulève de terre. La mère les embrasse.)*JUSTIN, *sortant une poule de sa musette et la jetant à la mère.*
Tiens, à toi, la mère!... Attrape!...

LA MÈRE

Où as-tu pris ça, encore?

CÉCILE

Oh! une poule!...

CÉLINE, *à la porte de la cuisine.*

Comment, une poule?... une vraie?...

JUSTIN, *continuant de vider sa musette.*

Mais oui!... Et des carottes... et un chou... un superbe chou!

LA MÈRE

J'ai toujours peur quand je vous vois rapporter tout ça.

POMMIER, *qui s'est assis près du feu.*

Bah!... pas de danger!...

LA MÈRE

Oui, mais enfin... c'est voler.

JUSTIN

Mais non, mais non.

JEAN

A la guerre, c'est chaparder.

POMMIER

Tout ça n'a plus de propriétaire.

JEAN, *à Cécile, qu'il a prise sur ses épaules.*Et nous, allons voir le fricot!... Mâtin, ça sent bon par là!
(Jean imite le galop du cheval.) Pa la la!... Pa la la!...
Pa la la!*(Rires de Cécile.)*

CÉCILE

Hue ! Bichon ! Hue !...

*(Ils vont vers la cuisine. La mère les suit.)*JUSTIN, *au père qui se frotte les mains.*

On a besoin de ça, hein, papa?... C'est bon, un petit air de feu !

POMMIER

Oui, mon vieux, oui !... Depuis ce matin qu'on se gèle au rempart !... C'est fameux de rentrer chez soi.

LA MÈRE, *entrant avec la soupière.*

A table !... Tu as l'air bien fatigué, mon pauvre homme.

POMMIER

Mais non, mais non.

JEAN, *à Cécile qu'il poursuit.*

Attends !... attends ! Tu vas voir, si je t'attrape !

LA MÈRE

Finis donc, Jean !... La soupe est sur la table...

JEAN

Voilà, voilà, voilà !...

LA MÈRE

Allons, asseyez-vous.

(Chacun prend sa place. La mère sert la soupe. Canon-nade.)

JUSTIN

Les chiens de garde veillent. Les Prussiens ne prendront pas Paris cette nuit.

CÉLINE

Moi, d'abord, je leur dit « zut ! » aux Prussiens.

POMMIER, *mangeant.*

La bonne soupe !

JEAN

Excellente, ma foi.

LA MÈRE

Avec peu de chose dedans.

POMMIER

C'est que tu connais ça, la popote... Personne ne t'en remontrera.

(Canonnade. Tout le monde lève la tête.)

JEAN, *reprenant la conversation.*

Sûr que non, les Pruscos ne prendront pas Paris cette nuit.

POMMIER, *riant.*

Je te crois!... Je suis de garde à la porte de Romainville.

LA MÈRE

Comment, encore ?

JEAN

Pas moi... ce soir, je suis de garde à la maison.

CÉCILE, *contente, applaudissant.*

Tu restes avec moi, Jean ?

JEAN

Oui, ma petite... je te couche et je t'endors... Je t'apporterai ton café demain matin comme à une princesse.

LA MÈRE

Et Justin ?

(Silence gêné.)

JUSTIN

Et bien ! moi, je ne sais pas... Je n'en ai pas fait lourd depuis que je suis revenu de la grand'garde... Je suis convoqué ce soir dans Paris... je vais voir ce qui va se passer.

LA MÈRE

Ah!... *(Silence. Canonnade au loin.)* Donne-nous la viande et le riz, Céline.

(Céline sort.)

POMMIER

Eh bien ! et les pommes de terre ! il n'y en a plus ? *(Il verse à boire.)*

LA MÈRE

Si, mais il faut les économiser.

CÉLINE, *entrant, portant un plat de riz.*

Attention!... C'est chaud.

POMMIER

Il est bon, le beefteck, aujourd'hui.

JEAN

C'est pas de la carne.

LA MÈRE

Non, c'est du mulet.

POMMIER

Hier, on ne pouvait pas le manger.

JEAN

Mais oui, la mère, garde-les tes patates, garde-les pour les jours de fête... pour la prochaine victoire.

JUSTIN

Ce que tu fais est bien fait, m'man... N'est-ce pas? (*Il regarde son père et Jean.*)

POMMIER

Mais oui, nous nous en tirerons! Jusqu'à présent, on a mangé... On continuera. Ne te plains pas, va!...

LA MÈRE

Je ne me plains pas.. je dis qu'il faut faire attention. Heureusement qu'il y a encore un peu de provisions dans la cave!... Car tout est encore augmenté cette semaine.

CÉLINE

Le jambon, vingt-cinq francs la livre... une poule, quarante francs!

POMMIER

Alors, notre poule, c'est quarante francs de gagnés.

JEAN

Eh bien, et le reste!... *Le Rappel* raconte qu'on a vendu une dinde quatre-vingts francs!

CÉLINE

On parlait, ce matin, de quelqu'un qui est mort d'avoir mangé un chien enragé.

JUSTIN

Ne crois pas ça, Céline... ce que nous mangeons, c'est plutôt de la vache enragée.

JEAN

Elle n'est pas cotée, la vache enragée, mais le dernier éléphant du Jardin d'Acclimatation : vingt francs la livre !

CÉCILE

Et sa trompe ?

JEAN

Trente francs.

CÉLINE

Trois poireaux, neuf francs... et un œuf, un seul œuf, trois francs cinquante !

JUSTIN

Ah ! si les approvisionnements avaient été réglementés!... Oui, je sais bien qu'au début, les Halles regorgeaient de sacs de farine. A l'Opéra aussi, on m'a fait voir ça un jour... dans les magasins de décors, c'était plein de blé, de pommes de terre...

POMMIER

On ne l'avait pas bâti pour ça, l'Opéra !

JUSTIN

Et dessous, tout au fond, savez-vous quoi?... une provision d'eau. On avait perforé le sous-sol. Il paraît qu'il passe là une rivière souterraine qui vient de chez nous, de Ménilmontant !

POMMIER

Et maintenant, on a tout boulootté... il ne reste plus que la provision d'eau.

JUSTIN

Oui, on a tout boulootté... Vous rappelez-vous sur les fortifs, dans les squares, au bois de Boulogne, les bestiaux qu'on avait fait rappliquer en septembre?...

JEAN

C'étaient les moblots bretons qui trayaient les vaches.

JUSTIN

On en a laissé perdre, de ces bêtes, par le froid, la saleté!...

JEAN

C'est le tour des chevaux. Ce qu'on doit en abattre !

JUSTIN

Dix mille par mois, à peu près... Ils y passent tous... les vieux canassons de cinquante francs et les chevaux de luxe de six mille balles et même plus.

POMMIER

On nous faisait croire aussi que le pain ne manquerait pas... On avait installé des moulins dans toutes les gares... les approvisionnements étaient inépuisables! Regardez ce que nous mangeons : c'est-il du pain?

LA MÈRE

Encore si on était sûr d'en avoir pour sa faim. Mais le voilà rationné à trois cents grammes pour les grandes personnes, cent cinquante pour les enfants... Et s'il faut manger, il faut aussi se chauffer. Le charbon vaut trois francs le boisseau, le bois qu'on nous donne au chantier, les branches, les troncs d'arbre qu'il faut traîner jusqu'à la maison, tout cela ne vaut rien... ça fume, mais ça ne brûle pas. Je ne sais pas ce que nous allons devenir.

POMMIER

Faut vous nourrir et vous chauffer pourtant!... que tu ne ne tombes pas malade, ni les petites non plus... Nous, avec les camarades, au rempart, on trouve toujours moyen de casser la croûte et de boire un verre de vin.

JUSTIN

Tu nous envoies trop de choses... Il suffit qu'en rentrant on trouve de la soupe chaude et du café. Le père a raison, achetez ce qu'il faut pour vous.

LA MÈRE

Au prix où sont les les choses, ça ne devient pas facile, d'acheter.

POMMIER

Mais nous sommes les plus riches de la maison... Trois hommes à trente sous... toi, quinze sous... les petites, cinq sous chacune... Ça fait?...

JEAN

Cinq soixante-quinze... Tu as raison, le père, nous sommes riches!

POMMIER

Tout le monde est riche, alors !

JUSTIN

Il n'y a pas trois gardes nationaux dans chaque famille... et il n'y a que les femmes mariées qui ont quinze sous d'appoin-tements...

JEAN

Et les autres ?

JUSTIN

Les autres, elles crèvent de faim... ça leur apprendra !

LA MÈRE

Vous avez beau plaisanter...

JEAN

Il n'y a que ça à faire !

LA MÈRE

Même avec cinq francs soixante-quinze, il n'est pas com- mode de se tirer d'affaire. Tout ce que nous avons, je l'ai mis au Mont-de-Piété... Heureusement qu'on a encore ajourné les loyers pour trois mois !

CÉLINE

C'est chic, un siège : on ne paye pas son terme !

JUSTIN

Je ne sais pas si c'est chic... mais ça comptera dans notre vie. Quel changement!... passer toi, Jean, et moi, de notre atelier de mécanicien, et toi, papa, de ta peinture en bâtiment, à la garde du rempart, on peut dire que ce n'est pas ordinaire. Nous nous rappellerons les stations sur le talus à écouter le canon, à regarder la campagne déserte, à chercher dans les nuages si on n'aperçoit pas un ballon ou un pigeon voyageur... Quel attente!... et quel silence ! Et dans les rues aussi, pleines de neige, plus de gaz, des lampes à pétrole qui éclairent comme des veilleuses... la nuit qui commence à quatre heures... Se promener là dedans avec son fusil, voir ces files de pauvres diables comme nous, à la porte du boulanger et du boucher, passer la moitié de la nuit pour s'en aller le matin avec un morceau de pain et un morceau de viande... Nous aurons su ce que c'était, qu'une ville assiégée !

JEAN

Ça n'empêche pas de rigoler... en attendant le pain et la viande.

JUSTIN

Tu exagères la rigolade!

CÉLINE

Pour sûr qu'on ne s'embête pas. Il ne manque que les bombes !... Il n'en tombe pas dans notre quartier.

JUSTIN

Il en tombe ailleurs. C'est la rive gauche qui écope. Là-bas, les femmes attendent leur pain sous les obus.

JEAN

Il y a même eu des petites filles et des petits garçons qui ont été tués...

JUSTIN

Ils tiraient surtout sur le Val-de-Grâce... On leur a envoyé un parlementaire. Ils ont répondu qu'ils ne le faisaient pas exprès, qu'ils allaient rectifier leur tir... Ah! bien, ouiche! les obus tombaient comme de plus belle!... Il a fallu leur dire qu'on mettait les blessés allemands avec les nôtres : ça c'est arrêté comme par enchantement.

POMMIER

Y avait que ça à faire.

LA MÈRE

Quelle horreur!

POMMIER

Bientôt ce sera notre tour, le bombardement est commencé à Saint-Denis.

JEAN

Et au fort de la Briche.

JUSTIN

C'est le fameux moment psychologique!

POMMIER

Nous aurons notre revanche!

JEAN

Les bataillons de marche sont solides, aujourd'hui...

Patience, nous leur en ferons voir de dures ! Il y a des armées en province... Gambetta est plein d'ardeur... Avec lui, nous sauverons la Patrie.

LA MÈRE

Tu n'en est pas si sûr que ça, toi, Justin ?

CÉCILE

Qu'est-ce que c'est, la Patrie, dis, Jean ?

JEAN

Qu'est-ce que c'est ?

POMMIER

Eh bien, c'est tout ce qui est près de toi...

JUSTIN

Tout ce que tu vois...

JEAN

Et tout ce qu'il y a encore dans ton pays et que tu ne vois pas. C'est tout le monde : ton père, ta mère, tes frères, ta sœur, les voisins... et les gens de Bretagne dont parle souvent la mère. C'est toute la terre qu'on appelle la France... avec ses villes, ses maisons, ses champs, les cimetières où sont les morts... Et pour défendre tous ces gens et toutes ces choses, toutes les femmes, toutes les petites filles comme toi, on a donné des canons et des fusils à tous les hommes, même à tous les papas comme le tien... C'est ça qu'on appelle la Patrie.

(Céline va dans la cuisine.)

JUSTIN

La Patrie, c'est du pain pour tout le monde, c'est la justice de demain... ça vaut la peine de risquer sa peau.

(Canonnade. Céline revient avec un gâteau.)

CÉCILE

Oh ! la jolie brioche, maman !

LA MÈRE

Du pain blanc... un peu de farine en réserve.

POMMIER

On se met bien, ici ! Tu nous gâtes ! *(Il découpe et sert.)*
Tiens, Cécile !... Tiens, Céline !... Tiens, la mère !

LA MÈRE

Non, pas ce gros morceau-là... Un petit bout seulement... Je n'ai plus faim.

POMMIER

A vous, les gars!

CÉLINE

Ce que c'est bon!

JUSTIN

Épatant!

JEAN

Vive le pain!

(Canonnade).

CÉCILE

Le canon, Jean!

JEAN

N'aie pas peur, nous sommes là!

POMMIER

Ça, c'est le Mont-Valérien, je reconnais son coup de gueule.

JUSTIN

Oui, c'est le Mont-Valérien.

JEAN

On la fera, la trouée. On reconduira Bismarck de l'autre côté du Rhin.

JUSTIN

Oui, si nous avons de vrais chefs qui le veulent.

LA MÈRE

Tu sais bien, toi, Justin, qu'il n'y a plus rien à espérer... Tu le dis sans cesse...

JUSTIN

Bien sûr qu'on a perdu trop de temps. Les Allemands sont nombreux et les choses ne vont pas si vite que ça, en province... Gambetta est jeune, c'est vrai, il a secoué les généraux et fait une espèce d'armée. Tout de même, depuis que les Allemands ont pris Metz et que toutes leurs forces sont disponibles, je ne suis pas rassuré.

POMMIER

Tu n'es jamais content, mon fiston... Si les chefs ne mar-

chent pas, nous les changerons... On mettra le vieux Blanqui à la place de Trochu... on fera ce qu'il faudra.

JUSTIN

Il est certain que Blanqui vaudrait mieux... Lui seul a vu clair et dit la vérité... Mais personne ne veut le croire. Il n'est pas militaire... il a été en prison... c'est un rouge... Il est poursuivi depuis le Trente et un octobre, forcé de se cacher... Jamais l'armée, ni la garde nationale des boutiquiers, ni même celle des ouvriers... ne lui obéiront.

JEAN

Nous l'imposerons... nous en ferons un dictateur.

JUSTIN

Oui, pour trois jours!... et puis, on nous fusillera ou l'on nous coffrera avec lui après...

POMMIER

Ta ra ta ta! nous saurons bien régler nos comptes avec le gouvernement.

JUSTIN, *pensif.*

Oui, on les réglera plus tard... trop tard!... et ça ne sera pas drôle. Rappelez-vous ce que je vous dis.

JEAN

Chut! Cécile dort.

(Il prend Cécile dans ses bras, avec l'aide de son père, et l'emporte.)

LA MÈRE

Attends, je vais débarrasser son lit.

(Coups de canon.)

POMMIER, *se promenant de long en large.*

Vous entendez !... C'est nos forts qui répondent. *(Coup de canon.)* Ça, c'est Marie-Jeanne qui tousse. *(Coup de canon.)* Ça, c'est Joséphine qui crache. *(Un temps.)* Tu vas le dire à la mère, que c'est la sortie pour ce soir?

JUSTIN

Il faut bien.

LA MÈRE, *revenant avec la lampe qu'elle pose sur la table.*
Alors, tu te reposes?

POMMIER

Oui, pour l'instant. Tu vois, on fume sa pipe comme un proprio... Tout à l'heure on ira monter sa garde à la porte de Romainville.

LA MÈRE

Il faudra t'habiller chaudement.

JUSTIN, *inspectant son fusil.*

Encore un peu de patience, la mère, il n'y en a plus pour longtemps.

LA MÈRE, *devant lui, le regardant en face.*

Et toi, où vas-tu?... Voyons, parle-moi.

JUSTIN

Tu le veux?

LA MÈRE

Je le veux. Tu sais que je suis prête à tout... Et puis, il faudra toujours que je sache la vérité.

JUSTIN

Tu as raison. Eh bien, c'est pour ce soir, la sortie!...

LA MÈRE

Je le savais.

(Silence.)

JEAN, *rentrant.*

Ça y est. Cécile est couchée... Elle dort... un boulet de canon ne la réveillerait pas.

LA MÈRE

A quelle heure pars-tu?

JUSTIN

Tout à l'heure, quand on entendra le tambour.

JEAN, *qui a entendu.*

Tu l'as dit à la mère?

LA MÈRE

Bien sûr. Allons, asseyons-nous, mes enfants, encore une fois, tous ensemble.

(Ils s'assoient. Justin examine son fusil. Jean allume une cigarette.)

POMMIER, *d'une vivacité un peu forcée.*

Allons, ne te fais pas de mauvais sang... Quand ça sera fini, on travaillera ferme tous les trois. On mettra encore quelques sous de côté... enfin, quoi ! on sera heureux comme avant... Tiens, quand on aura un petit magot, on ira faire un tour dans ton pays... en Bretagne !

LA MÈRE

C'est trop loin, et nous ne serons jamais assez riches !...

POMMIER

Mais si, tu verras !...

LA MÈRE

Nous aurions dû partir là-bas avant la guerre...

POMMIER

Puisque je te dis que nous irons après !

LA MÈRE

C'est vrai qu'il y a de la misère partout, aux champs et à la mer, comme dans les rues de Paris.

(On frappe à la porte.)

JEAN

Entrez !

(Chaudron entre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, CHAUDRON

CHAUDRON, *déposant son fusil dans un coin.*

Bonsoir, la compagnie !... On peut entrer, mame Pommier ?

LA MÈRE

Certainement, monsieur Chaudron. Asseyez-vous et chauffez vous. *(Elle lui donne une chaise.)*

CHAUDRON

Merci bien, mame Pommier.

POMMIER

Eh bien, as-tu mangé ta soupe ?

CHAUDRON

Oui, ça y est... On n'a plus qu'à attendre le rappel pour aller prendre sa garde. (*Il fouille dans ses poches.*)

(*Un temps.*)

POMMIER, *lui montrant sa blague à tabac.*

C'est ça que tu cherches, hein ?

CHAUDRON

Oui, j'ai oublié mon tabac.

POMMIER

Sacré Chaudron !... Il oublie toujours son tabac.

LA MÈRE

Laisse donc monsieur Chaudron tranquille... Voyons ! ne le taquine pas... Chacun s'arrange comme il peut... N'est-ce pas, monsieur Chaudron ?

CHAUDRON

C'est bien vrai, mame Pommier.

POMMIER

Oui, oui, vieux farceur !..

CÉLINE

Maman, je vais me coucher, pour aller au pain demain matin.

LA MÈRE, *à Céline.*

Non, moi !

JEAN, *aimable et bourru.*

Ni l'une ni l'autre... Vous m'embêtez... La place des femmes est à la maison... C'est moi qui irai partout : au pain, à la viande, et au charbon. Je n'ai que ça à faire, puisque je ne suis pas de garde.

LA MÈRE

Mais tu vas t'éreinter, mon garçon.

JEAN

Mais non, m'man... Je n'ai que dix-neuf ans... mais je suis fort pour mon âge... Ça m'amuse de faire queue... Je prononce des discours, j'excite les femmes à la résistance.

POMMIER

Il a raison... Tout le monde résistera... Les femmes comme les hommes. (*On frappe.*)

TOUS

Entrez!... (*Paterneau et Varcowsky entrent.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PATERNEAU, VARCOWSKY

PATERNEAU

Bonsoir, mame Pommier. (*A Justin..*) Eh bien, y sommes-nous, mon vieux?...

JUSTIN

Tu vois. On vient de finir de dîner... Assieds-toi... t'as encore le temps de finir ta pipe... Asseyez-vous, Varcowsky, vous allez prendre le café avec nous.

LA MÈRE

Céline, donne les verres.

CÉLINE

Voilà, maman.

LA MÈRE

Et verse le café... Alors, vous partez ensemble?

PATERNEAU

Oui, mame Pommier, et nous reviendrons ensemble... On vous le ramènera, votre Justin.

VARCOWSKY, *àprement.*

Oui, on reviendra comme on sera parti... comme on est revenu du Bourget et de Champigny?

LA MÈRE

Vous êtes déjà sorti, monsieur Varcowsky?...

VARCOWSKY

A chaque coup j'en suis, moi!... je leur en veux doublement, aux Prussiens, comme Polonais, et comme Français.

LA MÈRE

Et il ne vous est rien arrivé, monsieur Varcowsky?

VARCOWSKY

Vous voyez, je suis encore intact. Ça n'empêche pas que, dans ma section, au Bourget, il y a eu douze blessés et deux tués... Vous les connaissez bien... Morel, qui habitait en face... et le petit Leroy. Pour des troupes de réserve, c'est déjà pas mal.

POMMIER

Mais, à Champigny, il ne vous est rien arrivé?...

VARCOWSKY

Parbleu, nous n'avons pas franchi la Marne... Toujours en réserve! Pendant ce temps-là, la ligne et la mobile essayaient de passer la rivière sur des ponts trop courts... On avait tout prévu, excepté la crue des eaux. Le lendemain, quand ils en sont venus à bout, les Prussiens avaient de nouvelles troupes et du canon pour les recevoir... Ils sont restés pendant deux jours à se faire éreinter devant Villiers et devant Cœuilly... Nous, on nous a laissés l'arme au repos et les pieds dans l'eau. Quand ça a été fini, on nous a fait rentrer dans Paris... C'est ça qu'on appelle une bataille!

PATERNEAU

Cette fois-ci, il paraît qu'on va marcher... C'est pour nous, la sortie.

VARCOWSKY

Tant mieux, nom de Dieu! si c'est vrai.

LA MÈRE

Pourvu que ça serve à quelque chose.

POMMIER

Sûr que ça servira... Puisque demain on sera à Versailles. (A Chaudron.) N'est-ce pas, vieux?...

CHAUDRON

Si on est demain à Versailles, ça sera du bon... Du coup, nous donnons la main à la province.

JEAN

Si on veut, ça y est.

JUSTIN

Si on sait, on voudra peut-être... On nous prend pour des flemmards et des braillards, voilà tout. Des gardes nationaux, es-ce que ça compte?... C'est bon pour garder les murs de Paris, qui ne seront jamais attaqués... Nous sommes des escargots de rempart, nous ne sommes pas des militaires. On nous occupe en nous faisant jouer aux soldats... Quand ça sera fini, nous nous figurerons que nous avons fait la guerre. Ah! les chefs ne nous connaissent pas... S'ils veulent marcher ce soir tout droit devant eux, on les suivra... Et ce sera bientôt fait de culbuter Guillaume dans Versailles.

JEAN

Si le Gouvernement était venu un peu rôder dans le faubourg, il nous connaîtrait... il saurait de quoi nous sommes capables.

POMMIER

Oui, seulement il est comme nous, en ce moment, le Gouvernement, il a les pieds au chaud, et ça l'embête de se déranger. (*On entend battre le rappel.*) Allons, bon! ça, c'est pour nous, Chaudron!... En route!

CHAUDRON

On bavarde et le temps passe... (*Il prend son fusil et va vers la porte.*) Je t'attends en bas, Pommier... Bonsoir, la compagnie!

LA MÈRE et CÉLINE

Bonsoir, monsieur Chaudron.

(*Sortie de Chaudron, pas et chocs de fusil dans l'escalier.*)

PATERNEAU

Nous descendons aussi. Viens-tu, Warcowsky? Au revoir, mame Pommier. A bientôt!

LA MÈRE

Au revoir, monsieur Paterneau... monsieur Warcowsky. (*Elle serre la main aux deux hommes, qui sortent.*)

JUSTIN

Je vous rejoins.

JEAN

Je vais conduire le père jusqu'au bout de la rue, et je reviens chercher Justin.

(Pommier et Jean se coiffent, de leurs képis. Pommier prend son fusil.)

CÉLINE

Moi aussi, j'veais conduire papa.

POMMIER

Au revoir, la mère. Et toi, Céline, sois raisonnable... ne fais pas enrager ta mère... Ah! mon tabac?... J'allais oublier mon tabac... comme Chaudron...

CÉLINE

Tiens, p'pa.

POMMIER

Merci... Allons!... Au revoir, les femmes... au revoir, Justin.

(Les deux hommes se regardent, se tendent la main.)

LA MÈRE

Eh bien, tu ne l'embrasses pas?

POMMIER

Si... si... *(Il embrasse fortement Justin, va pour sortir, puis se retourne.)* Vas-y, mon Justin, flanque-leur une tatouille, fonce jusqu'à Versailles!

JEAN, même mouvement.

Tiens-toi bien, mon vieux! A tout à l'heure?

(Pommier et Jean sortent. Céline les suit. La porte reste ouverte.)

SCÈNE V

LA MÈRE, JUSTIN

LA MÈRE

Allons, donne-moi ton sac. As-tu tout ce qu'il te faut?... *(Elle prend sur le buffet et pose sur la table du linge et des objets.)* Tiens, voilà des bas de laine... des mouchoirs... ton peigne, du savon. *(Elle range les objets dans le sac, pendant*

que Justin se harnache.) Là... tout y est, tout ce que je peux te donner... tout ce que je peux faire pour toi.

JUSTIN

Merci, m'man... Ça va bien, sois tranquille... Je ne pars pas pour si longtemps.

LA MÈRE

Est-ce qu'on sait?... On ne sait jamais!

JUSTIN

Allons!... n'aie pas de peine.

LA MÈRE

Comment n'aurais-je pas de peine?... Mais puisque c'est ton devoir... va, mon enfant... Je te recommande d'être prudent... de ne pas t'exposer inutilement. (*Justin fait un geste.*) Oui, oui, je sais que tu es sérieux, que tu penseras à moi... à nous... Tu me feras savoir où tu es, si vous réussissez... Si vous échouez, reviens vite... Si tu es blessé... (*Sa voix se brise.*)

JUSTIN

Allons!... allons, maman!...

(*On entend battre la générale. Justin met son sac.*)

LA MÈRE

C'est l'heure?

JUSTIN

C'est l'heure.

(*La mère va ouvrir la fenêtre. On entend des pas cadencés, un cliquetis d'armes, des commandements. Justin achève de se préparer.*)

LA VOIX DE PATERNEAU, dans l'escalier.

Tu descends, Pommier?

JUSTIN, par la porte ouverte.

Voilà! (*Il prend son fusil, va vers la pièce voisine.*) Je vais embrasser Cécile. (*Il revient.*) Elle dort!

LA MÈRE

Tu as bien tout ce qu'il te faut?

JUSTIN

Oui, m'man.

(Roulement du garde-à-vous.)

LA MÈRE

Tiens, prends encore quelques sous.

JUSTIN

Je n'en ai pas besoin. Garde ça pour les petites!... Allons, au revoir, à bientôt!... *(Ils se regardent. Puis, d'un même mouvement, se pressent dans les bras l'un dans l'autre, s'embrassent. Justin laisse alors son fusil sur son bras, prend dans ses deux mains la tête de sa mère, la regarde encore, puis l'embrasse voracement sur ses cheveux, son visage, ses vêtements.)* N'aie pas peur, ma vieille!

LA MÈRE, *pâle et souriante.*Je n'ai pas peur, mon petit! *(Elle le conduit vers la porte.)*JUSTIN, *sur le seuil, sa mère tenue par les épaules, d'une voix un peu hésitante.*

Tu sais tout ce que je pourrais te dire... Jean est un bon garçon, il t'aiderait... Fais attention au père et aux petites.

(La mère fait un signe, ne pouvant plus parler. Ils s'embrassent de nouveau, en silence. Justin sort.)

LA MÈRE

Je ne le verrai plus. *(Elle va vers la fenêtre.)**(Commandements. Bruit d'une troupe en marche. Le tambour bat. Chant de La Marseillaise.)*CHŒUR DE VOIX, *dans la rue, en décroissant.*

Allons! enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans ces campagnes, etc.

(Puis, au loin :)

Aux armes, citoyens..., etc.

(La mère reste près de la fenêtre, debout, écoutant les pas qui s'éloignent, les chants.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

LA CAPITULATION

Six heures du matin, le 28 janvier 1871. La rue des Amandiers. On aperçoit, au fond, le clocher de l'église de Ménilmontant. Au premier plan à droite la maison des Pommier. Au second plan, à droite, la Boucherie séparée de la maison des Pommier par une rue formant carrefour. Boutiques fermées. Réverbères allumés. Quelques lumières aux fenêtres. Au lever du rideau, une file de femmes, d'enfants emmitoufflés, encapuchonnés, attendent l'ouverture de la boucherie. Paterneau et Chaudron sont de faction à la porte de la Boucherie. Des enfants battent la semelle, sifflent dans leurs doigts. Petit jour gris. Reflet d'aurore au ciel.

SCÈNE PREMIÈRE

PATERNEAU, CHAUDRON, CÉLINE, MADAME CHARLES,
MADAME LEGRAND, UNE VIEILLE FEMME,
FEMMES, UN VIEUX, JEUNES FILLES, ENFANTS,
à la porte de la Boucherie, puis LA FORTAIN, LEGRAND
et LE LAITIER.

PREMIÈRE FEMME

Est-ce que ça ne va pas bientôt ouvrir!

MADAME CHARLES

Oui, il y a assez longtemps qu'on est là.

CÉLINE

On commence à être glacé.

PREMIÈRE FEMME

Donne-moi le bras, serre-toi contre moi, ma mignonne.

UNE PETITE FILLE

Oh ! moi aussi, j'ai rien froid !

DEUXIÈME FEMME, *ôtant son fichu et en enveloppant la petite fille.*

Attends... là!... Mais qu'est-ce que tu as donc sur la figure ?

LA PETITE FILLE

C'est un nez en velours que maman m'a mis pour avoir chaud.

DEUXIÈME FEMME, *riant.*

On ne sait quoi inventer ! mais on gèle tout de même.

PREMIÈRE FEMME

Depuis que nous sommes là, j'peux pas arriver à me réchauffer. (*A sa voisine.*) Et vous ?

TROISIÈME FEMME

Naturellement que c'est pareil !... Nous sommes logées à la même enseigne...

MADAME LEGRAND

J crois qu'il n'a pas encore fait si froid.

QUATRIÈME FEMME

On dit ça chaque fois.

DEUXIÈME FEMME

J'aime mieux la neige, on ne sentait pas le pavé.

TROISIÈME FEMME

Ou la pluie, il faisait tiède... Cette nuit, le froid vous coupe la figure.

MADAME CHARLES

Oui, ça pince.

(Une femme passe avec un morceau de pain.)

MADAME LEGRAND

Est-ce qu'il fait meilleur à la porte du boulanger ?

LA FEMME

Oui, il y a des bouches de chaleur.

(Tout le monde rit.)



TROISIÈME FEMME

Nous allons y aller, s'il y fait si bon que ça!

UNE AUTRE FEMME, *passant.*

Ne la croyez pas, on était dans un courant d'air.

LA FORTAIN, *entrant.*

Comment! c'est pas encore ouvert? (*Elle s'avance vers la porte de la Boucherie.*)

PREMIÈRE FEMME

Faut prendre votre tour!

TROISIÈME FEMME

On ne passe pas avant les autres!

VOIX DIVERSES

A la queue!... A la queue!

LA FORTAIN

On y va! Mais j'avouais le réveiller, l'patron!... Qu'est-ce qu'il fiche donc?

MADAME LEGRAND

Ça, c'est vrai.

TROISIÈME FEMME

Il fait la grasse matinée.

LA FORTAIN

Faut l'faire descendre!... Eh! là-haut, l'marchand d'chevaux!

DEUXIÈME FEMME

Nous attendons pour notre pot-au-feu!

LA PETITE FILLE

A la boutique!

(*On entend sonner trois coups à l'église.*)

CHAUDRON

Sept heures moins le quart.

PATERNEAU

Encore un peu de patience. (*Entre Legrand.*) Ah! voilà Legrand, c'est bon signe...

LEGRAND

Salut et fraternité! (*Il va vers la Boucherie.*) Il n'est pas encore là, le négociant!

CHAUDRON

Ça ne va pas tarder!

LA FORTAIN

Si c'est pas honteux!... Nous faire venir comme ça, les vieux comme les jeunes. Est-ce qu'on n'aurait pas pu arranger ça autrement?

CHAUDRON, *se promenant avec Legrand.*

Y a du vrai dans ce qu'elle dit : ça n'a pas été une merveille d'organisation.

LA FORTAIN

Il paraît que c'est mieux fichu qu'ici dans les quartiers chics... On n'est pas forcé de passer la nuit pour avoir sa ration.

LEGRAND

Si on m'avait écouté au club Favié, on aurait fait tout de suite la distribution à domicile.

UN VIEUX

On aurait pu au moins faire la distribution dans la journée.

CHAUDRON

On y pensera quand y aura plus rien à manger...

PATERNEAU

Ça va être bientôt, alors!...

MADAME LEGRAND, *à Legrand.*

Eh bien ! Tu ne viens pas me dire bonjour ?

LEGRAND

Ah ! tu es là!... Ça va ?

MADAME LEGRAND

Tu vois, tout à la douce.

LEGRAND

Louise va venir te remplacer, elle finit de déjeuner.

MADAME LEGRAND

Oh !... c'est bien mon tour !

(Un laitier passe avec des boîtes à lait.)

LA FORTAIN

Tiens, un laitier !

QUATRIÈME FEMME

D'où qu'il sort, celui-là !

PREMIÈRE FEMME

Donne voir qu'on y goûte !

PATERNEAU

Ah ! mon garçon ! faut pas te promener comme ça avec tes boîtes, c'est pas prudent !

LE LAITIER

Vous pouvez vous calmer !... c'est pas du vrai lait.

DEUXIÈME FEMME

A la bonne heure !

QUATRIÈME FEMME

Avec quoi qu'il est fait ?

LEGRAND

On devrait le saisir.

LE LAITIER

Le patron ne le dit pas, c'est son secret.

(Il se sauve.)

TROISIÈME FEMME

Pas si vite, ta crème va tourner !

QUATRIÈME FEMME

C'est l'garçon épicier de la rue Delaitre.

TROISIÈME FEMME

Y s'en chargent là-dedans de vous vendre des choses qu'on ne sait pas ce que c'est.

MADAME LEGRAND

Ça, oui ! Je leur ai acheté l'autre jour de la farine, c'était fait avec des marrons d'Inde.

PATERNEAU, *regardant le ciel.*

Allons!... Consolez-vous!... Il va bientôt faire jour.

LA VIEILLE FEMME

Encore un jour de plus! Qu'est-ce qu'il nous amènera, celui-là!

MADAME CHARLES

Rien de bon! Comme les autres.

MADAME LEGRAND

Ça ne peut pourtant plus durer comme ça!

PREMIÈRE FEMME

Depuis quatre mois et demi bientôt que nous sommes là à attendre...

UNE JEUNE FILLE

On n'a pourtant pas eu l'temps de s'ennuyer.

LA VIEILLE FEMME

Oui, toi!... parce que t'es une jeunesse... Mais les vieilles femmes comme moi, qui sont toutes seules, elles ne s'amuse pas beaucoup chez elles, ni dehors.

TROISIÈME FEMME

Vous êtes toute seule, la maman?

LA VIEILLE FEMME

Oui, mon vieux est mort en novembre, il a pris froid, une nuit, là où nous sommes. Moi, je ne pouvais pas venir chaque fois, j'étais malade... maintenant, faut bien que j'y vienne, si j'veux manger.

LA FORTAIN

Moi, j'ai perdu un gosse... et j'en ai un autre qui ne vaut guère mieux.

PREMIÈRE FEMME

Qu'est-ce qu'il a?

LA FORTAIN

Une bronchite. Je ne sais jamais quand je sors, si je le retrouverai vivant.

TROISIÈME FEMME

C'est ce qui nous est arrivé à toutes, ce que vous racontez

là !... Il n'y en a pas une ici qui n'ait de la mort ou de la maladie chez elle... Toi, Céline, c'est ton frère.

PATERNEAU, à *Chaudron*.

Ce pauvre Justin Pommier, tombé à Buzenval... tué net !... d'une balle dans le front !

CÉLINE

On l'a rapporté le lendemain... Maman et Jean l'on vu au Père-Lachaise.

PATERNEAU

C'était un homme.

CHAUDRON

C'est comme un crime une mort comme ça !

LA FORTAIN

C'est des crimes aussi tous nos enfants morts.

MADAME CHARLES

C'est tout de même malheureux, des affaires pareilles.

LA FORTAIN

Vous, madame Charles, vous êtes toujours à geindre.

TROISIÈME FEMME

Si on vous avait écoutée, on se serait rendu tout de suite.

MADAME CHARLES

Je ne dis pas ça, je dis que c'est malheureux.

LA FORTAIN

Malheureux ou pas, il n'y avait que ça à faire.

PREMIÈRE FEMME

Nous autres, nous ne pouvions faire que ça ! Venir ici, chercher le pain et la viande, attendre sous la pluie et la neige, voir mourir nos hommes et nos mioches.

CHAUDRON, à *Paterneau*.

Tu les entends, c'est leur histoire du siège qu'elles racontent là, ces pauvres bougresses de femmes.

PATERNEAU

Oui, on ne compte jamais que ceux qui tombent sur les champs de bataille. Il y en a d'autres.

CHAUDRON

Ici, c'est leur champ de bataille, à elles !...

[LA FORTAIN

Est-ce qu'on ne va pas se décider à en finir, cette fois-ci ?

PATERNEAU

J'ai bien cru que ça y était, il y a huit jours, quand nous sommes partis pour Buzenval... Mais vous voyez !... nous voilà encore ici à monter la garde...

LA FORTAIN

Pourquoi que vous êtes revenus ?...

PATERNEAU

Ah ! pourquoi ?... Est-ce qu'on sait ?

PREMIÈRE FEMME

Ils ont beau faire, on ne se rendra pas !

PATERNEAU

Le fait est que Paris peut bien se défendre encore !

LA FORTAIN

Toujours !

MADAME CHARLES

Toujours !... Est-ce que c'est possible ?

LA FORTAIN

Oh !... assez !... madame Charles !...

DEUXIÈME FEMME

C'est une Prussienne !... A la porte !...

CHAUDRON, *riant*.

A la porte ?... Vous y êtes, à la porte... Allons ! mes enfants, laissez cette pauvre madame Charles tranquille... Elle a de la peine autant que vous... Elle dit ce qu'elle pense... et ma foi !... c'est bien difficile de penser quelque chose par un temps pareil !...

TROISIÈME FEMME

C'est un bon zig, le père Chaudron !... Il veut que tout le monde soit d'accord !...] (1).

(1) Le dialogue entre crochets peut être supprimé à la représentation

CHAUDRON

Mais, tout de même, vous direz ce que vous' voudrez, c'est étrange, on ne bombarde plus depuis hier... Pourquoi ?

MADAME LEGRAND

C'est vrai, on n'entend plus rien.

LA VIEILLE FEMME

Non ! on n'entend plus le canon.

LA FORTAIN

Eh bien, et nous, pourquoi qu'on ne tire pas ?

LEGRAND

Il n'y a plus de munitions peut-être !

CHAUDRON

Ou bien on discute avec les Allemands.

PREMIÈRE FEMME

C'est des menteries !...

MADAME CHARLES

A quoi que ça sert, tout ça ?

CÉLINE

Ça sert, ça sert... qu'on ne se rendra jamais.

LA FORTAIN

T'as raison, Céline ! On les recevra, les casque-à-pointe.

MADAME CHARLES

En attendant, nous crevons de faim.

LA FORTAIN

Et si ça nous plaît, de crever de faim !

MADAME CHARLES

On ferait mieux de ne pas s'obstiner.

(On entend sonner sept heures.)

PATERNEAU

Sept heures. La distribution va commencer.

TOUTES

Ah ! enfin !

PREMIÈRE FEMME

On va pouvoir rentrer chez soi.

(*La Boucherie s'éclaire.*)

QUATRIÈME FEMME

C'est pas malheureux !

LEGRAND

Voilà le boucher qui s'amène.

PATERNEAU

Heure militaire ! C't'animal-là ne descendrait pas cinq minutes à l'avance.

CHAUDRON

C'est déjà bien qu'il ne soit pas en retard.

MADAME LEGRAND

Il ne manquerait plus que ça !

TROISIÈME FEMME

On lui démolirait sa boutique.

LEGRAND

Préparez vos cartons.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BOUCHER

LE BOUCHER, *jovial, ouvrant sa boutique.*

Voilà ! voilà ! ne vous impatientez pas.

PREMIÈRE FEMME

Il est bon, lui, il sort de son plumard !

(*Tout le monde rit.*)

LE BOUCHER

Vous fâchez pas, chacune aura son beefteck.

DEUXIÈME FEMME

Ils sont chouettes, tes beeftecks !

LE BOUCHER

Il y en a pour tous les goûts. Du filet et du faux-filet, de l'aloyau et du paleron, du gîte à la noix et du plat de côte !

TROISIÈME FEMME, *riant*.

Oh ! là là ! quoi encore ?

LE BOUCHER

Du bouilli et du rôti !... la marchandise est parée... et je donne un peu de sel et de poivre par-dessus le marché.

TROISIÈME FEMME

J'aimerais mieux un rôti de veau.

(Rires.)

QUATRIÈME FEMME

On ne se rappelle plus c'que c'est, le rôti de veau.

LE BOUCHER

Voilà, la petite mère ! A une autre.

TROISIÈME FEMME

Poussez donc pas comme ça !

UN GOSSE

Ben quoi ! On me pousse aussi.

PATERNEAU

Allons ! allons ! ne vous disputez pas... tout le monde aura son tour. *(Au gosse.)* Voyons, reste là, toi, passe pas avant les autres.

LE GOSSE

On m'attend, maman est toute seule.

PREMIÈRE FEMME

Alors, passe ! *(Aux autres femmes.)* N'est-ce pas, il peut bien passer ?

DEUXIÈME FEMME

Mais oui, qu'il passe, il est si petit !

TROISIÈME FEMME

Je veux bien, moi. Je savais pas que c'était ce même-là !... On vient chercher un malheureux bout de cheval, et faut encore être bousculé.

PATERNEAU, *bon garçon.*

Voyons, vous allez nous fiche la paix là-dedans, hein!

TROISIÈME FEMME

Est-il embêtant aussi, ce gros-là!...

PATERNEAU

J'ai beau faire, je peux pas maigrir... Je n'ai pourtant que la même ration que vous, la petite mère!

TROISIÈME FEMME

Je pense bien.

PATERNEAU

A la bonne heure!... faut pas se fâcher... Avançons! là, tranquillement.

(Des femmes entrent à la Boucherie, puis en sortent.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MÈRE, UN COLLEUR D'AFFICHES

LA MÈRE, *sortant de chez elle.*

Où es-tu, Céline?

CÉLINE, *dans la foule.*

Ici, maman.

PATERNEAU

Bonjour, mame Pommier.

CHAUDRON

Bonjour, mame Pommier.

LA MÈRE

Bonjour, monsieur Paterneau... bonjour, monsieur Chaudron. Remonte auprès de ta sœur, Céline, tu dois être fatiguée.

CÉLINE

Moi? non, maman.

LA MÈRE

Si, va, mon enfant. J'irai chez le boulanger après. *(Elle prend la place de Céline.)*

MADAME LEGRAND

Par ici, madame Pommier.

PREMIÈRE FEMME

Il n'y en a plus pour longtemps.

LA VOIX DU BOUCHER

Voilà, madame... A une autre.

PATERNEAU

Avançons.

LE COLLEUR D'AFFICHES, *essoufflé.*

Mauvaise nouvelle!... Ça y est! (*Il colle une affiche blanche.*)

LA FORTAIN

Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

PREMIÈRE FEMME

Quelle nouvelle?

CHAUDRON

C'est une affiche du gouvernement. Je peux pas lire, j'ai pas mes lunettes.

LA FORTAIN

Je vais la lire, moi! (*Regardant l'affiche.*) Ils disent que ça va être signé dans quelques heures...

PREMIÈRE FEMME

Qu'est-ce que ça veut dire?

CHAUDRON

Ça veut dire que c'est la fin.

LA FORTAIN, *lisant.*

... Que l'ennemi n'entrera pas dans Paris!...

MADAME LEGRAND

Il ne manquerait plus que ça!

PREMIÈRE FEMME

On se moque de nous.

LA FORTAIN, *arrachant l'affiche.*

On l'a assez vue, leur affiche de malheur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, VARCOWSKY, SCHNEIDER, GARDES NATIONAUX,
puis POMMIER *et* JEAN

LA FORTAIN

Vous avez lu?... (*Eile montre l'affiche déchirée.*) Vous savez la nouvelle?

VARCOWSKY

Oui, nous arrivons de la Place... Paris capitule.

VOIX DIVERSES

C'est une trahison!

VARCOWSKY

Plus de pain, c'est pas vrai! Il y en a encore pour un mois. Un mois, vous entendez!

LEGRAND

Et les perquisitions!... Il y en a des vivres dans Paris!

LA FORTAIN

Alors, on a tout supporté pour en arriver là!

VARCOWSKY

Non, on ne se laissera pas faire!

PREMIÈRE FEMME

Vous avez des fusils!

DEUXIÈME FEMME

Vous vous en servirez!

VOIX DE FEMMES

Oui, oui!

TROISIÈME FEMME, *montrant l'affiche.*

Assez de boniment!

VOIX DIVERSES

A bas les capitulards!

VARCOWSKY

Il n'y a pas de temps à perdre. Où sont les autres du bataillon?

(*On entend le tambour.*)

LEGRAND

Les voilà qui arrivent du rempart.

(*Entrent Pommier, Jean, des gardes nationaux.*)

VARCOWSKY

Vous savez ce qui se passe?

POMMIER, *brandissant son fusil.*

Oui, c'est la capitulation!

JEAN

Est-ce que nous allons laisser livrer Paris?

LES GARDES et LES FEMMES

Non! non!

PATERNEAU

Descendons à Paris!

JEAN, *à Schneider.*

Qu'en dis-tu, toi, l'Alsacien?

SCHNEIDER

Ils ont pris Strasbourg et Metz, ils n'auront pas Paris.

(*Applaudissements.*)

TOUS

Bravo l'Alsacien!

VARCOWSKY

Nous avons manqué notre coup le Vingt-deux janvier. Cette fois, on marche pour tout de bon... Tous sur l'Hôtel de Ville.

VOIX DIVERSES

A bas les capitulards! Pas de capitulation!

JEAN

Faut d'abord empêcher de rendre les forts! Les marins sont avec nous, ils ne se rendront pas.

SCHNEIDER

Résistons avec eux.

JEAN

Alors, à la mairie!... et de là sur les forts.

VARCOWSKY

Faisons battre le rappel.

JEAN

Et sonner le tocsin.

VARCOWSKY

Nous nous en chargeons. (*Les deux tambours battent le rappel.*) Venez-vous? On va réveiller ceux qui dorment?

(*Varcowsky, Pommier, Schneider, Legrand, Paterneau, vont frapper aux portes des maisons.*)

POMMIER

Oh! là! les hommes du bataillon!

LEGRAND

En route!

PATERNEAU

Allons, le Deux cent septième!...

PREMIER CRIEUR DE JOURNAUX

Demandez la capitulation, la proclamation du gouvernement!

DEUXIÈME CRIEUR DE JOURNAUX

La capitulation, l'entrée des Prussiens à Paris!

JEAN

Partons! (*A la mère qui sort de chez le boucher.*) A bientôt, la mère!

LA MÈRE, *s'attachant à Jean.*

Qu'allez-vous faire?

JEAN, *exalté.*

Nous allons empêcher de livrer Paris.

LA MÈRE

Vous ne pouvez rien. C'est fini, mon petit Jean, résigne-toi

JEAN

Si c'est fini, alors Justin est mort pour rien!

LA MÈRE

Qu'est-ce que je deviendrai, avec les petites, si tu t'en vas, toi aussi... Et puis, vous serez vaincus une fois de plus...

JEAN

Avant d'être vaincus, nous leur en ferons voir!

LA MÈRE

Tais-toi, c'est assez, c'est trop que j'aie perdu Justin. Il a donné sa vie, nous ne devons plus rien.

JEAN

Je lui ai dit qu'il serait vengé, il le sera! (*On entend le tocsin.*) Ma place est avec les autres.

LA MÈRE

Les autres, ils ont tous des femmes, des enfants, des mères... Ils doivent rester près des leurs... Vous ne changerez rien par la violence...

JEAN

Pendant que nous avons un fusil, nous devons en profiter.

LA MÈRE

Avec un fusil on se fait tuer, et voilà tout.

JEAN, *ému, prend la tête de sa mère, l'embrasse.*

Sois tranquille, va, maman, je reviendrai, mais aujourd'hui, laisse-moi partir encore.

LA MÈRE

Tu m'embrasses comme Justin!

(*Arrivée d'une troupe qui les sépare. On entend des cris : « A bas les Capitulards! », La Marseillaise, clairons, tambours, dans les rues avoisinantes. Des gardes nationaux entrent en scène avec deux pancartes sur lesquelles on lit : « Ne rendons pas les forts! » et « Guerre à outrance! » Cris de : « Vive la République! » Des groupes se forment, des marins arrivent avec leur officier, salués par de nouveaux cris : « Vivent les marins! Vive la République! »*)

SCÈNE V

LES MÊMES, GARDES NATIONAUX, MARINS, VARCOWSKY,
POMMIER, L'OFFICIER DE MARINE

L'OFFICIER DE MARINE

Citoyens, l'amiral Saisset va prendre la garde nationale

sous son commandement. Vous vous réunirez dans les forts de l'Est, et vous les défendrez avec les marins.

TOUS

Vivent les marins!

L'OFFICIER DE MARINE

Rendez-vous tout de suite aux mairies!

TOUS

Aux mairies! Vive Saisset! Aux mairies! A bas les capitulards! En avant!

L'OFFICIER DE MARINE, *tirant son épée.*

En avant, marche! Pour la République... Pour la Patrie!

TOUS

Pour la République! Pour la Patrie!

(*Tous se mettent en marche. Défilé au son des tambours et des clairons.*)

RIDEAU

(*Marche de Sambre-et-Meuse à l'orchestre.*)

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

DANS LES CAVES

Carrefour de caves fréquenté par tous les locataires dans la maison des Pommier. A droite et au fond, caves des Pommier, de Paterneau, de Chaudron, de Varcowsky. A gauche, caves de madame Charles, de madame Legrand. Une table à droite. Un poêle, une autre table sur laquelle est la lampe allumée des Pommier, un baquet. Une échelle double auprès du soupirail à droite. Une paillasse contre la muraille du fond. L'escalier de la cave au fond à gauche. Eclairages divers dans les caves, lampes, bougies. Au lever du rideau, on aperçoit madame Charles assise sur le seuil de sa cave, pleurant. Madame Legrand et sa fille épluchent des légumes. Les petites Pommier et Louise Legrand sont assises sur le matelas. La mère va et vient.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE, CÉLINE, CÉCILE, MADAME CHARLES,
MADAME LEGRAND, LOUISE LEGRAND

MADAME CHARLES

Oh!... oh!... oh!...

LA MÈRE

Il ne s'agit pas de pleurer... Moi, je n'y tiens plus. (*On entend la fusillade.*) Vous entendez... depuis ce matin, ça n'a pas arrêté.

MADAME LEGRAND

Quoi faire?

LA MÈRE

Je veux y aller voir... Je trouverai bien la compagnie de Jean... Voilà presque deux mois qu'il est dehors! Pendant tout ce temps-là, je l'ai vu quatre fois! La dernière, c'était il y a plus de huit jours. Depuis l'entrée des troupes, pas de nouvelles... Et Pommier qui devait revenir!... Je ne sais pas où il est non plus ..

MADAME CHARLES

Et Charles?

MADAME LEGRAND

Et Legrand?

LA MÈRE

Il faut que je retrouve Pommier... qu'il me dise où est Jean. Il faut que je retrouve Jean!...

MADAME CHARLES

Si j'osais, j'irais aussi, mais Charles serait furieux de me voir... Et puis, il tombe des obus dans le quartier!

LA MÈRE

Monsieur Varcowsky a dit qu'il n'y avait pas de danger...

(Éclatement d'une bombe, fracas, bruit d'éboulement et de verres cassés. Lueur et fumée dans l'escalier de la cave.)

TOUTES

Oh!...

MADAME LEGRAND

Qu'est-ce qui arrive?...

LOUISE

La maison est écroulée!

LA MÈRE, à Céline, qui va vers l'escalier.

Où vas-tu?

CÉLINE

Je vais voir.

MADAME CHARLES

Oh! non!

LA MÈRE

Reste là!

MADAME CHARLES

Voilà comme il n'y avait pas de danger!

MADAME LEGRAND

Pourvu qu'il n'en tombe pas d'autres!... Vous voyez bien, madame Pommier, que vous ne pouvez pas sortir.

CÉLINE, *qui est montée sur l'échelle et qui regarde par le soupirail.*

Je vois, maman!... C'est en face... chez monsieur Varcowsky... La maison a un grand trou auprès de la fenêtre... Tout est cassé.

LA MÈRE

Veux-tu descendre, Céline!...

MADAME CHARLES

Méfions-nous, s'il en tombait une autre... Oh! oh! oh!

MADAME LEGRAND

Calmez-vous, madame Charles!... c'est énervant...

LOUISE

Oui, ça effraye... de vous entendre pleurer dans cette cave.

LA MÈRE

Nous n'y pouvons rien... Nous sommes comme vous pour les nôtres!

MADAME LEGRAND

Bien sûr.

(La concierge paraît dans l'escalier.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LA CONCIERGE

LOUISE

C'est la concierge.

LA CONCIERGE

Ça va?... Il ne vous est rien arrivé?

MADAME CHARLES

Et vous!... madame Grégoire, vous avez entendu?

LA CONCIERGE

J'vous crois!... j'suis pas sourde... Y en a un dégât!

LA MÈRE

Ça ne fait rien, il faut que je sorte.

LA CONCIERGE

Oh ! vous ne pouvez pas sortir, madame Pommier... On va peut-être se battre dans la rue tout à l'heure...

MADAME CHARLES

Avez-vous bien fermé la porte de la maison ?

LA CONCIERGE

Vous pouvez être tranquille.

MADAME LEGRAND

Ne remontez pas chez vous, si on doit se battre.

LA MÈRE

Si tout le monde doit rester là, restez aussi.

LA CONCIERGE

Oh ! moi, j'peux pas... faut que j'garde ma loge!... Qui est-ce qui ouvrirait à vos hommes, quand ils reviendront?... Et puis les soldats ! faut que j'sois là pour leur répondre.

MADAME CHARLES

Alors, nous, qu'est-ce qu'il faut que nous fassions ?

LA CONCIERGE

Ce que vous faites, pas autre chose... Restez là et calmez-vous... Il n'arrivera que ce qu'il arrivera... Ne vous faites pas de bile... Vous pouvez être sûres que vous êtes mieux ici que dehors... Là-dessus, je me sauve, j'ai du café sur le feu...
(*Elle sort.*)

MADAME LEGRAND

Elle a raison, la mère Grégoire... Si nous faisons comme elle?... Nous avons du café, nous aussi!.. Donne donc, Louise, ça nous remontera!...

MADAME CHARLES

Oui, c'est ça, un peu de café.

(*Elle s'attable avec madame Legrand.*)

LOUISE

Voulez-vous, madame Pommier?...

LA MÈRE

Merci, Louise. Je n'ai besoin de rien pour le moment.

MADAME LEGRAND

Tenez, madame Charles.

MADAME CHARLES

Merci bien, madame Legrand.

MADAME LEGRAND

Dire que nous voilà à prendre notre café, sans savoir où sont nos hommes, et s'ils ont à manger et à boire!

MADAME CHARLES

Ils n'ont peut-être pas à manger, mais vous pouvez être sûres qu'on leur donne à boire.

LA MÈRE

Malheureusement!

MADAME CHARLES

Oui, malheureusement!... C'est ça qui a fait du tort à la garde nationale!

MADAME LEGRAND

Pour sûr!... Y en a qui ont pris de mauvaises habitudes!

MADAME CHARLES

Qui aurait cru ça de Charles!... Un si brave homme, avant d'être habillé en militaire!

MADAME LEGRAND

C'est vrai, on ne sait plus ce qu'ils étaient dans l'temps... Ce que ça paraît loin!

MADAME CHARLES

Il n'avait pas son pareil, pour la couture! Ce qu'on était heureux!... Nous étions tout seuls!... Pas de parents!... Pas d'enfants!... On vivait bien... on travaillait toute la semaine... Le dimanche, j'allais à la messe... Le soir, au théâtre de Belleville... après avoir dîné aux Barreaux-Verts... On n'ira plus jamais au théâtre... ni au restaurant...

MADAME LEGRAND

Mais si, on ira encore...

MADAME CHARLES

Oh! non!... Charles ne reviendra plus!...

LA MÈRE

Ne dites pas cela... Jean non plus, alors, ni Pommier, ni personne!

MADAME CHARLES

S'il revient, ce ne sera pas le même... Il était toujours assis sur son établi à tirer l'aiguille, avec ses lunettes sur le nez... Moi, je travaillais à la machine à côté de lui... On n'avait pas le temps de parler... C'est peut-être son métier qui l'a rendu comme il est aujourd'hui.

LOUISE

Pourquoi ?

MADAME CHARLES

Sans doute qu'il s'embêtait, qu'il était agacé d'avoir toujours les jambes croisées, qu'il avait depuis trente ans des fourmis dans les pieds... Quand la guerre est arrivée, il s'est mis à courir partout avec son fusil... je n'ai pas pu l'empêcher.

LOUISE

Il voulait peut-être se rattraper de tout le temps où il n'avait pas pu bouger!

MADAME LEGRAND

C'est comme le mien... Toujours à taper sur ses semelles. Il n'avait de distraction qu'une vieille pie... qui sautait autour de lui, parmi les bouts de cuir... Nous l'avons mangée au mois de janvier.

MADAME CHARLES

La pauvre bête !

LOUISE

Ce qu'elle était dure !

MADAME LEGRAND

Le soir, c'était comme chez vous... Louise revenait de l'atelier. Je faisais la cuisine... Oui, on était bien tranquille, avant la guerre!

LA MÈRE

Il y a du vrai dans ce que vous dites, madame Charles... et vous aussi, madame Legrand... Ils étaient tous paisibles...

C'est de la folie qui a passé sur nous avec tous ces coups de canon! On leur a fait faire à tous un autre métier... C'est pour ça qu'on aurait dû comprendre leur état de fureur quand on s'est rendu! Tenez, monsieur Varcowsky... on n'entendait jamais parler de lui... Aujourd'hui, il est effrayant!...

MADAME CHARLES

C'est lui qui a excité mon mari. Il l'a fait nommer lieutenant comme lui. C'est ça qui a achevé Charles. Il s'est cousu des galons sur toutes les coutures... Il a maintenant un sabre!... Pourquoi faire?... Jamais il ne voudra reprendre son aiguille et ses lunettes.

MADAME LEGRAND

C'est comme Legrand. Il ne veut plus faire de souliers... Il aime mieux monter la garde...

LA MÈRE

Faudra bien pourtant se remettre à travailler!

MADAME CHARLES

Si monsieur Varcowsky ne les fait pas tous tuer!...

LA MÈRE

Taisez-vous!... C'est vrai qu'ils ne reviennent pas...

MADAME CHARLES

Et la Fortain? Est-ce qu'elle ne vous fait pas peur aussi, celle-là? Elle est capable de nous dénoncer tous!

LA MÈRE

Eh bien! elle travaillait comme un chien, pour nourrir ses gosses.

MADAME CHARLES

Elle ne savait même pas de qui ils étaient, ses gosses!

LA MÈRE

Elle les aimait tout de même!... On peut dire qu'ils sont morts du siège, ces pauvres mioches...

MADAME CHARLES

C'est une mauvaise femme...

LA MÈRE

C'est une malheureuse... Elle a été hébétée, et puis elle est devenue comme une sauvage.

(On entend un bruit de pas dans l'escalier.)

CÉCILE

C'est papa!

(Pommier et Chaudron entrent précipitamment, les vêtements en désordre, déchirés.)

SCÈNE III

LES MÊMES, POMMIER et CHAUDRON

POMMIER

C'est nous!...

CÉCILE

Papa... mon papa...

LA MÈRE

Et Jean!

CHAUDRON

Bonsoir, la compagnie!

MADAME CHARLES

Vous n'avez pas vu Charles?

POMMIER, *allant se laver les mains.*

Non, madame Charles, je ne l'ai pas vu... Ni Jean non plus... Y a plus que Belleville et Ménilmontant qui résistent... Tout est fichu... C'est le sauve-qui-peut...

CHAUDRON

Faut que je me lave les mains aussi... Allez, madame Pommier, j'vous le ramène pour de bon... Y a plus rien à faire...

MADAME LEGRAND

Et Legrand?

CHAUDRON

Il est peut-être aux Buttes-Chaumont... et Jean aussi... C'est le chemin de la maison.

LA MÈRE

Aux Buttes-Chaumont... Jean est aux Buttes-Chaumont ?
Vous êtes sûr, monsieur Chaudron?... Et toi aussi, Pommier ?

MADAME CHARLES

Et le mien ?

POMMIER

Je ne l'ai pas vu... On m'a dit qu'il était à la mairie du
onzième.

MADAME LEGRAND

Vous ne savez pas où ils sont?...

POMMIER

C'est pas facile à savoir... C'est une débandade... la com-
pagnie a été dispersée...

MADAME LEGRAND

Mais enfin, où les avez-vous laissés ?

POMMIER

Ah ! est-ce qu'on sait!... On s'est perdu à la place Blanche...
Nous n'avons pas pu arriver aux Buttes-Chaumont.

MADAME LEGRAND

Est-ce qu'ils vont rester là ?

POMMIER

On ne pourra pas y tenir longtemps. (*A la mère.*) Jean sera
bientôt ici, va!...

LA MÈRE

Tu crois?... Si tu pouvais dire vrai ? Mais ne reste pas
comme ça... mon pauvre homme. Et vous non plus, monsieur
Chaudron. Il faut changer de vêtements.

CHAUDRON

Oh ! c'est rien à faire!... avec un canif ou des ciseaux...

CÉLINE

Tenez, monsieur Chaudron.

CHAUDRON

C'est pas plus difficile que ça. (*Il découd la bande de son pantalon, aidé de madame Charles.*)

LA MÈRE

Et toi, Pommier?... Je vais t'aider.

MADAME LEGRAND

Et vos fusils?...

POMMIER

On les a cassés... fichu les morceaux en l'air.

CHAUDRON

C'est fait! Ah!... mon képi. Qu'est-ce qu'on va faire de ça?...

LA MÈRE

Là... dans le poêle... Donnez!

CHAUDRON

Merci, mame Pommier. (*Il rentre dans sa cave, en sort avec un vieux chapeau, un veston.*)

LA MÈRE

Attends, toi, Pommier... (*Elle lui apporte un veston.*) Vous devez avoir faim, toi et monsieur Chaudron. Puisque vous êtes là, maintenant, je peux sortir... Je n'ai plus de pain, plus rien...

MADAME LEGRAND

Je peux toujours vous donner du pain.

LA MÈRE

Je veux bien, merci... je vous le rendrai tout à l'heure. (*Elle va vers la cave de madame Legrand, revient avec un morceau de pain.*)

CHAUDRON

Faudra faire attention, mame Pommier, y a toujours Montmartre qui répond au Père-Lachaise... Il peut encore en tomber sur le quartier...

LA MÈRE

Soyez tranquille... on y est habitué. Tenez, monsieur Chaudron, et toi Pommier, mangez un peu... il y a du vin... du café.

CÉLINE

Il est tombé un obus chez monsieur Varcowsky.

CHAUDRON

Oui, on a vu ça en arrivant...

LOUISE

Voulez-vous que j'aïlle avec vous, madame Pommier?

CÉLINE

Et moi, maman?

LA MÈRE

Non, mademoiselle Louise... Et toi, reste là aussi, Céline.
(A Pommier.) Si Jean revient, garde-le.

POMMIER

Tu peux t'en fier à moi! Je reste là... Il restera comme moi...

LA MÈRE

Vous aussi, monsieur Chaudron?... Je compte sur vous!

CHAUDRON

Soyez tranquille, mame Pommier.

LA MÈRE

Et vous, madame Charles, avez-vous besoin de quelque chose?

MADAME CHARLES

Je n'ai pas faim... Je n'aurai plus jamais faim.

LA MÈRE

Allons! vous prendrez un peu avec nous de ce qu'il y aura...
(Elle sort.)

CHAUDRON, *assis en face de Pommier.*

C'est fini d'être des soldats, nous voilà redevenus des ouvriers!

CÉCILE

Dis, papa, il est toujours prisonnier, Justin?

POMMIER

Oui, ma fille.

CÉCILE

Il reviendra, dis, papa?

POMMIER
Oui, fille !

CÉCILE
Et Jean?...

POMMIER
Jean aussi... plus tard... quand la guerre sera finie.

CÉCILE
Ils sont toujours méchants, les Prussiens, dis?...

CÉLINE
Oui, ma chérie, très méchants... Allons, viens avec moi...
Laisse papa tranquille.

POMMIER
Mais non... ça ne fait rien... Ce pauvre petit coco!... y a
longtemps qu'il n'a pas vu son père... On va encore prendre
un verre de vin, hein, Chaudron?

CHAUDRON
C'est pas d'refus.

POMMIER
Nous sommes bien fichus, cette fois-ci, mon vieux Chaudron!
Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de plus?... Encore une fois
vaincus, comme en juin Quarante-huit!... Nous voilà mainte-
nant dans les caves.

CHAUDRON
C'est pas rigolo ..

POMMIER
C'est notre fin à nous deux, mon pauvre Chaudron...

CHAUDRON
Tu parlais de Quarante-huit... Tu te souviens du Vingt-quatre
février?...

POMMIER
Comme si c'était hier... Le jour où on a proclamé la Répu-
blique à l'Hôtel de Ville, les rues grouillaient de foule... Les
quais, les ponts, la rue Saint-Antoine, tout était noir de
monde... J'entends encore les cris des journaux, les roule-
ments de tambours, *La Marseillaise*, le pas de la garde natio-
nale...

CHAUDRON
Et les étudiants, les ouvriers qui arrivaient bras dessus, bras

dessous... des prêtres qui portaient des crucifix auprès des drapeaux et qui s'en allaient bénir les arbres de la liberté!...

POMMIER

Et toi, te rappelles-tu le geste de Lamartine à la fenêtre?... Y a eu un grand silence... C'était magnifique!...

CHAUDRON

Oui, je me souviens!

POMMIER

Eh bien, la proclamation de la Commune, c'était aussi beau!... Quel soleil! Et des branches de lilas à tous les fusils!...

CHAUDRON

Oui, on croyait encore une fois que c'était le bonheur universel!... Et maintenant la mitraille crache sur nous... Nous ne sommes plus que de la canaille.

MADAME CHARLES, *dans sa cave.*

Oh! oh! oh!

MADAME LEGRAND

Voyons, ne pleurez pas comme ça, madame Charles.

POMMIER

Il reviendra, votre mari...

LOUISE

Mais oui, ne vous tourmentez pas, madame Charles.

POMMIER

Ah! ces sacrées femmes!... Il a fait comme les autres, quoi!

MADAME CHARLES

Quand vous me direz ça tout le temps!... C'est plus fort que moi. Ce qui me fait tant de peine, c'est que Charles est peut-être allé fusiller l'archevêque... Charles, qui est un si brave homme! On était des honnêtes gens... on est presque des assassins à c't'heure.

MADAME LEGRAND

Mais non, madame Charles.

LOUISE

Vous êtes une brave femme!

CHAUDRON, *se levant, effaré.*

Des assassins, voyez-vous ça?

POMMIER, *de même.*

Eh bien, et les autres?... On n'est pas des assassins parce qu'on se défend!

CHAUDRON

On rend la pareille, voilà tout!

POMMIER

A la tienne, mon vieux...

CÉLINE

Voulez-vous que je vous aide à faire votre dîner, mame Legrand?

MADAME LEGRAND

Je veux bien, Céline, si tu n'as pas autre chose à faire.

CÉLINE

Je n'ai rien pour l'instant.

CHAUDRON

Comment ça va-t-il finir, tout ça?...

(On entend des pas dans l'escalier.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PATERNEAU

POMMIER

Qui vient là? C'est toi, Jean?

CHAUDRON

Non, c'est Paterneau.

PATERNEAU, *entrant fébrilement, et déposant son fusil contre la muraille, auprès de l'escalier.*

Ah! mes amis, le onzième est envahi!... Les soldats sont partout! Des hommes, des femmes, sont arrêtés, parce qu'ils ont les mains noires... comme moi... *(Il va se laver les mains.)* J'ai pu me sauver par une maison à deux issues... Enfin! quoi! il n'y a plus rien à espérer. C'est la défaite!

CHAUDRON

Y a plus qu'à se tirer de là comme on pourra !

MADAME LEGRAND

Ah ! encore quelqu'un...

CHAUDRON

C'est Varcowsky.

SCÈNE V

LES MÊMES, VARCOWSKY

VARCOWSKY, *en lieutenant, son costume noir de poudre.*
Salut !

POMMIER

Quelles nouvelles?... D'où venez-vous?...

VARCOWSKY, *allant vivement vers sa cave, où on le voit allant et venant, prenant des cartouches. Il parle dans sa cave.*

Des Buttes-Chaumont!... Tout le monde s'est replié sur le Père-Lachaise...

CHAUDRON

A quoi bon ?

VARCOWSKY

Pour lutter jusqu'au bout.

MADAME LEGRAND

Enfin ! où sont-ils donc, les Versaillais?...

POMMIER

Ils sont partout !

CHAUDRON

Nous allons être pris... Il n'y a plus rien à faire ! Je renonce à la partie... Faites-en autant, Varcowsky, croyez-moi...

VARCOWSKY

Il reste le Père-Lachaise, c'est pas facile à prendre.

CHAUDRON

Il sera pris demain... peut-être ce soir...

VARCOWSKY

Non ! de là nous dominons Paris... Nous redescendrons,

nous reprendrons les quartiers, rue par rue. Le faubourg du Temple tient bon... Si on veut, tout sera sauvé... Nous aurons leur peau!...

CHAUDRON

C'est eux qui auront la nôtre.

VARCOWSKY

Nous avons les égouts, pour tout faire sauter, nous ensevelir sous les décombres.

PATERNEAU

Pourquoi faire?

CHAUDRON

On a assez fait comme ça!

VARCOWSKY, *sortant de sa cave, se versant un verre de vin, et buvant.*

C'est la faute aux clampins, tout ce qui arrive... Y avait sur le papier une armée de deux cent mille hommes, mais y en avait que cinquante mille qui se battaient, et encore! C'étaient toujours les mêmes... Pendant ce temps-là, les autres ne faisaient que toucher leurs trente sous!

MADAME LEGRAND

Beaucoup ne sont restés que pour ça, monsieur Varcowsky...

VARCOWSKY

Parbleu!

CHAUDRON

Faut dire aussi que les chefs ont fichu le camp... que les comités se sont évanouis...

VARCOWSKY, *allant se laver les mains.*

On n'a pas besoin de chefs quand on veut se battre!

CHAUDRON

Il n'y a plus de munitions... plus d'argent. On n'y peut rien... il ne reste que des débris de bataillons!... On est vaincu... faut en prendre son parti!...

VARCOWSKY

Jamais!...

CHAUDRON

Nous voulions venger le siège, faire une société meilleure au pauv' monde... C'est pour ça que nous avons lutté... et qu'on luttera encore après nous! n'est-ce pas, mon vieux Pommier?... On n'a pas réussi... D'autres s'y prendront autrement!...

VARCOWSKY

La vie est trop courte... Je n'ai pas le temps d'attendre.

MADAME CHARLES

Valait mieux rester tranquille, monsieur Varcowsky.
(*La Mère entre, se soutenant à peine.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MÈRE

LA MÈRE

Et Jean?

POMMIER

Pas encore revenu...

LA MÈRE

Hélas! (*Elle chancelle.*)POMMIER, *la soutenant.*

Qu'est-ce que tu as?

LA MÈRE

C'est affreux... ce que je viens de voir.

TOUS

Quoi donc?

LA MÈRE

Sur la Chaussée, sous les obus... une foule entraîne des prisonniers, les injurie, hurle à la mort... les pauvres gens marchent sous les huées, les coups... Des furieux brandissent leurs fusils... Je n'ai eu que le temps de m'adosser à une boutique... C'était comme un ouragan qui passait... On m'a dit qu'on les emmenait rue Haxo... Heureusement que je n'ai pas vu Jean dans cette foule...

VARCOWSKY

Où sont-ils?

LA MÈRE

Ils s'en vont par la rue de la Mare.

VARCOWSKY

C'est bon, j'y vais...

(Tous l'entourent, veulent l'empêcher de passer.)

POMMIER

Varcowsky, restez là!...

MADAME CHARLES

Monsieur Varcowsky, je vous en supplie!

VARCOWSKY

Ne vous occupez pas de ça, vous, vieille dévote!

POMMIER et CHAUDRON

Varcowsky!...

LES FEMMES

Monsieur Varcowsky!...

VARCOWSKY

Assez!

MADAME CHARLES

Il est comme mon pauvre Charles!

LA MÈRE

Vous ne vous en irez pas, monsieur Varcowsky!

VARCOWSKY

Pourquoi ça?

LA MÈRE

Parce que votre place n'est pas là.

VARCOWSKY

Il y en a bien qui y sont!...

LA MÈRE

Ce sont des hommes ivres... ou des forcenés...

POMMIER

Vous ne passerez pas!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA FORTAIN

LA FORTAIN, *dans l'escalier.*

Alerte!... vous autres!... Varcowsky!... Paterneau!...
Pommier!...

MADAME CHARLES

C'est la Fortain, je reconnais sa voix!

LA FORTAIN, *paraissant.*

Les soldats seront bientôt ici!... Ils sont déjà au bas de la
Chaussée... On demande des hommes au Père-Lachaise...

VARCOWSKY

Vous entendez, on demande des hommes!...

CHAUDRON

Écoutez un vieux comme moi!... Restez là tous les deux,
puisque les soldats sont dans le quartier.

VARCOWSKY

Ce n'est pas vous qui les empêcherez de passer!... Vous
êtes là à manger et à boire, pendant que les autres se font
tuer.

CHAUDRON

Ah! vous n'êtes pas juste, Varcowsky!

POMMIER

En v'là assez!... On en a fait autant que vous!... et avant
vous!...

VARCOWSKY

On continue... Moi, je ne lâche pas.

LA FORTAIN

Ils ont peur!...

VARCOWSKY

J'aime mieux être mort que vivant, si je suis vaincu!..
Vous n'avez pas du sang de révolté dans les veines, vous
autres! race d'esclaves!... Il faudrait vous forcer à marcher!..
Qu'est-ce que ça fait, la défaite!... même les défaites servent
à quelque chose.

POMMIER

C'est de la folie!

PATERNEAU

Y a plus rien à faire!... La Commune est vaincue!

LA FORTAIN

Vaincue!... Ah! les lâches!... Tu es de ceux qui jettent leur flingot dans la rue, toi!...

PATERNEAU, *montrant son fusil.*

Mais non!... le v'là!...

LA FORTAIN

Tu déserter, alors?... Eh bien, je le prends, ton fusil!... J'y vais, moi, au Père-Lachaise. (*Elle prend le fusil et sort.*)VARCOWSKY, *bousculant Pommier et Chaudron.*

Allons! laissez-moi passer!... Arrière, ceux qui veulent vivre!

LA MÈRE

Et Jean!... Rendez-le-moi!... Ramenez-le-moi!

VARCOWSKY, *sortant.*

J'y resterai plutôt avec lui.

(On entend une sonnerie de clairon lointaine.)

PATERNEAU

Eh bien!... ils sont fous!... J'ai toujours été au premier rang!... Tu le sais bien, toi, Pommier! Et toi aussi, Chaudron!

POMMIER

Mais oui, mon vieux.

CHAUDRON

Mais oui, Paterneau!... Mais, il n'est que temps!... Ton képi... Ta vareuse... (*Paterneau se déshabille.*) Là, ça y est!

LA MÈRE

On n'entend plus la fusillade.

*(Silence. Sonnerie rapprochée de clairons.)*CÉLINE, *sur l'échelle.*

Maman!... les voilà!...

POMMIER

Quoi? qu'est-ce que c'est?

CÉLINE

Les soldats!... je vois leurs guêtres!...

(Pommier fait descendre sa fille de l'échelle.)

LA MÈRE

On ne m'empêchera plus de le rejoindre!... Jean!... mon
petit Jean!... *(Elle sort violemment.)*

RIDEAU

(Le Chant du Départ à l'orchestre.)

CINQUIÈME TABLEAU

LE PÈRE-LACHAISE

Avant le lever du rideau, on entend la canonnade, les coups de fusil, les feux de salve, des pas précipités, des ordres, des appels, des cris. Puis un dernier feu de salve. Le rideau se lève sur l'allée du Père-Lachaise qui passe entre le tombeau de Morny et le buste de Balzac. Des canons démontés, des arbres hachés par la mitraille. Au loin Paris en feu. La scène est pleine de fumée. Les tombes et les caveaux sont bouleversés. Débris de couronnes, de pierres tombales, des fusils, des baïonnettes, çà et là. Le cadavre de Varcowsky étendu au milieu de la scène, sur un affût de canon brisé.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE, *seule, montant du fond, à travers les tombes.*

Jean!... mon petit Jean!... Où est-il?... On s'est battu, ici... (*Elle aperçoit un corps étendu, se penche.*) Ah!... encore un!... Ce n'est pas lui!... C'est monsieur Varcowsky!... Il a du sang plein la figure... Jean n'est pas là!... Mais où est-il?... Parti!... Prisonnier!... S'il pouvait être prisonnier!... (*On entend des coups de feu à gauche.*) On se bat encore de ce côté... C'est sur lui que l'on tire, peut-être... Jean!... (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE II

LE CLAIRON, LE LIEUTENANT, SOLDATS, DEUX MARINS
UN FÉDÉRÉ, LA FORTAIN.

Un clairon paraît, suivi du lieutenant, jeune, presque imberbe ; il sonne le rassemblement. Des soldats arrivent de tous côtés, se rangent autour du lieutenant. Des soldats viennent par la droite emmenant deux marins insurgés, puis un fédéré.

PREMIER MARIN, *criant.*

Nous n'avons pas voulu rendre les forts !

UN SOLDAT

Allons!... en route!... plus vite!...

DEUXIÈME MARIN

Si je suis là, c'est que je n'ai pas voulu être prisonnier en Prusse!...

*(Ils sortent.)*UN FÉDÉRÉ, *conduit par deux soldats.*

Nous avons refusé de rendre Paris!

UN SOLDAT

Vous vous expliquerez ailleurs!...

*(Ils sortent. D'autres soldats entrent, avec la Fortain, qui se débat violemment.)*LA FORTAIN, *décoiffée, hurlante.*

Eh bien, oui!... j'ai fait le coup de feu! Et puis après...

UN SOLDAT

Marchez!...

LA FORTAIN

C'est moi qui ai brûlé Paris... Regardez! *(Elle montre Paris en feu.)* Brûle donc, sale ville de misère!

UN SOLDAT

Assez comme ça!...

LA FORTAIN

Et maintenant, vous pouvez me fusiller!...

UN SOLDAT

Marchez donc! ou on vous fusille sur place!... Marchez!... ou nous tirons.

LA FORTAIN

Ici ou ailleurs, qu'est-ce que ça me fout!... On me laisserait en vie, que ça ne me rendrait pas mes gosses...

(Les soldats l'entraînent.)

SCÈNE III

LE LIEUTENANT, LE CAPITAINE, LA MÈRE
UN SERGENT, DES SOLDATS

LE LIEUTENANT

Conduisez votre section derrière le cimetière, à la porte de la rue des Rondeaux!

UNE VOIX, *à gauche.*

Oui, mon lieutenant!...

LE CAPITAINE, *entrant par la droite, vieux, grand, maigre, la moustache grise, le visage grave.*

Lieutenant, faites empêcher toute circulation autour du Père-Lachaise...

LE LIEUTENANT

Oui, mon capitaine... (*A la cantonade.*) Vous entendez... toute circulation!...

LA VOIX, *à gauche.*

Oui, mon lieutenant!...

LE CAPITAINE

Des postes à tous les ronds-points... des factionnaires à l'entrée de toutes les avenues...

LE LIEUTENANT

Oui, mon capitaine. (*A ses hommes.*) Nous, restons ici... Un homme de garde dans chaque sentier... Explorez les environs... Amenez tout ce que vous trouverez... A la moindre résistance, tirez!...

LA MÈRE, *paraissant à gauche.*

Jean!... Où est-il?...

LE LIEUTENANT, *l'apercevant.*

Qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là?... Qu'est-ce qu'elle veut?... Par où est-elle entrée?...

LA MÈRE

Je cherche Jean... mon fils Jean!...

LE LIEUTENANT, *la toisant.*

C'est une pétroleuse!... Au mur!... Avec les autres!...

(*On entend des détonations.*)

LA MÈRE, *désespérée, se jette vers le lieutenant.*

Oui... avec les autres!... avec mon fils, mon Jean!...

LE LIEUTENANT, *violemment.*

Au mur!... (*A ses hommes.*) Allez!... emmenez-la!... Au mur!...

(*Des hommes vont pour saisir la Mère.*)

LE CAPITAINE, *au lieutenant, d'une voix rude.*

Qu'est-ce que vous faites?... Vous voyez bien ce que c'est!... Pas d'ordres comme ça!...

LE LIEUTENANT

Mon capitaine...

LE CAPITAINE

Pas d'ordres comme ça, vous dis-je!... C'est assez!... Regardez seulement cette femme, et tâchez de comprendre... (*Le lieutenant recule. A la Mère.*) Qu'est-ce que vous faites ici, madame?...

LA MÈRE

Mon fils... je veux mon fils... je veux mon fils!...

LE CAPITAINE

Etes-vous sûr qu'il soit ici?

LA MÈRE

Oui, monsieur, il y est venu... avec les autres... C'est mon plus jeune... Et j'ai déjà perdu l'autre, il a été tué à Buzenval... Vous étiez peut-être là aussi, vous, monsieur... vous avez vu que tout le monde a fait son devoir...

LE CAPITAINE

J'y étais... oui, madame... tout le monde a fait son devoir...

LA MÈRE

Il a voulu venger son frère... Le jour où Paris s'est rendu... il est devenu fou... comme tous... Il est allé se battre... contre

vous... mais il faut lui pardonner... Il est si jeune... Il n'a pas vingt ans... On ne tue pas les enfants, n'est-ce pas, monsieur?

(Elle tombe à genoux.)

LE CAPITAINE

La guerre est aveugle... mais peut-être aura-t-elle épargné votre fils...

LA MÈRE

Ah!... la guerre l'a tué, lui aussi!... je le sens!... je le devine!... Et le soleil a éclairé ça!... J'en ai assez de la guerre!... A bas la guerre!...

LE CAPITAINE

Il faut vous en aller, madame!... Votre place n'est pas ici!...

LA MÈRE

Je veux le retrouver avant... Je veux le voir, vivant ou mort!... Où est-il? *(Elle se jette à droite, parmi les soldats, pour passer.)*

LE CAPITAINE

N'avez-vous personne chez vous?

LA MÈRE, *s'arrêtant.*

Si, monsieur... mon mari... mes petites filles...

LE CAPITAINE

Vos petites filles sont inquiètes... Il faut aller les retrouver... et retrouver votre mari... Personne ici ne peut rien pour vous... Allez-vous-en, je vous en prie!... *(Il appelle un sergent.)* Sergent!...

LE SERGENT

Mon capitaine!...

LE CAPITAINE

Vous allez reconduire cette femme chez elle... Où demeurez-vous, madame?

LA MÈRE

Là... monsieur... dans la rue... tout près...

LE CAPITAINE

Vous ne la laisserez qu'à sa porte... Vous m'en répondez!

LE SERGENT

Oui, mon capitaine.

LA MÈRE

Maïs mon fils, monsieur!

LE CAPITAINE

Allez, madame, allez!... (*Il la prend par le bras, la conduit dans l'allée. La Mère, machinale, pleure et trébuche.*)
Retournez chez vous... auprès des vôtres...

LA MÈRE

Oui, monsieur, auprès des miens... de ceux qui me restent...
il ne m'en reste plus guère...

LE CAPITAINE, *la suivant des yeux.*

Allez, pauvre femme!... (*Au sergent.*) Faites vite, sergent!...

LA MÈRE

Oui, monsieur... Merci, monsieur.

(*Le sergent s'en va avec elle.*)

LE CAPITAINE, *au lieutenant.*

Commencez-vous à comprendre, lieutenant? Je reste ici...
Vous m'amènerez tous les prisonniers que vous ferez! Allez!...

LE LIEUTENANT, *sortant.*

Bien, mon capitaine!...

(*Le capitaine revient au milieu de ses hommes, où il reste immobile, les mains sur la poignée de son sabre.*)

RIDEAU ET ENTR'ACTE

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

DIX ANS APRÈS

L'orchestre joue *La Vague*, d'Olivier Métra.

Dix ans après, en 1880. L'intérieur des Pommier, rue de Belleville. Un jour d'été, sept heures du soir. On entend un orgue dans le lointain. Les mêmes meubles qu'au premier acte. Petite table de cuisine sur laquelle il y a du linge. Le repassage se fait sur une planche à repasser posée sur la table de la salle à manger. Cartons de rubans, d'étoffes sur une chaise. Livres, brochures, sur une étagère. Deux fenêtres, à gauche, porte d'entrée, porte de la cuisine et porte d'une chambre à droite. Au lever du rideau, la mère, vieillie, les cheveux blancs, mais toujours ferme et alerte, finit de repasser du linge. Elle va à la cuisine, reporte son fer refroidi, revient avec un fer chaud. Elle prend du linge, le repasse. Un temps. On frappe.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE, PATERNEAU, *en vêtements de travail, tablier de menuisier, casquette.*

LA MÈRE, *son fer à la main, allant ouvrir.*

Tiens, monsieur Paterneau!... Quelle bonne surprise!

PATERNEAU

Bonjour, mame Pommier!... Comment ça va?...

LA MÈRE

Assez bien! je vous remercie.

PATERNEAU

Vous repassez?... Toujours travailleuse et économe, mame Pommier.

LA MÈRE

Faut bien, monsieur Paterneau... (*Elle débarrasse une chaise.*) Asseyez-vous. (*Il s'assied.*) C'est bien à vous d'être venu nous voir... Je demande souvent de vos nouvelles à Pommier.

PATERNEAU

C'est vrai, il y a longtemps que je ne suis venu... Pommier n'est pas là?...

LA MÈRE

Non, il n'est pas encore rentré... Le samedi, il rentre toujours un peu plus tard, à cause de la paye qui est longue à faire dans sa nouvelle maison.

PATERNEAU

Qu'est-ce qu'il devient?... On ne le voit plus... Il est toujours en bonne santé, au moins?

LA MÈRE

Ah!... il a bien changé depuis quelque temps, allez!...

PATERNEAU

La dernière fois que je l'ai vu, il avait l'air bien portant!

LA MÈRE

Ne croyez pas ça... La mort de Justin et de Jean l'a beaucoup frappé... Ça été pour lui un coup terrible... Moi aussi, je n'ai pas besoin de vous le dire... mais il m'a bien fallu prendre le dessus.

PATERNEAU

Pardi! pour faire marcher la maison.

LA MÈRE

Élever et distraire nos filles... Pommier, lui, vous savez, il avait tellement l'habitude de ses deux fils... Il était toujours entre eux deux... C'était comme ses deux bras... Il sortait, il rentrait avec eux... Avant de rien dire, il consultait Justin de l'œil... et puis il parlait, et il regardait Jean... Tous trois se regardaient et se répondaient tout le temps!...

PATERNEAU

Oui, mame Pommier, je me rappelle!

LA MÈRE

Mon pauvre petit Jean, qui était si gentil, si bon petit garçon... et qui est devenu si furieux!... Ceux qui l'ont tué ont pu croire qu'il était bien méchant!... Mais non, vous le savez, monsieur Paterneau!

PATERNEAU

Oui, je le sais, mame Pommier!

LA MÈRE

Je lui en ai voulu, à mon pauvre Jean, quand il nous a quittés, comme il l'a fait, pour aller se battre!... C'était vrai, ce qu'il disait, je ne l'ai compris qu'après... Justin l'appelait... Il cherchait Justin!... Quel triste temps nous avons traversé, monsieur Paterneau!... Qui l'aurait cru, que ces deux grands garçons s'en iraient ainsi avant leur mère?...

PATERNEAU

Il faut vous consoler avec ceux qui restent!...

LA MÈRE

Depuis, nous ne nous sommes pas relevés... Nous n'avons pas eu de chance... Je comptais sur le travail pour réparer nos forces, pour apaiser nos chagrins... Pommier a bien repris son métier de peintre en bâtiment, mais il n'a jamais retrouvé de place sérieuse, comme avant la guerre... Il change, il bricole, comme il dit, mais ça n'est plus ça... Comme vous le voyez, il nous a fallu déménager pour prendre un logement moins cher... Ici, nous sommes sous les toits... Nous avons touché quelques sous de ma sœur, morte en 73, et qui avait laissé une petite somme pour Céline et Cécile... mais le chômage, les maladies, ont tout absorbé... Les petites travaillent chez une couturière, mais ça coûte cher, un ménage, avec deux grandes filles!...

PATERNEAU

Je m'en doute!...

LA MÈRE

Et puis, le pire, je peux bien vous le dire, monsieur Paterneau... C'est que Pommier a pris de mauvaises habitudes pendant la guerre... Il trinquait bien un peu autrefois, par-ci

par-là... Mais quand il avait ses fils, ils le retenaient?... Vous vous souvenez comme Justin était sévère!... Et comme il avait bien élevé Jean!... Maintenant, Pommier est livré à lui-même, il est faible... et il boit!...

PATERNEAU

Bah! un petit coup de vin de temps en temps, ça ne fait pas de mal!

LA MÈRE

Oui, mais quand c'est souvent!... Et si ce n'était que du vin!

PATERNEAU

Quoi?... de l'absinthe?...

LA MÈRE

Oui, cela lui arrive... Je suis bien tourmentée, allez!

PATERNEAU

C'est pourtant un brave homme... Il a bien fait ce qu'il a pu dans la vie.

LA MÈRE

Je le sais!

PATERNEAU

Il faut le prendre par la douceur, ne pas le brusquer... On ne peut pas déshabituer un homme en une fois!

LA MÈRE

Vous pensez bien que je ne le dispute pas!

PATERNEAU

Je pense bien!... Et les jeunes filles?

LA MÈRE

Je vous l'ai dit, elles travaillent chez une couturière, madame Beausse, rue Julien-Lacroix.

PATERNEAU

Oui, je les rencontre quelquefois le matin... Elles me disent bonjour... Elles sont sérieuses?

LA MÈRE

Cécile, oui...

PATERNEAU

La petite?...

LA MÈRE

Oui, la plus jeune... Cécile est gentille, réfléchie... J'en ferai une femme, de celle-là... C'est Céline qui m'inquiète... Elle est légère, coquette, frivole... Elle ne pense à rien... Avec ça, un caractère difficile!...

PATERNEAU

C'est jeune, ça se formera!

LA MÈRE

Pas si jeune, vingt-deux ans!

PATERNEAU

Et Cécile?

LA MÈRE

Dix-sept ans.

PATERNEAU

Ça pousse!... J'ai vu ça tout petit, pendant le Siège!... Il est bien, votre nouveau logement!

LA MÈRE

Vous trouvez?... Là, la cuisine... notre chambre... celle des petites... ici, la salle à manger... Dame, c'est haut!

PATERNEAU

Oui, mais c'est clair!... Et vous êtes dans un joli quartier... vous avez les boutiques de la rue de Belleville... c'est commode!

LA MÈRE

Très commode.

SCÈNE II

LA MÈRE, PATERNEAU, CÉCILE

CÉCILE, *entrant.*

Bonsoir, maman!... Bonjour, monsieur Paterneau!... Vous allez bien?...

PATERNEAU

Très bien, Cécile, et toi?...

CÉCILE

Je vous remercie, monsieur Paterneau... Je me porte bien... vous voyez!

LA MÈRE

Ta sœur n'est pas avec toi?

CÉCILE

Non, maman, elle est allée faire une course pour la patronne... Et qu'est-ce que vous devenez, monsieur Paterneau?

PATERNEAU

On se laisse vivre, quoi!

CÉCILE

Et le travail?

PATERNEAU

On trime tous les jours... et le dimanche, on va aux courses!

CÉCILE, *étonnée.*

Vous allez aux courses, vous, monsieur Paterneau?

LA MÈRE, *la grondant*

Cécile!

PATERNEAU

Mais oui!... Quel mal y a-t-il à ça?...

LA MÈRE

En effet, monsieur Paterneau!

PATERNEAU

Ça vous étonne aussi, mame Pommier?... Qu'est-ce que vous voulez?... J'ai pris cette habitude-là depuis la guerre... Ça m'a distrait d'abord... maintenant, ça m'intéresse, ça me passionne.

(Cécile regarde Paterneau avec curiosité.)

LA MÈRE, *changeant la conversation.*

Et vous vous plaisez toujours à Ménilmontant?...

PATERNEAU

Certainement!... Qu'est-ce que vous voulez?... Un garçon!... Je vis là depuis bientôt vingt ans... Je connais tout le monde... Tout le monde me connaît... J'y ai mes petites habitudes... Ma vie est réglée comme un papier de musique... Tous les

soirs à la remontée, on prend son verre au café de l'Elysée... Pas d'absinthe, par exemple!... Oh! ça! jamais!... du vin, plutôt!... Et après dîner, on va boire un café sur la Chaussée... On se rencontre avec des vieux copains d'autrefois... On parle du Siège, de la Commune... Ce sont des souvenirs!...

LA MÈRE, *grave*.

Oui, ce sont des souvenirs!...

PATERNEAU

Pour vous aussi, c'est vrai, mame Pommier... Enfin, on fait sa partie de piquet avec le père Chaudron... Vous vous rappelez le père Chaudron!

LA MÈRE

Je crois bien, monsieur Paterneau... Il est comme vous, il a connu Justin et Jean...

PATERNEAU

Nous en parlons souvent... et de vous... et de Pommier... Alors, vous comprenez, avec tout ça, je ne tiens pas à déménager... Mais je bavarde, et j'oublie que je suis pressé... Allons! mame Pommier, je me sauve... Bien le bonjour à Pommier!

CÉCILE

Attendez un peu!... Papa va rentrer.

LA MÈRE

Oui, attendez-le encore!... Il ne peut tarder maintenant...

PATERNEAU

Je ne peux pas, mame Pommier... Bien vrai!

LA MÈRE

Il aurait été si content de vous voir!...

PATERNEAU

Je reviendrai!

LA MÈRE

Eh bien, revenez demain déjeuner avec nous, à la fortune du pot... C'est dimanche...

PATERNEAU, *riant*.

Et les courses?

CÉCILE

Pour une fois, vous n'irez pas !

PATERNEAU

Diable !

LA MÈRE

Allons !... Acceptez !... je serais contente que vous voyez Pommier.

PATERNEAU

C'est que j'avais justement pour demain un tuyau épatant !

LA MÈRE, *souriant.*

Un tuyau ?... Ça doit être de l'argent perdu !

PATERNEAU, *riant.*

C'est bien possible... Allons, c'est entendu, je viendrai... Au revoir, mame Pommier... Au revoir, Cécile.

LA MÈRE

C'est ça, à demain !... Au revoir, monsieur Paterneau !...

CÉCILE, *sur la porte.*

Au revoir, monsieur Paterneau.

PATERNEAU, *dans l'escalier.*

Au revoir, Cécile.

SCÈNE III

LA MÈRE, CÉCILE

LA MÈRE

Alors, ton père n'est pas allé vous chercher à la sortie de l'atelier ?

CÉCILE

Non, maman, nous ne l'avons pas vu... Nous avons attendu... et nous sommes parties...

LA MÈRE

Et tu m'as dit que Céline n'avait pas pu revenir avec toi ?

CÉCILE

Oui, maman, elle m'a quittée en chemin. La patronne l'a

chargée de faire un rassortiment... Je voulais aller avec elle... mais elle m'a fait rentrer pour ne pas t'inquiéter.

LA MÈRE

Les premières fois, oui, j'y ai cru, à ses rassortiments... au bout de conduite à faire à une camarade... Tout cela n'était que mensonges...

CÉCILE

Pourtant, elle n'est pas méchante, au fond!

LA MÈRE

Ma foi! je n'en sais plus rien! Toi-même, quand tu essayes de la raisonner, tu n'obtiens que des bourrades, ou des hausséments d'épaules, avec des railleries... Non, je désespère vraiment d'elle! Je ne comprends pas ce qu'elle a... Depuis quelques semaines je la trouve encore plus changée... Elle n'a plus le même visage... et à la façon dont elle reçoit mes observations, je commence à croire que tous les raisonnements, les tendres ou dures paroles, sont inutiles!

CÉCILE

Ne te décourage pas, maman! Il faut lui parler souvent, la prendre par la douceur.

LA MÈRE

Je le fais... car j'aime encore mieux la voir rentrer tard que pas du tout... Pauvre Céline! que ferait-elle, livrée à elle-même, perdue dans ce maudit Paris!... Tiens, porte le linge repassé dans la chambre... Je le rangerai tout à l'heure... mets tout ça sur le lit...

CÉCILE

Oui, maman... Et après, veux-tu que j'aille au-devant de papa?...

LA MÈRE

Non, j'irai en faisant mes commissions.

(Cécile prend le linge pour le porter dans la chambre, Céline entre, vive, coquette. Bagues, broche d'acier, collier de corail.)

SCÈNE IV

LA MÈRE, CÉLINE, *puis* CÉCILE

CÉCILE

Ah! voilà Céline!...

LA MÈRE

Eh bien, Céline, voyons!...

CÉLINE

Quoi?... me voilà!...

(Cécile passe dans la pièce voisine.)

LA MÈRE

Bonsoir, mon enfant!

CÉLINE

Bonsoir, m'man!

LA MÈRE

D'où viens-tu encore?

CÉLINE

Pour dix minutes que j'arrive en retard!

LA MÈRE

Je ne veux pas que tu quittes ta sœur... Je veux que tu rentres avec elle...

CÉLINE

Oh! la, la, la, la!... Ça va recommencer!... J'ai été voir pour une nouvelle place.

(Cécile revient.)

LA MÈRE

Pourquoi ça?

CÉLINE

Je m'ennuie, là-bas!...

LA MÈRE

Tu t'ennuies!... En voilà une raison!...

CÉLINE

Oui, je m'ennuie... je m'ennuie... là!

CÉCILE

Allons! ne t'énerve pas!

CÉLINE

C'est embêtant ça, à la fin!... Chaque fois que j'arrive ici, c'est pour me faire attraper!...

LA MÈRE

Mais non! mon enfant!... Je ne te gronde pas, je te demande simplement ce que tu as fait... Tu sais bien comme je suis inquiète quand l'une de vous rentre en retard, et ça t'arrive souvent, à toi!

CÉLINE

J'attendais ça!...

LA MÈRE

Enfin, qu'est-ce que c'est que cette place?

CÉCILE

Tu gagneras plus?

CÉLINE

Non, autant!...

LA MÈRE

Alors?...

CÉLINE

Oui, mais je serai augmentée.

LA MÈRE

Cécile m'avait dit que tu étais allée faire un rassortiment.

CÉCILE

C'est vrai, tu m'as dit ça.

CÉLINE

Tiens! je ne voulais pas que tu saches où j'allais.

LA MÈRE

Tu ne devrais jamais mentir.

CÉLINE

Je commence lundi... Une bonne place, va!... On est plus tranquille que chez madame Beausse.

LA MÈRE

Qu'en sais-tu?

CÉLINE

Marguerite me l'a dit... On n'est pas toujours sur votre dos

comme mademoiselle Rose, la première... Ah! en voilà une qui m'assomme, avec ses observations!

CÉCILE

Et où est-ce... ta nouvelle maison?...

CÉLINE

Faubourg du Temple... dans le bas...

LA MÈRE

Quel numéro?

CÉLINE

Je ne sais pas.

LA MÈRE

Comment, tu ne sais pas?...

CÉLINE

Puisque je te dis que c'est une bonne place!...

LA MÈRE

Je veux savoir!

CÉLINE

Au vingt-trois *bis*, là!...

LA MÈRE

Ne me réponds donc pas comme cela!... Je dois me renseigner. Je suis inquiète... J'ai toujours peur qu'il t'arrive quelque chose.

CÉLINE

C'est le tort que tu as.

LA MÈRE

Comment ça?

CÉLINE

Oui, je me comprends... Tu crois toujours que je fais du mal... Est-ce vrai?

LA MÈRE

Je ne crois rien... j'ai peur... (*Elle entre dans la cuisine.*)

CÉLINE, *entre ses dents.*

Tu ne sais pas ce que tu dis!

CÉCILE

Céline!

CÉLINE

D'abord, toi, fiche-moi la paix... Ça ne te regarde pas !

LA MÈRE, *dans la cuisine.*

On ne peut pas te parler !

CÉCILE

Ne réponds donc pas comme ça, Céline !

CÉLINE

C'est embêtant, à la fin !

CÉCILE

Allons! calme-toi!... Tout ça n'arriverait pas si tu ne tenais pas tête à maman comme tu le fais !

CÉLINE

Toi aussi!... tu vas me faire de la morale!... Ah! mais non!... tu sais, de toi, je n'en veux pas!... En voilà une boîte!

LA MÈRE, *revenant avec son panier et se préparant à sortir.*

Allons! ne vous chamaillez pas !

CÉLINE

Tu sors? (*Avec empressement*). Qu'est-ce qu'il te faut? Je vais y aller!

LA MÈRE

Non, reste là!

CÉLINE

Pourquoi?... puisque je ne suis pas fatiguée.

LA MÈRE

Pour aller dans la rue, tu es toujours prête, toi!

CÉLINE

Mais...

LA MÈRE

Je ne sais ce que tu as, vraiment, à ne pouvoir tenir en place.

CÉLINE, *grommelant.*

Bon! bon!... Ne m'attrape pas encore !

LA MÈRE

Et puis, demain, tu sais, j'irai avec toi voir ta nouvelle patronne. (*Elle sort.*)

CÉLINE, *par la porte entre-bâillée.*

Tu peux y venir, va!

SCÈNE V

CÉLINE, CÉCILE

(*Cécile porte encore du linge repassé dans la chambre, puis achève de plier le linge repassé par sa mère. Céline va vers une fenêtre, regarde dehors, puis se mire dans la glace de la cheminée. Elle va ensuite prendre des cartons de rubans, de soieries où elle farfouille. Tout en fredonnant, elle se mire encore, se serre la taille d'une ceinture, se met un ruban dans les cheveux. Grand temps.*)

CÉCILE

Pourquoi es-tu comme ça avec maman, Céline ?

CÉLINE

C'est vrai, ça... elle a toujours quelque chose de désagréable à me dire!

CÉCILE

Tu sais bien pourquoi maman te parle ainsi... Et tu as des façons de lui répondre qui la fâchent.

CÉLINE, *sèchement.*

Elle m'embête!... et toi aussi!...

CÉCILE, *allant vers elle.*

Ce que tu es mauvaise!... Allons!... embrasse-moi! (*Elles s'embrassent. Un temps*). Dis donc?... Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme avec qui tu es allée causer ce soir ?

CÉLINE

Quand ça?...

CÉCILE

Quand tu m'as quittée.

CÉLINE

Quand je t'ai quittée ?

CÉCILE

Oui... ne fais pas l'étonnée... je l'ai vu.

CÉLINE

C'est le frère d'une de mes amies.

CÉCILE

Quelle amie ?

CÉLINE

Une amie que tu ne connais pas.

CÉCILE

Ah!... Qui donc ?

CÉLINE

T'es pas curieuse!... Une amie de l'école, d'avant la guerre, là!...

(Un temps. Elles s'asseoient en face l'une de l'autre, dans l'embrasure de la fenêtre. Céline fait un nœud de ruban. Cécile raccommode un bas.)

CÉCILE

Alors?... c'est vrai?... tu veux quitter madame Beausse?... Elle est gentille, pourtant, la patronne !

CÉLINE

Possible, mais elle m'assomme!...

CÉCILE

Ce n'est pas une réponse, ça !

CÉLINE

T'en veux une, réponse?... Pour que tu ne m'espionnes plus... Es-tu contente?...

CÉCILE

T'espionner?... moi?... et pourquoi?... qu'est-ce que tu as?...

CÉLINE

Flûte!... *(Un temps. Cécile se remet tristement à son ouvrage. On entend un orgue qui joue l'air de Mignon : « Connais-tu le pays... » Céline lâche brusquement ses chiffons et ses rubans, et toute frémissante va s'accouder à la fenêtre.)* Oh ! c'est chic, la musique!... *(Un temps.)*

CÉCILE, *rêveuse.*

Oui, c'est beau, la musique!... (*Elle s'arrête de travailler, en proie à l'attendrissement.*)

CÉLINE, *jetant un sou dans la cour.*

Oh! non... assez!... une valse!... une valse!...

CÉCILE

Tais-toi, Céline!...

CÉLINE

Laisse-moi tranquille!...

(*L'orgue joue la valse de Faust. Céline saute par bonds d'un bout de la pièce à l'autre. Sa tête et son buste se balancent comme si elle se livrait aux bras d'un danseur. Elle valse, les bras arrondis, les jupes tournoyantes, toujours chantante. La Mère paraît, son panier au bras.*)

SCÈNE VI

LA MÈRE, CÉLINE, CÉCILE

LA MÈRE

Pour danser, comme pour sortir, tu n'es jamais en retard.

CÉLINE

Je ne fais pas de mal!...

LA MÈRE

C'est vrai... et encore... peut-être!... mais tiens, tu ferais mieux d'aider ta sœur, de raccommoder ou de lire, plutôt que de danser comme une folle!

CÉLINE

Oh! naturellement!... (*Elle hausse les épaules sans que sa mère la voie.*)

LA MÈRE, *posant son panier sur la table.*

Votre père n'est pas rentré?

CÉCILE

Non, maman!

LA MÈRE

Je suis allée au-devant de lui sans le rencontrer... Il se sera

encore attardé. (*A Cécile, lui montrant son panier.*) Prépare la soupe.

CÉCILE

Avec quoi?...

LA MÈRE

Des poireaux et des pommes de terre... Dépêche-toi. (*Cécile prend le panier, entre dans la cuisine. A Céline qui se mire dans la glace.*) Et toi, tu t'admireras demain!... Tu n'as donc rien de plus sérieux à faire?

CÉLINE

Encore!... (*Elle se dirige vers sa chambre.*)

LA MÈRE

Oui, encore, ma pauvre Céline!... Ne t'en va pas... Je voudrais te dire deux mots... Depuis quelque temps, tu me fais beaucoup de chagrin.

CÉLINE

Moi!

LA MÈRE

Je ne peux plus te faire une observation, te parler même, sans que tu me regardes avec des yeux mauvais. Pourquoi?... On dirait que tu m'as prise en haine. Pourtant, je t'aime bien, tu le sais. Oui, je t'aime comme j'aime ta sœur, comme j'aime tes frères... Tu es toujours ma petite fille, ma petite Céline, et, si je te gronde quelquefois, c'est pour ton bien... J'ai le droit d'être en souci quand tu rentres en retard... Voyons! ne prends pas cet air méchant... Radoucis-toi... Dis-moi ce que tu as... As-tu du chagrin?... Allons! parle!...

CÉLINE

Je n'ai rien!

LA MÈRE

Je ne pourrai donc jamais t'arracher une parole.

CÉLINE

Qu'est-ce que tu veux que je te dise?... Je n'ai rien.

LA MÈRE

Je veux bien le croire... N'importe!... Écoute-moi bien aujourd'hui... Écoute-moi comme tu ne m'as jamais écoutée... Tu es une grande fille, et il te faudra bientôt songer à te marier... Cela ne presse pas, je sais, mais tout de même, si

tu y penses — car je cherche tout ce qui peut te préoccuper — dis-le-moi franchement... Si tu veux épouser un brave garçon, sérieux, je te promets de t'y aider, et je t'assure que j'en serai heureuse... Réponds-moi... Voyons... Entends-tu?

CÉLINE

J'entends.

LA MÈRE

Il faut donc, de ton côté, que tu veilles sur toi plus que jamais... que tu sois sage... sérieuse... que tu renonces à des fréquentations qui ne me paraissent pas dignes de toi... (*Céline tressaille.*) Je vois que tu m'as comprise.

CÉLINE

Mais pas du tout!... Qu'est-ce que tu veux dire?

LA MÈRE

Voilà plusieurs fois que je t'aperçois causant avec des jeunes gens du quartier qui me paraissent suspects... qui sont vilains à voir... qui ont la figure mauvaise... un surtout!... (*Mouvement de Céline.*) Laisse-moi achever... Eh bien!... ta place n'est pas là... tu dois bien te tenir, afin d'éviter que l'on jase sur ton compte. Nous sommes d'honnêtes gens... et tout ce qui t'approche n'a pas l'air honnête!

CÉLINE

Qu'est-ce que c'est donc, alors?

LA MÈRE

Ma foi! je n'en sais rien, mais pas grand'chose de propre, bien sûr!... (*Haussement d'épaules de Céline.*) Ah! voilà ton père!... je l'entends!... Pense à ce que je t'ai dit!... Fais attention à toi!... (*On frappe.*) Non... ce n'est pas ton père... Qui est-ce?... (*Elle va ouvrir. Pommier paraît.*) Pourquoi frappes-tu? Tu n'as donc pas ta clef?

(*Pommier est vêtu d'une blouse blanche et coiffé d'un chapeau noir. Il marche un peu de travers.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, POMMIER

POMMIER, *d'une voix embarrassée.*

Ah! si!... j'ai ma clef...

LA MÈRE

Tu n'as pas été chercher tes filles à la sortie de l'atelier?...

POMMIER, *posant son chapeau et un journal sur l'armoire.*

Tiens, c'est vrai!... Je n'y ai plus pensé!

(Il soupire.)

LA MÈRE

Qu'est-ce que tu as?

POMMIER

Rien.

LA MÈRE

Si, il y a quelque chose sûrement... Tu as bu?... *(Pommier regarde par la fenêtre.)* De l'absinthe!

POMMIER

Ben quoi?... On a pris la verte avec les camarades... Ça ouvre l'appétit...

LA MÈRE

Tu as ta semaine?

POMMIER

Quoi?

LA MÈRE

Ta semaine?

(Pommier fouille dans sa poche, et pose sur la table, en plusieurs fois, des pièces blanches et des sous. La mère compte de l'œil, au fur et à mesure.)

LA MÈRE, *inquiète*

Comment, c'est tout?...

POMMIER, *se fouillant à nouveau.*

Oui.

(La Mère fait signe à Céline de sortir.)

LA MÈRE

Eh bien, tu en as dépensé de l'argent!

POMMIER

J'avais encore une petite dette chez le marchand de vin.

LA MÈRE

Il te manque seize francs!... Seize francs sur ta semaine!... Tu appelles ça une petite dette!... Je croyais pourtant que c'était fini... tu m'avais juré de ne pas devenir un ivrogne.

POMMIER

Ivrogne!... tu as le mot dur... Parce qu'on a trinqué un peu... Vois, si je ne me tiens pas droit!...

(Il se redresse et oscille.)

LA MÈRE

Oui... mais hier... mais demain... tu vois bien pourtant que tu détruis ta santé... Et puis, pense au tort que te te fais à l'atelier... Je suis sûre que ton ancien patron a su que tu buvais.

POMMIER, *fébrile.*

Mais non!... mais non!...

LA MÈRE

Tu es pourtant aussi bon ouvrier que les autres. On ne les a pas renvoyés, eux!

POMMIER

Leur tour viendra comme à moi, tu verras!...

LA MÈRE

Enfin, ne bois plus... ça te fait mal... surtout de l'absinthe... Tu as l'air fatigué... tu es changé, vieilli... Tu ferais bien, au moins pendant quelque temps, de boire de l'eau rougie à tes repas, ou du lait, si tu préfères...

POMMIER, *se cabrant et riant.*

Pfff!... Qu'est-ce qu'ils diraient de moi, les copains?... Mais, ma pauvre femme, de l'eau et du lait, ce n'est pas ça qui me donnera des forces!...

LA MÈRE

Des forces!... tu vois bien que tu n'en trouves pas dans le vin et l'absinthe.

POMMIER

Tu crois ça, toi!... Il n'y a que ça, pourtant, pour vous remonter un homme!...

LA MÈRE

Allons, mon pauvre Pommier, tu déraisonnes... Moi, je ne veux plus que tu boives, parce que cela te fait mal... Tu sais bien quelles mauvaises nuits tu passes quand tu as bu, et quel mal de tête tu as le lendemain... Rappelle-toi que souvent tu n'as pas pu aller travailler... Tu aimes bien ton travail, pourtant, tu es un bon ouvrier, comme étaient Justin et Jean.

POMMIER

Oui, je suis un bon ouvrier... oui, j'aime bien mon travail... Eh bien, je te promets encore une fois!... Je vais me corriger... je boirai de l'eau rougie... un peu de vin pur, seulement, à la fin du dîner, n'est-ce pas?... Mais plus rien entre les repas. Oh! ça, c'est juré... C'est vrai que je n'ai pas de plus cruel ennemi que le sacré perroquet!

LA MÈRE

Eh bien, alors!... puisque tu le sais?...

POMMIER, *pleurant tout à coup.*

Je te demande pardon de t'avoir fait du mal!...

LA MÈRE

Allons! allons! ne pleure pas!

POMMIER, *toujours attendri.*

Ça n'a jamais été exprès... Je t'aime bien, tu sais!... Mon pauvre Justin!... mon petit Jean!... Ça me fait du bien et ça me fait du mal de penser à eux... Et les petites?... (*Il rêve.*) Il faudra surveiller Céline... Cécile, elle, est une bonne petite fille... (*Il envoie un baiser.*)

LA MÈRE

Mais oui!... mais oui!... mon pauvre homme... Nous pouvons encore être heureux avec nos filles... Mais pourquoi me dis-tu tout ça?

POMMIER

J'aurais bien voulu être heureux avec vous... nous retirer tous à la campagne... dans une maison avec un petit jardin...

on aurait eu des lapins, des poules... on aurait respiré un autre air qu'à Paris, pour sûr!...

LA MÈRE

Allons! pour le moment, ne pense plus à tout ça.

POMMIER, *embrassant sa femme.*

Si je t'ai fait de la peine, c'était sans le vouloir... J'ai été entraîné, je ne pouvais pas résister... (*Il va vers la fenêtre.*) Je me promettais toujours de ne plus recommencer, et toujours je retournais à ce sacré comptoir... Je ne sais pas ce qui me poussait... me menait... C'était comme une force... Bien des fois, à la porte, je voulais me sauver... mais ma main prenait la poignée... et j'entrais... sans savoir ce que je faisais.. Je t'aime bien, va!...

LA MÈRE

Tu sais bien que je ne t'en veux pas!

(*Elle va vers la grande table plier du linge. Le jour baisse. Tout à coup, Pommier regarde fixement le plancher.*)

POMMIER

Qu'est-ce que c'est que ça?...

LA MÈRE, *alarmée.*

Quoi donc?...

POMMIER, *se levant et se sauvant vers le fond.*

Là!... là!... là!... Un chien!... Il va me mordre!

LA MÈRE

Mais non, Pommier, calme-toi!

(*Céline et Cécile paraissent.*)

POMMIER

Retire-toi... Tu vois bien qu'il est enragé!...

LA MÈRE

Mais où?... où?...

POMMIER

Là!... là!... tu ne vois pas sa gueule ouverte... ses yeux...

LA MÈRE

Calme-toi, je t'en supplie!... Il n'y a rien... regarde...

CÉLINE et CÉCILE

Papa!... Papa!...

POMMIER, *se passant la main sur les yeux et sur le front.*

Ça! c'est épatant!... Qu'est-ce que j'ai?... C'est drôle!... Il m'avait semblé... (*Il regarde.*) Est-ce bête, ça!... Qu'est-ce que j'ai?

LA MÈRE, *lui prenant la main.*

Tu n'as rien... c'est la fatigue... c'est ton imprudence!

POMMIER, *encore tremblant.*

C'est vrai... c'est un avertissement...

LA MÈRE

Tu vois qu'il ne faut pas boire...

POMMIER

Tu avais raison, la mère, je ne boirai plus... Tu ne m'en veux pas?...

LA MÈRE

Mais non... je ne t'en veux pas?... puisque tu vas essayer de te corriger...

POMMIER

Oui... oui... je te le promets!...

LA MÈRE, *changeant de conversation.*

J'ai eu, tout à l'heure, la visite de monsieur Paterneau.

Céline entre, va à la fenêtre sans rien dire, fait quelques signes non vus de sa mère.

POMMIER, *toujours fébrile et craintif.*

Ah!... comment va-t-il?

LA MÈRE

Très bien... Il t'a attendu... Je l'ai invité pour demain à déjeuner... J'ai pensé que ça te ferait plaisir... Ai-je bien fait?

POMMIER

T'es bête!... oui, tu as bien fait... (*Machinalement.*) Ce vieux Paterneau!... Oui, ça me fera plaisir de le voir...

LA MÈRE, *apercevant Céline.*

Qu'est-ce que tu as d'être toujours ainsi à la fenêtre?

CÉLINE

Rien.

LA MÈRE

Alors, ôte-toi de là... (*Elle regarde par la fenêtre.*) Comment! il est encore planté sur le trottoir d'en face, celui-là!... Je le reconnais bien... Il m'a ricané sous le nez tout à l'heure...

POMMIER

Qui donc?

LA MÈRE

Oh!... un vaurien!... Voilà déjà plusieurs fois que je l'aperçois sous nos fenêtres... (*A Céline.*) Finis de mettre le couvert!

CÉLINE

Cécile le mettra... je vais descendre...

LA MÈRE

Pourquoi ça?... Où veux-tu aller?...

CÉLINE

J'ai oublié d'acheter du fil et des aiguilles pour raccommoder ma jupe... Je remonte tout de suite, m'man.

LA MÈRE

Ce n'est pas la peine... Il y a du fil et des aiguilles à la maison...

CÉLINE

Oui, mais il n'y a pas assez de pain pour le dîner...

LA MÈRE

Mais si!

CÉLINE

Je te dis que non!

LA MÈRE

Tout ça, c'est des prétextes.

POMMIER

Pourquoi diable veux-tu tant sortir, Céline? .. Hein?...

CÉLINE

Parce que!...

POMMIER

Parce que?... parce que quoi?...

CÉLINE

Parce que je veux!...

POMMIER

Tu veux!... si tu n'as pas d'autres raisons, fais-moi le plaisir de rester ici... tout de suite...

CÉLINE, *boudeuse.*

C'est vrai... on ne peut plus faire un pas...

POMMIER

Puisque ta mère te dit qu'elle n'a besoin de rien... ni toi non plus...

CÉLINE

Mais p'pa!...

POMMIER, *se fâchant.*

En voilà assez!... Ça suffit!...

CÉCILE, *entrant.*

C'est servi!...

POMMIER

Allez!... à la soupe! (*Il se radoucit, prend la tête de Céline d'un geste brusque et paternel, l'embrasse.*) Mauvais caractère! (*Il va prendre son journal sur l'armoire.*) Mon journal!

CÉCILE, *bas à Céline, qui prend une chaise et s'assoit d'un air colère.*

Céline!... Qu'est-ce que tu as?...

CÉLINE, *bas, rageusement.*

C'est comme ça, parce que c'est comme ça!... Et si on m'embête, on verra!

RIDEAU

(*L'orchestre joue Tout à la joie! polka de Fahrbach.*)

SEPTIÈME TABLEAU

L'ÉLYSÉE MÉNILMONTANT

Au fond de la scène, la porte du bal de l'Elysée. A droite, le mur du bal au-dessus duquel se voient les arbres du jardin. Sur le mur, l'affiche encadrée du bal et l'écriteau portant le nom de la rue : Rue Julien-Lacroix. A gauche, attenant au bal, une maison avec un marchand de vin. Au premier plan à gauche, un marchand de vin formant un angle, avec tables à l'extérieur. A droite, une boulangerie-pâtisserie. Au milieu de la scène, entre le deuxième et le troisième plan, un chanteur des rues chante une romance à la mode. Un violon l'accompagne. Les musiciens sont entourés de jeunes gens, de jeunes filles, de femmes, d'enfants. Un militaire dans le groupe. Tous chantent au refrain. Au fond, à droite de la porte du bal, trois jeunes vauriens, Cirage, Auguste et Charlot, sont adossés au mur causant entre eux avec force gestes et fumant des cigarettes. A droite de la porte, marchande de fleurs au panier. Au lever du rideau, des groupes entrent à l'Elysée, femmes, hommes en toilette de dimanche et d'été.

SCÈNE PREMIÈRE

UN CHANTEUR, LE MARCHAND DE CHANSONS,
CIRAGE, AUGUSTE, CHARLOT,
UNE MARCHANDE DE FLEURS, GROUPES,
PASSANTS, puis CÉLINE et CÉCILE
(toutes deux habillées de robes claires semblables.)

LA MARCHANDE DE FLEURS

Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous!

LE MARCHAND DE CHANSONS

Attention au refrain!

LE CHANTEUR, *seul.*

Mais que les branches
Soient toutes blanches,
Ou qu'au printemps verdisse le gazon,
Rose, je t'aime,
Toujours de même,
Car, en amour, il n'est pas de saison!...

LE MARCHAND DE CHANSONS

Demandez : *L'Amour n'a pas de saison*, le grand succès du jour! dix centimes, deux sous!... Romance créée par Viala à l'Eldorado... Demandez le succès du jour!

LA MARCHANDE DE FLEURS

La violette! la belle violette! Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous!

(*Céline et Cécile entrent.*)

CHARLOT

Céline!

CÉLINE, *bas.*

Je suis avec ma sœur...

CHARLOT

Louis va venir... Il a dit que vous l'attendiez dans le bal...

CÉLINE

Chut! J'vais y aller...

LE MARCHAND

On reprend au premier couplet!

LE CHANTEUR, *seul.*

Autour de nous dans la vallée,
Tout souriait au gai soleil;
La fleur, au bord de chaque allée,
Ouvrait son calice vermeil.
Le frais ruisseau, dans son murmure,
Le ciel bleu, le gazon des champs,
Tout nous disait dans la nature :
Aimez-vous bien, c'est le printemps!

LE MARCHAND

Au refrain!

LE CHANTEUR et TOUS :

Mais que les branches
Soient toutes blanches,
Ou qu'au printemps verdisse le gazon
Rose, je t'aime,
Toujours de même,
Car, en amour, il n'est pas de saison!...

LE MARCHAND

Demandez : *L'Amour n'a pas de saison*, le grand succès du jour!... dix centimes, deux sous!... Romance créée...

(*On entend un coup de sifflet.*)

UNE VOIX

Impair! v'là les flics!

(*Tout le monde se disperse. Le marchand de chansons, le chanteur et le violoniste entrent chez le marchand de vins attendant au bal.*)

SCÈNE II

CÉLINE, CÉCILE, DEUX GARDIENS DE LA PAIX
qui entrent à l'Elysée.

CÉCILE

Viens-nous-en... Je t'assure...

CÉLINE

Restons encore un peu... Le chanteur va revenir...

CÉCILE

Puisque tu l'as achetée, sa chanson!... Tu l'apprendras à la maison...

CÉLINE

J'ai pas entendu tous les couplets...

CÉCILE

Tu sais bien qu'on nous a dit de rentrer tout de suite... Papa va sortir avec ses amis... Et nous devons revenir le chercher avec maman...

CÉLINE

En voilà un plaisir!... Nous restons là à les entendre toujours raconter les mêmes histoires... On n'a même pas son

dimanche!... Tu n'avais qu'à ne pas venir avec moi!... Je sais bien rentrer toute seule, peut-être!...

CÉCILE

C'est toi qui as demandé que nous sortions toutes les deux... Et maman nous a dit de ne pas rester longtemps.

CÉLINE

Oui... elle a peur que j'me perde... Eh bien, rentre, toi!... Tu diras que je viens...

CÉCILE

Non, viens aussi!...

CÉLINE

Tiens! voilà le marchand de chansons.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CHANTEUR, LE VIOLONISTE,
LE MARCHAND DE CHANSONS, CIRAGE, AUGUSTE,
CHARLOT, PASSANTS.

LE CHANTEUR, *s'installant au fond.*

Attention!... Nous en étions au deuxième couplet.

(Ritournelle. Il chante.)

Trois mois plus tard, ô ma mignonne,
Le long des blés mûrs, tu courais,
Tressant une fraîche couronne,
De blonds épis et de bluets;
Puis tous deux, recherchant l'ombrage,
Nous nous perdions au fond des bois,
Où le pinson, dans le feuillage,
Mélait ses chansons à ta voix...

(Pendant que l'on chante, Céline s'éloigne de sa sœur passe derrière le groupe, entre à l'Elysée-Ménilmontant, alors que Cécile continue à suivre la musique.)

UN JEUNE HOMME BIEN MIS, à Cécile.

Vous chantez bien, mademoiselle.

CÉCILE, *effarouchée, appelant.*

Où est Céline!... Céline!...

LE JEUNE HOMME BIEN MIS

Voulez-vous venir chanter avec moi?... J'en sais d'autres, des chansons, pour les jolies filles.

CÉCILE

Ça m'est égal, vos chansons...

LE JEUNE HOMME BIEN MIS

Eh bien!... Venez danser!...

CÉCILE, *cherchant toujours Céline.*

Laissez-moi tranquille! (*Elle veut s'en aller. Le jeune homme la suivant est bousculé par Cirage.*)

CIRAGE

Fiche-lui la paix à c'te gosse-là!... Tu vois pas qu'a m'attend? (*Sortie du jeune homme.*) N'est-ce pas que c'est moi qu't'attendais?...

CÉCILE

Je ne vous connais pas!

CIRAGE

On fera connaissance... Moi, j'te connais... Y a longtemps que j'te reluque... Viens faire un tour... On causera... (*Il poursuit Cécile.*)

CÉCILE, *s'arrêtant, le regardant en face.*

Je vous défends de me parler!... Je ne vous connais pas, et je ne veux pas vous connaître!...

CIRAGE

Oh! là là!... Mademoiselle prend ses grands airs... J'en ai empaumé de plus fières que toi!

CÉCILE

Allez les retrouver, celles-là!...

CIRAGE

T'as beau faire, t'y passeras!

CÉCILE

Justement! je n'y passerai pas! (*Elle passe devant lui, sort par la gauche.*)

LE CHANTEUR

Troisième couplet!...

(Chantant :)

Mais bientôt la feuille jaunie
 Jonchait la mousse des bosquets,
 Notre idylle semblait finie;
 C'était la saison des regrets.

(Ils s'en vont vers la droite en chantant et jouant du violon. On entend des rires. Un groupe entre de gauche, par le premier plan, faisant la chaîne.)

SCÈNE IV

NICAISE, LUDOVIC, GRELU, BRUNETTE, ÉGLANTINE,
 JULIE, LA MARCHANDE DE FLEURS, CIRAGE,
 AUGUSTE, CHARLOT, PAUL,
 LA CHINOISE, UN MONSIEUR *en chapeau haut de forme*,
 UNE MARCHANDE DE GATEAUX, *à la porte du bal*.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous!

BRUNETTE

Non!... Zut! J'peux pas courir comme ça... J'ai la pépie,
 Ludovic!...

LUDOVIC

Eh bien!... Allons prendre quelque chose.

NICAISE

C'est ça... J'ai soif aussi!

JULIE

Non, pas là!... C'est trop purée!...

(L'orchestre, à l'intérieur du bal, commence à jouer une polka. Tout le long de l'acte, la musique du bal sera entendue en sourdine.)

BRUNETTE

Oh! c'est pas la peine de crâner parce que t'as mis une robe neuve!... Moi aussi, si j'avais voulu!...

GRELU

Ferme ça, toi!... On boira au bal, n'est-ce pas, Ludovic?

LUDOVIC

Si on veut!... Ça m'est égal.

ÉGLANTINE

Alors, au guinche!... V'là une polka qui commence.

JULIE

Et attention pour entrer!... Chahut!...

(Ils entrent en dansant et faisant la chaîne. Une femme bien mise, donnant le bras à un monsieur en chapeau haut de forme, s'arrête devant la marchande de fleurs.)

LA MARCHANDE DE FLEURS

La violette!... La belle violette!

(La femme et le monsieur choisissent un bouquet.)

CIRAGE, montrant la femme à Charlot.

Tiens, regarde donc... Marie la Chinoise!... Ce qu'elle est requinquée!...

LA MARCHANDE DE FLEURS

Merci bien, monsieur!

CHARLOT

Tu crois que c'est elle?

CIRAGE

Je la connais bien p't-être!... Elle a rien trouvé un chouette miché!... Tu t'appelles ce qu'elle était dans la dèche!

AUGUSTE

Elles ont de la veine, les gonzesses!... J'aurais voulu être femme, moi?...

PAUL, musicien, venant de gauche, passant vite, portant sa boîte à violon.

Salut!

AUGUSTE

Eh ben, vrai!... Popaul! tu l'es, en retard!...

PAUL, *entrant au bal.*

Tant pis!... J'ai été de bal cette nuit, j'suis vanné.

CIRAGE

C'est pas tout ça, Charlot, tu payes une tournée?

CHARLOT

Une tournée? Avec quoi?... J'suis fauché!...

CIRAGE

C'est bon... J'en mettrai la moitié. Tiens, v'là Nénesse!...
Amène ta viande, Nénesse!... Ça va, mon poteau?...

SCÈNE V

LES MÊMES, NÉNESSE, puis LOUIS, dit le « BOULEDOGUE »,
TITINE, CLARA

NÉNESSE, *venant de gauche.*

Ça va! (*Il sort de sa poche un paquet de tabac.*)

CIRAGE

T'as du perlot?

AUGUSTE

Oh! bath!... Donne-moi une sèche, alors.

NÉNESSE

Veux-tu ma femme et mon porte-monnaie aussi?... Y sont épatants, ces mecs-là!... Qu'est-ce que vous foutez donc de vot' pognon?

CIRAGE

Je t'ai payé un londrès, hier soir.

NÉNESSE

Toi, oui!.. Mais c't outil-là?... (*Il montre Auguste.*) Je veux pas qu'il se fiche de ma fiole!

AUGUSTE

N'te fâche pas, Nénesse, j'paye une tournée... Es-tu content?

NÉNESSE, *donnant son paquet de tabac à Auguste.*

Du moment qu'on boit! (*Ils vont vers le marchand de vins*

attendant à l'Elysée. [Nénesse retient Charlot.] Dis donc, Charlot, écoute un peu par ici... j'ai à te parler.

CHARLOT

Qu'est-ce qu'il y a ?

NÉNESSE

Il y a que ta poule a turbiné hier soir sur le trottoir de la rue des Maronites... J'veux pas de ça, t'entends!... Ma femme est là depuis deux ans... C'est son trottoir... c'est MON trottoir!... Et j'défends qu'on y aille!... T'as compris?... Sinon, on aura affaire à moi!

CHARLOT

C'est des rognés que tu cherches?

NÉNESSE

Non... j'te préviens en frère.

CHARLOT

Bien vrai?... sans chiqué?...

NÉNESSE

J'te le dis!

CHARLOT

Alors, c'est bien!... J'y dirai... Et on aura l'œil... Allons prendre notre verre] (1).

NÉNESSE, *apercevant le Bouledogue, venant de droite, une cigarette derrière l'oreille.*

Eh! par ici, l'Bouledogue!

CHARLOT

Nous allons prendre un verre... Viens-tu avec nous?

LOUIS

Non, merci!... J'ai pas le temps... T'as pas vu la petite?

CHARLOT

Si, j'y ai dit que t'allais venir... A t'attend au bal.

LOUIS

Bon! j'y vais. (*Il se dirige vers la porte de l'Élysée.*)

(1) Le passage entre crochets peut être supprimé à la représentation.

CHARLOT

Eh bien?... Et la Titine?... qu'est-ce que t'en feras ?

LOUIS

J'la plaquerais... Elle m'dégoûte!...

CHARLOT

Tiens, justement la v'là qui rapplique!...

LOUIS

Eh bien, je vais la recevoir!... (*Il se dirige vers Titine.*)

(*Entrent Clara et Titine venant de droite.*)

TITINE, à Clara.

Penses-tu que j'veis turbiner aujourd'hui!...

LOUIS, surgissant.

Qu'est-ce que tu viens faire ici? J't'avais défendu de venir!... Tu vas filer, toi, t'entends!... Rentre à la carrée!... Tout de suite!... Saleté!...

TITINE

Saleté!... Pas tant que toi!...

LOUIS, levant la main.

Qu'est-ce que tu dis?

TITINE

Frappe donc un peu, pour voir! (*Il la prend par le poignet, la rudoie.*) Tu me fais mal.

(*Clara, effrayée, entre à l'Élysée.*)

LOUIS

Tu vas te taire?... Si je ne me retenais pas!... File devant et dépêche-toi!... Tu chialeras demain... J'te suis... J'te surveille!... Allons, file!...

(*Titine sort.*)

CIRAGE, rigolant.

C'est la purge!

LOUIS, à Cirage.

Donne-moi du riffle! (*Il allume sa cigarette.*)

NÉNESSE, à Louis.

T'as bien fait, Louis!

CHARLOT

Ah! ce qu'y a collé ça!

AUGUSTE

Mince de tarte!... (*Avec admiration.*) En voilà un homme!

CHARLOT

Tu parles!... Il est costeau!...

AUGUSTE, en extase.

Quand donc que j'en dresserai une comme ça, hein, Nénesse? (*Louis hausse les épaules.*)

NÉNESSE

Tais-toi, morveux!... Regarde d'abord comment on s'y prend!... Ça, c'est du travail!... Allons prendre not' verre... (*A Charlot.*) Viens-tu, eh! miteux!... (*A Auguste.*) Et toi, salé!...

(*Ils entrent au bal en riant. Antonin paraît sur le seuil de la porte du marchand de vin qui est au premier plan, à gauche.*)

SCÈNE VI

ANTONIN, CHAUDRON

ANTONIN, à Chaudron, qui entre, venant de gauche, endimanché, vêtu de drap, casquette, lunettes, un journal à la main.

Bonjour, m'sieu Chaudron!

CHAUDRON

Bonjour, Antonin!

ANTONIN

Il fait beau aujourd'hui, hein?

CHAUDRON

Oui, un temps magnifique!

ANTONIN

Qu'est-ce qu'on va vous servir? Un café?

CHAUDRON

Non, j'l'ai pris!... Nous verrons ça tout à l'heure... J'vais allumer ma pipe... Paterneau n'est pas là?...

ANTONIN

C'est vrai... il ne va pas aux courses aujourd'hui.

CHAUDRON

Oui, il m'a donné rendez-vous ici après déjeuner. (*Il entre au café.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, PATERNEAU, POMMIER, *venant de droite, endimanchés, Paterneau coiffé d'un chapeau de paille, Pommier d'un chapeau de feutre girondin.*

PATERNEAU *s'arrête à chaque pas en continuant une conversation.*

Oui, mon vieux, alors on l'a remercié, après vingt ans de travail dans la même maison!... Oh! on l'a fêté, parbleu! Son patron lui a même offert un diplôme avec une médaille souscrite par le personnel... Une jolie médaille en argent! mais il aurait mieux valu lui donner un morceau de pain pour ses vieux jours...

POMMIER

Oui, quand l'ouvrier devient vieux, on n'a plus d'égards pour lui!

PATERNEAU

Nous voilà rendus... C'est là, tu vois... (*Chaudron paraît sur le seuil.*) Tiens... regarde... Chaudron qui nous attend.

CHAUDRON

Arrivez donc!... Qu'est-ce que vous fichez, lambins?

PATERNEAU

Nous avons fait le grand tour.

CHAUDRON

Bonjour, mon vieux Pommier, comment vas-tu?

POMMIER

Très bien, mon vieux!... Et toi?...

CHAUDRON

Ça boulotte, tu vois, ça boulotte... V'là une éternité qu'on t'a vu?

POMMIER

C'est vrai, depuis qu'on habite Belleville, on n vient guère par ici.

PATERNEAU

J'ai débauché tout de même!...

CHAUDRON

Antonin!

ANTONIN

Voilà, monsieur Chaudron!

PATERNEAU

Oui, qu'est-ce qu'on boit?... J'ai bien déjeuné, mais j'ai encore soif... Il fait si chaud.

CHAUDRON

Viens ici, Pommier, à côté de moi... Ce vieux Pommier... Ça me fait plaisir de te voir...

POMMIER

Moi aussi, mon père Chaudron, moi aussi!

ANTONIN

Qu'est-ce que je vous servirai, messieurs?

PATERNEAU, *interrogeant.*

Du vin?

POMMIER

Du vin.

CHAUDRON

Du vin.

PATERNEAU

Donne-nous un cruchon, Antonin.

ANTONIN

Un cruchon... Boum!

POMMIER, *à Chaudron.*

Oui, Paterneau est venu déjeuner à la maison...

PATERNEAU

Et un fameux déjeuner, va!... La maman nous a fait un de ces frichtis... (*Il fait claquer sa langue.*) Je ne te dis que ça!...

POMMIER

C'était bon!... Eh bien, tant mieux!

CHAUDRON

Et ta femme va bien? tes filles aussi?

POMMIER

Très bien, merci... Tu les verras tout à l'heure... La mère va venir nous chercher... C'te pauvre femme!... Elle ne sort jamais!... Ça lui fera du bien de prendre l'air... Au fait, pourquoi que tu n'viens plus nous voir, mon père Chaudron?

CHAUDRON

Oh! tu sais... mes vieilles jambes ne vont plus guère...

POMMIER

Avec ça!... Je t'ai aperçu l'autre jour, en passant devant la mairie... Tu devais y être depuis longtemps, sur tes vieilles jambes!... à faire queue pour souscrire à la Ville de Paris... Tu fais donc le rentier, maintenant? Combien que t'as pris d'obligations, hein? sacré farceur?...

CHAUDRON

Oh! le quart d'une, seulement, et je n'ai plus le sou!

ANTONIN, *apportant les consommations.*

Voilà, messieurs!...

PATERNEAU

Un coup de foulard sur la table, Antonin!

ANTONIN

Oui, monsieur Paterneau. (*Il essuie la table.*)

PATERNEAU

Parfait, mon garçon... A la tienne, Pommier!

POMMIER

A la nôtre!

CHAUDRON, *après avoir bu.*

Il est bon!

POMMIER

Oui, ça se laisse boire.

PATERNEAU, à *Antonin*.

As-tu pensé à ce que je t'ai dit ?

ANTONIN

C'est fait, monsieur Paterneau... Deux cinquante sur Bayard I^{er} gagnant et cent sous sur Marquise placée ?

PATERNEAU

Ça va bien!...

CHAUDRON

T'as tout d'même de la veine, mon vieux Pommier, t'as pu retenir ce bougre-là, aujourd'hui dimanche... D'habitude, il me laisse tout seul, et il s'en va aux courses perdre son argent.

PATERNEAU

Perdre son argent!... Perdre son argent!... Eh! laisse-moi donc tranquille!... Je joue pour me distraire... Ça ne fait de mal à personne!

CHAUDRON

Naturellement, ça ne fait de mal à personne, qu'à ton porte-monnaie... Moi, j'aimerais mieux placer cet argent-là à la caisse d'épargne... Ça me rapporterait davantage, si peu que ce soit!

POMMIER

Tu n'penses donc qu'à ça, toi ?

CHAUDRON

Chacun son goût! Quand tu auras mon âge!... Moi, je veux pouvoir mourir tranquille dans mon coin... quand j'pourrai plus travailler... Oh! j'aurais pas besoin de grand'chose!...

POMMIER

Sacré Chaudron, va!

PATERNEAU

Faut bien passer son temps. Quand on a trimé toute la

semaine à la menuiserie, on est content de respirer un brin... Eh bien, je vais respirer sur les champs de courses... Y a encore plus d'air que sur la chaussée Ménilmontant... Toi, Chaudron, t'en as donc pas assez d'être serrurier toute la semaine, t'as pas envie d'te promener le dimanche?...

CHAUDRON

Oh ! moi, je me plais bien dans mon quartier... et l'dimanche il n'a pas la même figure que les autres jours. Pas besoin d'aller si loin pour se distraire.

POMMIER

Oh ! le dimanche ou les autres jours !... On ne va pas au turbin, v'là tout !

CHAUDRON

Eh !... ça fait déjà une différence ! Mais y en a d'autres !... L'dimanche, quand j'me réveille, j'ai pas les deux yeux ouverts que j'sais déjà que c'est dimanche... C'est pas l'même air qu'on respire... J'peux pas bien vous faire comprendre ça, peut-être !... Mais il me semble que j'ai du temps devant moi... que la journée va être longue... longue !... J'fais ma toilette sans m'presser... Les autres jours y a guère moyen, c'est à la va-vite !... J'mets une chemise blanche, ça n'a l'air de rien... Eh bien, après j'suis plus l'même.

POMMIER

Oui, on est tout rajeuni...

PATERNEAU

On peut bien être chic un jour par semaine !

CHAUDRON

L'dimanche, c'est pas un jour de la semaine... C'est en dehors... c'est dimanche, quoi ! S'il fait beau comme aujourd'hui, qu'il y ait un rayon de soleil qui se promène, eh bien... il m'semble que nos vieilles maisons aussi ont mis une chemise blanche, et que le ciel a passé une belle robe bleue toute neuve. Les autres jours, on n'a pas l'temps de l'regarder, le ciel... J'suis là à limér et à tapoter mes serrures... au lieu que l'dimanche... je r'lève la tête... je hume tout ce qui passe dans tout ça... l'air, la lumière, le bruit des cloches... J'suis en vacances, comme qui dirait !... Et tout l'monde est comme moi. Les enfants rient, les fillettes chantent, les pauv's femmes

ont le temps de respirer, les gens flânent, s'arrêtent, comme s'il allait arriver quelque chose. Il n'arrive rien... C'est justement ça qui est bon!... La rue est à tout l'monde, ce jour-là. Les autres fois, c'est comme un grand chemin qui est bien dur à monter... Le dimanche, on s'croirait dans un jardin.

PATERNEAU

Oui, mon vieux, ça va bien quand y fait beau, comme dit la chanson... Mais quand y fait un sale temps!

CHAUDRON

C'est tout d'même agréable! c'est un dimanche qui pleure ou qui est gelé, voilà tout!... Eh bien, si j'sors... j'en suis quitte pour mettre mon capuchon du siège, et j'm'en vais au café... Là, il fait bon, il fait chaud, on fume, la d'moiselle du café fait de la musique, j'prends ma demi-tasse et j'lis les journaux... J'apprends tout c'qui se passe, j'parcours le monde, j'm'ennuie pas un instant... S'il fait trop mauvais ou que j'sois patraque, j'reste chez moi, j'fais un bon feu... j'me cale dans mon vieux fauteuil... J'pense à autrefois, quand la bourgeoise vivait, à tout ce que j'ai eu d'heur et de malheur, à tout ce que j'ai vu, à tous les endroits où j'ai laissé un peu de ma sacrée vie... J'revois tout ça dans la flamme... Eh bien, c'feu-là, qui m'réchauffe les jambes et qui m'réveille l'esprit, c'est encore du dimanche...

POMMIER

Il vous explique bien ça, hein? not' père Chaudron? Ça m'fait plaisir de l'entendre causer.

PATERNEAU

Vieux casanier!... C'est tout d'même pas la campagne, ta chaussée Ménilmontant, comme Auteuil ou Saint-Ouen...

CHAUDRON, *riant*.

Oh! tu sais, Paterneau, en fait d'campagne... Saint-Ouen, c'est pas bien extraordinaire.

PATERNEAU

Et le bois de Boulogne! Ah!

CHAUDRON

Ça, c'est possible! Mais t'y vas pas pour la campagne, t'y

vas pour voir courir les chevaux... Autrefois, le peuple se fichait pas mal de l'élevage des chevaux, de l'amélioration de la race chevaline, comme ils disent... Tout ça, c'est du boniment!... Mais comme tes cent sous sont aussi bons à prendre que les cent francs du voisin, on t'a permis de jouer petit jeu... En réalité, le peuple est exploité, comme toujours, n'est-ce pas, Pommier ?

POMMIER

C'est mon avis.

PATERNEAU, *supérieur*.

Vous n'y connaissez rien!...

CHAUDRON

J'y connais assez pour dire qu'on fait fausse route si on ne s'intéresse qu'aux courses, et si on va tous les jours chez le mastroquet... Vous vous rappelez donc pas d'il y a dix ans, à la fin de l'Empire... C'était autre chose qu'aujourd'hui, le faubourg!... avec les journaux... *Le Rappel* de Victor Hugo... *La Lanterne* de Rochefort... les réunions... Tous les ouvriers se connaissaient, dans ce temps-là!... Ils se groupaient... marchaient ensemble... Ils savaient ce qu'ils voulaient.

POMMIER

Comme en Quarante-huit !

CHAUDRON

Comme en Quarante-huit!...

PATERNEAU

En Quarante-huit, vous avez eu les journées de Juin et l'Empire... Après l'Empire, nous avons eu le Siège et la Commune... Ça sera pareil!...

CHAUDRON

Y a une différence ! c'est qu'on nous sommes en République... On a eu du mal, mais ça y est ! On va faire des lois, des réformes... l'amnistie va être votée...

POMMIER

C'est vrai, on va en revoir des copains!... Et il y en a aussi qu'on r'verra pas!...

PATERNEAU

Oui, il en manquera quelques-uns, Varcowsky, la Fortain... et c'pauvre Charles!... et tous les autres qu'ont été fusillés.

CHAUDRON

Oui, ceux-là sont amnistiés par la mort.

POMMIER

Et mon p'tit Jean, croyez-vous, hein? j'en parle jamais, de peur d'attrister la mère, mais d'les avoir perdus tous les deux, ça m'a démoli.

CHAUDRON

J'te comprends, Pommier, mais faut être un homme!

PATERNEAU

Faut oublier les mauvais jours, et se souvenir des bons, quand on en a eu. (*Un temps.*) Ils ont encore de la veine ceux qui vont r'venir!

POMMIER

Il doit y en avoir des anciens de not' bataillon!...

PATERNEAU

Sûrement qu'y en aura : Schneider, Lécuyer, et le père Legrand, vous vous rappelez, qui habitait not' maison?

POMMIER

Ah! oui! le père Legrand!... Sacré père Legrand!...

PATERNEAU

Ils vont trouver du changement.

CHAUDRON

C'est ce que je disais... On n'est plus aux coups de fusil maintenant, faut s'organiser d'une autre manière.

PATERNEAU

Ce n'est pas commode, c'est un monde à remuer.

CHAUDRON

Si les ouvriers savaient, ils pourraient être les maîtres!... Mais pour être les maîtres, faut être digne de l'être... faut apprendre, faut lire des bouquins, des journaux.

PATERNEAU

Y a que des blagues dans les journaux, et on n'a pas le temps de lire des bouquins !...

CHAUDRON

Y a du bon dans les journaux... Seulement, faut choisir... Je l'sais bien que l'ouvrier n'a guère de temps à lui, mais le peu de temps qu'il a, faut pas qu'il l'emploie mal... Oh ! oui, il pourrait être fort, mais ça dépend de lui. Croyez-en un vieux qui a déjà vu deux révolutions.

POMMIER

Qu'est-ce que tu veux qu'y fasse ?... C'est son travail qui l'fait boire !

CHAUDRON

Oui, oui, j'sais bien que c'est pas toujours de sa faute... La misère et tout le reste, ça se tient... C'est égal... faut recommencer comme il y a dix ans... Crois-moi, Paterneau, remets-toi à la politique...

PATERNEAU

En attendant, si on reprenait quelque chose...

CHAUDRON, *appelant le garçon.*

Je veux bien... Antonin, donne-moi un petit cognac.

POMMIER

Tiens ! et moi !... Si je prenais une petite absinthe !

PATERNEAU

N'prends donc pas d'absinthe, Pommier !

POMMIER

Oh ! une petite !

PATERNEAU

Puisque ça te fait mal !...

POMMIER

Mais non !... une petite seulement !... Une toute petite !

PATERNEAU

Ça embête ta femme, tu sais bien.

POMMIER

Tu ne lui diras pas !

ANTONIN

Et vous, monsieur Paterneau?

PATERNEAU

Oh! moi... un demi-setier... du même...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CÉLINE, LOUIS, CIRAGE, NÉNESSE,
CHARLOT, AUGUSTE, *puis* LA MERE
et CÉCILE

CÉLINE, *sortant du bal avec Louis, Cirage, Nénesse,
Charlot, Auguste.*

C'est papa!

LOUIS

J'me gare!

POMMIER

Oh! c'est trop fort!... Céline!... Eh bien, t'en as, du toupet,
toi, tu sais!... Quel aplomb... Regardez-moi ça! Elle vient de
danser!...

*(Louis, Cirage, Nénesse, Charlot et Auguste descendent
en scène.)*

CÉLINE.

Je n'fais pas de mal!...

POMMIER

Tu n'fais pas d'mal!... Voyez-vous ça, mam'zelle Saute-
toujours!... Mâtine! Faut donc toujours avoir l'œil sur toi!...
Viens ici tout de suite, et tâche de rester tranquille, hein?...
Sinon, tu auras affaire à moi.

LOUIS

S'il la touche, j'y mets une baffe.

POMMIER

Effrontée qu'tu es! Et regardez-moi ce type! c'est avec lui
qu't'étais?... Eh bien, vrai, t'en as du goût!

LOUIS

Mais y m'insulte!...

NÉNESSE

Bouge pas, Louis!

POMMIER

Qu'est-ce que c'est que ces types-là!

PATERNEAU

Ah! je les connais... C'est des gouapes du quartier, tout ça!

CHAUDRON, *montrant Auguste.*

Le p'tit là! j'l'ai eu chez moi l'année derrière! Y n'en fichait pas un clou!...

PATERNEAU

C'est le fils de la fruitière!

AUGUSTE

Est-ce que ça t'regarde, toi!

PATERNEAU

Si ta maman te voyait, elle te ramènerait par l'oreille, astèque!

AUGUSTE

Et toi, l'enflé!...

POMMIER

Et le grand là?

PATERNEAU

J'le connais aussi. Il est de la rue des Panoyaux! Il a déjà fait tous les métiers, il n'en a pas gardé un.

LOUIS

J'suis bijoutier-joaillier.

PATERNEAU

Oh! là là!

POMMIER

Et tu as dansé avec ce voyou-là!... Eh bien, répondras-tu?...

LOUIS

Dis donc, l'vieux, tu pourrais bien être poli!...

POMMIER

On n'te parle pas, vaurien!

LOUIS

Qu'est-ce que tu dis?

POMMIER

Vaurien!

LOUIS

Oh! mais... je vas le crever!...

POMMIER, *furieux.*

Oui?... essaye un peu... pour voir!

CHAUDRON

Pommier, calme-toi!

PATERNEAU, *se levant, à Louis.*

Tu vas nous débarrasser le pavé, toi!... Et tout de suite!...

LOUIS

De quoi?... Regardez-moi c'te vieille bique!

NÉNESSE, *le calmant.*

Allons! Louis!...

CIRAGE

Laisse-le tranquille!...

AUGUSTE

Kiss!... Kiss!...

LOUIS, *serrant sa ceinture.*

J'suis un homme, tu sais!...

PATERNEAU

T'es un marlou!... Retourne à ton trottoir, et plus vite que ça!...

LOUIS

Un marlou!... un marlou!... Et toi, espèce d'ouvrier!...

PATERNEAU, *rigolant.*

Prends garde!... la pêche est ouverte!...

POMMIER, *fureur d'alcoolique.*

Vous allez tous fout' le camp, ou sans ça, vous aurez à faire à moi!

CIRAGE

A toi! à toi!... Combien qu't'en manges?

LOUIS

Retenez-moi, je les esquinterais!

CHARLOT et AUGUSTE.

Crève-le, Cirage!

PATERNEAU, *envoyant en arrière un coup de pied à Auguste qui tombe.*

Tiens, toi!... (A Pommier et Chaudron.) Allons, les zigs de la Commune, en avant!

(*Les trois vieux s'avancent du même mouvement comme des soldats.*)

ANTONIN

J'vas chercher un agent!

PATERNEAU

C'est pas la peine!... Nous faisons notre police nous-mêmes.

LOUIS, *féroce.*

J'te retrouverai!

PATERNEAU, *paisible.*

Quand tu voudras, limace!

(*La Mère et Cécile entrent.*)

POMMIER, *toujours en colère, à Céline.*

Comment se fait-il que ta sœur ne soit pas revenue avec toi?

CÉLINE

Mais, papa!...

LA MÈRE

Ce n'est pas de sa faute... c'est de la mienne... Je n'aurais pas dû les laisser sortir...

POMMIER

C'est ta faute à toi, tout ça, Céline... Tu ne sortiras plus, je t'en répons.

PATERNEAU

Elle ne sait pas!... c'te gosse!... Ça aime la musique et la polka, ça lui passera!...

POMMIER

Oui, ça lui passera!... J'ten réponds! Allons!... Rentrons!...

CHAUDRON

Asseyez-vous un instant, madame Pommier, ça vous remettra. J'étais content de vous voir et voilà que vous tombez dans cette bagarre... Mais ça ne sera rien, allez!... ne vous effrayez pas... asseyez vous.

LA MÈRE

Non merci, monsieur Chaudron, j'ai hâte de rentrer...

POMMIER, *prenant ses deux filles par la main.*

Oui, oui... rentrons!

PATERNEAU, *à Antonin.*

Ça fait combien, tout ça?...

ANTONIN

Un soixante!...

(Paterneau paye.)

POMMIER, *prenant ses deux filles par la main.*

Viens ici, Cécile... et toi, Céline, là... Que j'te reprenne à danser!... avec des sales voyous comme ça.... *(Se retournant.)* Chenapans!... *(Il s'en va, suivi de sa femme.)*

LOUIS

Ça ne fait rien, mon vieux, t'as beau faire... Je l'aurai, ta môme, je l'aurai!...

CHAUDRON, *à Paterneau.*

Ça, c'est un mauvais dimanche! *(Ils suivent Pommier et ses filles.)*

RIDEAU

(L'orchestre joue l'introduction de La Dame de Monsoieau, de Cressonnois.)

HUITIÈME TABLEAU

L'HEURE VERTE

Un bar au coin d'un faubourg et d'un canal. Au fond, à gauche, porte d'entrée. Grande glace avec inscriptions. On aperçoit des bateaux, des maisons, au-dessus desquelles le ciel est éclairé par un crépuscule verdâtre et doré. A droite, rangée de tonneaux. En avant et tournant sur la droite, un immense comptoir de zinc. Au fond et à gauche, des tables. Derrière le comptoir, le patron, un garçon, le sommelier. A la porte d'entrée, un garçon. A gauche, à une table, Pommier dort.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PATRON, LE SOMMELIER, EMILE, FERNAND,
OCTAVE, EUGÈNE, POMMIER,
LE PÈRE MARTIN, ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES, LABARRE,
FRANVILLE, LEGRAND, UN CAMELOT,
LAPORTE, MERVILLE, BONTEMPS,
MADAME BONTEMPS, PIERRE, GROIX, BUVEURS.

LE SOMMELIER

Envoie-moi les paniers, Eugène.

VOIX DE LA CAVE

Voilà.

FERNAND, *sur le seuil.*

Bonjour, père Martin, ça va?

LE PÈRE MARTIN

Ça va!

FERNAND

Vous commencez votre tournée?

LE PÈRE MARTIN

Faut bien remplacer le soleil. Je me sauve. Bonsoir!

FERNAND

Bonsoir!

LABARRE, *entrant et allant au comptoir avec Franville.*
On prend la verte?

FRANVILLE

Parbleu! c'est l'heure!

LABARRE

Garçon! deux absinthes!

FRANVILLE

Au sucre pour moi!

LABARRE

Idem.

OCTAVE

Deux au sucre.

UN OUVRIER, *entrant, demandant une absinthe
d'un geste et d'un mot.*

Fadée!

LABARRE

A la tienne!

FRANVILLE

A la tienne, Étienne!

(Ils trinquent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR LACHAPELLE

FERNAND

C'est une visite pour vous, patron.

LE PATRON

Ah! c'est monsieur Lachapelle!

MONSIEUR LACHAPELLE, *entrant.*

Ne vous dérangez pas. *(Il est très bien mis, très correct,
chapeau haut de forme luisant, des gants, une canne.)*

LE PATRON, *montrant la droite.*

Voulez-vous que nous passions par là ?

MONSIEUR LACHAPELLE, *après un regard autour de lui.*

Non, c'est inutile... Je suis assez pressé... (*Il passe derrière le comptoir, s'assied sur le tabouret du patron, celui-ci reste debout.*) Eh bien ! où en sommes-nous ?

LE PATRON

Oh !... les résultats sont merveilleux !... J'ai une clientèle de passage bien établie, maintenant !... Ne regrettez pas d'avoir fait remettre tout à neuf... Depuis qu'on a repeint les murs, qu'on a élargi la devanture, et qu'on a installé ce meuble-là... (*Il frappe sur le comptoir.*) tout le monde veut en être... On peut dire que les places sont retenues d'avance !

(*Pendant ce temps, Monsieur Lachapelle a regardé de tous les côtés.*)

MONSIEUR LACHAPELLE

C'est bien !...

LE PATRON

Les concurrents d'en face... et de tout le quartier d'ailleurs, auront du mal à tenir le coup... quoique ça ne soit pas la clientèle qui manque !...

MONSIEUR LACHAPELLE

Et la prime ?... ça a marché ?...

LE PATRON

Si ça a marché !... Pensez donc, une absinthe pour rien à tous les consommateurs !... Demandez aux garçons !...

LES GARÇONS, *qui écoutent d'un peu loin, avec admiration.*

Oh ! oui !... un vrai succès !...

FERNAND

On n'avait jamais vu ça !...

OCTAVE

On a refusé du monde !

FERNAND

On se battait pour entrer !

LE PATRON

C'est vrai !...

MONSIEUR LACHAPELLE

Vous n'avez pas eu d'ennuis?...

LE PATRON

On s'est un peu bousculé à la fermeture... mais il y avait un service d'ordre. En somme, ça s'est bien passé... Et depuis, sans avoir autant de monde, — ça n'est pas possible, — je peux dire que j'suis content... Du reste, si vous voulez attendre un peu, vous verrez par vous-même... tout le quartier est révolutionné !...

MONSIEUR LACHAPELLE

Non, merci, je n'ai pas le temps... Je quitte Paris ce soir par le rapide... J'ai une affaire de terrains à la Côte d'Azur...

LE PATRON, *riant*.

Ce n'est plus la verte... c'est la bleue !...

MONSIEUR LACHAPELLE, *aimable*.

Vous avez de l'esprit... Je ne m'étonne pas si vous réussissez... mais je vous ai donné un bon coin...

LE PATRON

Mais ça va bien aussi ailleurs?...

MONSIEUR LACHAPELLE

Oui... oui... je crois que j'ai bien choisi mes endroits... et mes gérants... Mais dites-moi un peu où vous en êtes... Je ne peux pas voir tous vos comptes aujourd'hui... vous n'avez qu'à me dire les résultats...

LE PATRON, *cherchant dans sa caisse*.

Ah !... j'oubliais !... Avec une absinthe ordinaire, j'ai eu l'idée d'en faire deux... des petites... pour les femmes...

MONSIEUR LACHAPELLE

Bien... Ça a réussi ?...

LE PATRON

Elles boivent ça comme du petit-lait. D'ailleurs, voici les livres... Notre chiffre d'affaires est très augmenté, comme vous allez voir, depuis votre dernière visite... Tenez...

regardez... (*Il lui montre les livres.*) D'une moyenne de deux cents, j'ai passé à quatre cents... quatre cents absinthes par jour... de cinq à huit, naturellement...

MONSIEUR LACHAPELLE

Mes compliments!... Vous êtes le premier intéressé... vous travaillez pour vous comme pour moi... Je vous l'ai dit, en vous confiant la gérance : « Vous êtes dans un excellent quartier, bien situé, très peuplé... Vous devez faire de l'or... »

LE PATRON

Je suis content... mais ça ira mieux encore...

MONSIEUR LACHAPELLE

Je le crois... J'ai vu le propriétaire d'à côté... Je vais probablement m'arranger avec lui pour la boutique... On abatrait le mur... On continuerait la vitrine... Très peu de tables à l'intérieur... On allongerait le comptoir... Qu'en pensez-vous?

LE PATRON

Je crois que vous pouvez y aller carrément!...

MONSIEUR LACHAPELLE

Je m'en vais pour trois semaines... me reposer un peu...

LE PATRON

Votre santé est bonne?... Vous avez une mine magnifique!

MONSIEUR LACHAPELLE

Ça ne va pas trop mal... Mais j'ai tant d'affaires à mener...

LE PATRON

Faut pas vous fatiguer. Voulez-vous prendre quelque chose?...

MONSIEUR LACHAPELLE, *riant*.

Oh!... non merci!... Allons, au revoir, mon ami, et bonne chance!... (*Le patron le reconduit. Fernand ouvre la porte.*) N'oubliez pas mon adresse... à Nice... villa des Perroquets!...

LE PATRON

Soyez tranquille!... Au revoir, monsieur Lachapelle!... Bonne santé!... (*Monsieur Lachapelle sort*) (1). On entend un sifflement strident annonçant la cessation du travail dans une

(1) La scène entre crochets peut être supprimée à la représentation.

usine des environs. Le patron regarde l'œil-de-bœuf.) Allons!... Allons!... Allumez vite, Octave!... Les remplissages sont faits?

LE SOMMELIER

Oui, patron.

FERNAND, à *Legrand qui entre.*

Vous désirez?

LEGRAND

Une absinthe.

FERNAND

Pure?

LEGRAND

Non.

FERNAND

Sucre, anis... gommée?

LEGRAND

Gommée!

LE PATRON

Dépêchons! ça va bientôt être la sortie des ateliers... Qu'est-ce que vous attendez pour préparer vos absinthes?

ÉMILE

Voilà, patron, voilà!

LE PATRON

Octave, un petit coup aux tables. Allons! Fernand, votre terrasse! Eugène, secouez-le un peu. (*Il désigne Pommier.*)

EUGÈNE

Oui, patron!

LE PATRON

Il a assez dormi, depuis quatre heures de l'après-midi qu'il est là, celui-là!

EUGÈNE

Eh! l'homme, réveillez-vous.

POMMIER

Hein! qu'est-ce qu'il y a?

EUGÈNE

Faut vous en aller, il est sept heures passées.

POMMIER

Sept heures!... sept heures du matin! j'ai le temps!

LE PATRON

Allez-vous-en... (*Brutal.*) On ne dort pas ici!

POMMIER

Je dors pas! j'réfléchis!

LE PATRON

Vous réfléchirez dehors! au grand air... vous serez mieux. Nous avons besoin de la place. Rentrez chez vous!

POMMIER

Vous n'êtes pas aimable, dites donc! J'suis pas pressé de rentrer... qu'est-ce que j'ficherais chez moi! donne-moi plutôt une absinthe!

LE PATRON, *empressé.*

Sucre?

POMMIER

Jamais de la vie! pure!... Eh bien j'te retiens!... Rentrer!... c'est samedi, aujourd'hui, on a bien l'droit de se distraire un peu! Pas vrai, patron?

LE PATRON, *distraitement.*

Mais oui, parbleu!... Voyez terrasse!

LEGRAND, *s'avançant vers Pommier.*

Pardon! est-ce que vous n'êtes pas le père Pommier d'la rue des Amandiers?

UN CAMELOT, *entrant.*

Une gommée, vite, au galop! (*Il boit et sort.*)

POMMIER

J'suis peut-être le père Pommier... mais j'habite pas rue des Amandiers... j'habite rue Julien-Lacroix... Faut voir ailleurs, mon bonhomme!

LEGRAND

C'est possible, mais vous y avez habité pendant le Siègè et la Commune... Et moi aussi.

POMMIER

Vous!... Avec ça!

LEGRAND

Mais oui, tu ne me reconnais pas?... l'père Legrand!

POMMIER

Toi, d'abord, j'te défends de me tutoyer.

LEGRAND

On s'tutoyait bien avant!... Tu n'te rappelles donc pas le rempart et la Commune, la barricade de la place Blanche!... C'est là qu'on s'est perdu d'vue!

POMMIER

Oui, ça, j'me rappelle!...

LE PATRON

Voyez terrasse!

LEGRAND

Et l'père Legrand! voyons! L'père Legrand qu'était cordonnier.

POMMIER

N'dis plus rien, j'y suis! J'te reconnais!... Ce vieux Legrand!

LEGRAND

Ah!

POMMIER

Oui, mais, j'croyais que t'avais été fusillé!

LEGRAND

Non! déporté seulement!... J'ai été envoyé à la Nouvelle, et j'suis revenu, tu vois... J'ai été amnistié!

POMMIER

C'est vrai, oui! Qui donc me parlait de ça une fois?... Ah bien, ça ne fait rien, puisque te voilà revenu, on va prendre quelque chose ensemble, hein!

LEGRAND

J'ai pas fini mon verre!

POMMIER

Moi non plus!... Mais il faut le finir... fais comme moi. Allons! ce n'est pas possible qu'on ne trinque pas ensemble... Ça ne nous est pas arrivé souvent, depuis dix ans.

LEGRAND

C'est vrai!... Mais on ne s'est pas serré la main.

(*Ils se serrent la main et s'embrassent.*)

POMMIER

Tu ne m'en veux pas?

LEGRAND

Non, je ne t'en veux pas!

LAPORTE, *entrant avec Merville.*

On s'asseoit?

MERVILLE

Si tu veux, mettons-nous ici!

LE PATRON

Voyez au huit!

LAPORTE

Deux gommées!

LEGRAND

On est un peu des revenants! Je dois être changé depuis le temps!

POMMIER

P't-être bien! et moi aussi, hein?

LEGRAND

Oui, et puis t'as l'air un peu malade. Mais j'tai reconnu tout de suite, t'as vu!

POMMIER

Faut pas m'en vouloir, tu sais. Et puis, j'sais pas c'que j'ai aujourd'hui, mais j'ai les yeux fatigués! j'vois tout trouble! Voyons, on va prendre quelque chose, ça m'éclaircira la vue... Qu'est-ce que tu prends?

LEGRAND

J'ai déjà pris une gommée... Qu'est-ce que je pourrais prendre?

POMMIER

Une pure, parbleu? tu vas voir, c'est autre chose. (*Au garçon.*) Deux pures!... (*Retirant son chapeau.*) C'est pour un amnistié!

FERNAND

Trois au sucre et deux gommées.

POMMIER

Et ta femme va bien ?

LEGRAND

Oui, pas mal. Ah ! elle n'est pas rajeunie non plus !... Ma fille est en ménage !

POMMIER

Ah !... Elle va bien aussi ?

LEGRAND

Très bien !... Et chez toi ?

POMMIER

Chez moi, ah ! oui, chez moi !... tu sais bien ce qui est arrivé ?

LEGRAND

Oui, tes fils, j'ai su ça... Mais ta femme et tes filles ?

POMMIER

Elles sont toujours là. Ça me fait penser qu'elles doivent m'attendre... Tu me reconduiras !... Je dirai que je t'ai rencontré, tu comprends !... Tu connais les femmes ! avec elles, on ne pourrait jamais s'arrêter nulle part à prendre un verre, à causer avec un camarade... Elles étaient toujours à me relancer, alors j'ai cherché des endroits qu'elles ne connaissent pas... Ici, tu sais, c'est bien tranquille à c't'heure-ci... Et après il vient beaucoup de monde, alors on ne voit pas. (*Montrant le bar.*) Hein ? c'est chic, n'est-ce pas ?

LEGRAND

Oui, c'est chic ! De not' temps y avait pas ça ? On allait chez le marchand de vin casser la croûte.

POMMIER

Ah ! tout s'est bien amélioré !

LEGRAND

C'est égal, ça ne vaut pas le bon temps ! tu t'appelles... (*Il chante.*)

Quand la voix du canon d'alarme...

LE PATRON, *impératif.*

On n'chante pas ici !...

LEGRAND

Ah ! ben vrai !

POMMIER, *à mi-voix.*

Tu sais, ça pourrait gêner !... A la tienne, mon vieux Le-grand.

BONTEMPS, *entrant avec madame Bontemps.*

Viens donc, puisque je te régale.

LE PATRON

Voyez, Eugène.

EUGÈNE

Voilà !

BONTEMPS

Tiens, mets-toi là, dans le coin, et puis ne bouge plus.

EUGÈNE

M'sieu, dame !

(Bontemps fait sa commande.)

LEGRAND

Faut que j'm'en aille !... J'étais entré pour voir, mais je me plais pas beaucoup ici, et puis, ma femme m'attend.

FERNAND

Deux anisées !

POMMIER

Mais moi aussi, on m'attend. On s'en ira ensemble, que j'te dis !... Tu m'as pas seulement raconté ce que t'as fait là-bas ?... Comment que t'as passé ton temps !...

LEGRAND

J'étais cordonnier !... comme ici ! Oh ! il n'y a pas grande différence !... Où j'étais, ça ressemblait au Pré-Saint-Gervais, près de la barrière... Il y a la mer, voilà tout... Si ma femme avait voulu faire le voyage, je serais bien resté. Mais j'ai jamais pu la décider ! Elle avait peur de la traversée et des sauvages ! La traversée, n'y a qu'à se figurer qu'on est un peu longtemps en bateau-mouche, et les sauvages, je leur faisais des espadrilles ! Mais tu connais les femmes...

POMMIER

Oui! les femmes! Elles ne sont pas faites comme tout le monde!

LEGRAND

Tu vois, je n'ai pas grand'chose à te raconter, mais on se reverra d'ailleurs!... Viens-tu?

POMMIER

Ah! bien, non... faut que je reste encore un peu... j'avais oublié que j'attendais quelqu'un.

LEGRAND

Garçon!...

POMMIER

Pourquoi faire?

LEGRAND

Pour payer, parbleu!

POMMIER

Laisse-donc ça... laisse-donc ça... c'est ma tournée!

LEGRAND

A charge de revanche! Alors, à bientôt, mon vieux Pommi-
mier!

POMMIER

C'est ça. A bientôt, mon vieux Legrand!... Garçon, une pure!

FERNAND

Deux gommées, trois au sucre et trois anisées!

UNE VOIX

Garçon!

POMMIER

Eh bien, voyons, y a plus moyen!

EUGÈNE

Voilà!... une pure!

LAPORTE

Hé là! une deuxième tournée.

LE PATRON

Voilà, messieurs!

MADAME BONTEMPS

Viens-tu ?

BONTEMPS

Laisse-moi déguster ! on a bien le temps.

GROIX, *entrant avec Pierre.*

Tiens, mettons-nous là, en face !

EUGÈNE

Pour ces messieurs !

ROIX

Deux gommées.

EUGÈNE

Et deux gommées !

UN HOMME, *entrant, et allant au comptoir
où il pose un morceau de pain.*

Donnez-moi un verre de vin.

LE PATRON, *furibond.*

On ne mange pas ici !

L'HOMME

Puisque je prends un verre de vin !

LE PATRON, *même jeu.*

Non, on ne mange pas ici !

L'HOMME, *sortant.*

Ah!...

POMMIER

Pardon, vous m'avez l'air de bons zigs et je veux vous confier quelque chose. Savez-vous comment il faut s'y prendre pour qu'une absinthe ne vous fasse pas de mal ?

PIERRE

Non !

GROIX

Allons, dites-nous ça !

POMMIER

Eh bien, mes enfants, voilà ce qu'il faut faire.

PIERRE

Voyons.

POMMIER

Vous en prenez beaucoup ! Vous ajoutez l'eau tout doucement, goutte à goutte, il faut être patient, et alors...

PIERRE, GROIX, *et d'autres.*

Alors ?

POMMIER

Alors, quand c'est fini, eh bien, vous prenez votre verre, et vous fichez votre absinthe par terre... Comme ça, vous êtes sûr qu'elle ne vous fera pas de mal. (*Il boit.*)

PIERRE

Ça, c'est tapé ! (*Il boit.*)

GROIX

Il est rigolo, l'vieux ! (*Il boit.*)

PIERRE

On vous appelle, j'crois, monsieur!... (*A Céline et Cécile qui paraissent à la porte, désignant Pommier.*) Monsieur?... (*Elles font signe que oui.*) C'est bien vous !

POMMIER

Ah !

SCÈNE III

LES MÊMES, CÉCILE, CÉLINE

CÉLINE

P'pa ! p'pa !

POMMIER

Tiens, c'est toi?... Eh bien, entre !

CÉLINE

Non... viens, toi !

CÉCILE

Oui ! Viens avec nous, papa !

POMMIER, *contrarié.*

Ah ! tu es là aussi, toi!... Qu'est-ce que vous voulez, toutes les deux ?

CÉLINE

Nous t'avons vu en passant ! nous regardions pour voir comment c'était. Alors, nous t'avons appelé pour que tu t'en reviennes avec nous.

POMMIER

Non ! j'peux pas ! j'ai un rendez-vous.. (*Rires.*) Oui, j'ai un rendez-vous avec le père Legrand. Tu te rappelles bien, le père Legrand ?

CÉLINE

Entre donc, Cécile.

CÉCILE

Non ! je ne veux pas !... Viens, papa !

CÉLINE

Entre, je te dis, on ne te mangera pas ! (*Elle rit avec Groix et Pierre.*)

POMMIER

Alors, on ne peut pas être un instant tranquille ? Je veux que vous me fachiez la paix, entendez-vous !

CÉCILE

Voyons, papa ! Viens à la maison avec nous, tu sais bien que cela te fait mal de boire... Tu l'as souvent dit à maman... tu ne te rappelles pas?... Ce n'est pas raisonnable ce que tu fais. Allons, viens !

POMMIER

Je vous dis de me fachiez la paix... D'abord, je ne vous connais pas.

OCTAVE

Deux anisées !...

CÉCILE

Tu seras gentil de venir, maman t'attend. Viens manger la soupe, tu dois avoir faim.

POMMIER, *allant au comptoir.*

J'ai soif !... Garçon, une absinthe !

EUGÈNE

Et une pure !

CÉLINE

Laisse-le, va ! tu vois bien qu'il va se fâcher.

CÉCILE

Nous ne pouvons pas le laisser !...

CÉLINE

Maman viendra le chercher.

CÉCILE

Oui, à elle il lui obéira!... Dépêchons-nous, alors! (*Elles sortent.*)

PIERRE

Garçon, ne lui donnez donc plus rien, vous voyez qu'il a trop bu.

EUGÈNE

Ah! vous savez, l'patron!...

GROIX

Le commerce avant tout!

PIERRE

C'est honteux!

(Un homme et une femme entrent, s'assoient à gauche.)

POMMIER, à lui-même.

Comment qu'elles m'ont trouvé? Ah! si on ne peut plus avoir un endroit pour prendre son verre, ça va changer!... A la mienne!...

L'HOMME

Deux au sucre!

ÉMILE

Grande ou petite, pour madame?

LA FEMME

Grande!

PREMIER BUVEUR

On fait un zan-zi?

DEUXIÈME BUVEUR

Si tu veux!

PREMIER BUVEUR

Passe-moi le machin.

ÉMILE

Voilà!

UN AUTRE BUVEUR, à une table.

Une... deux... trois... quatre... cinq... ça fait ma cinquième...

PREMIER BUVEUR

T'as un verre! (*Il fait marcher le tourniquet.*) T'as deux verres!

DEUXIÈME BUVEUR

Jamais d'la vie!

PREMIER BUVEUR

J'ai eu trois cents!

DEUXIÈME BUVEUR

C'est pas vrai... J'sais bien c'que j'dis, peut-être!

PREMIER BUVEUR

Tais-toi donc! tu n'es qu'un menteur.

DEUXIÈME BUVEUR

Tu sais, si tu n'es pas content...

PREMIER BUVEUR

Tu t'figures que tu me fais peur!

DEUXIÈME BUVEUR

Et toi donc! Viens y donc un peu pour voir! (*Ils se battent.*)

LE PATRON, *les empoignant.*

Dehors et vivement!... On ne se bat pas ici.

UNE VOIX

Laissez-les s'expliquer.

LE PATRON, *les jetant dehors.*

Si vous voulez vous battre, allez dans la rue! Des clients comme ça, n'en faut pas! et plus vite que ça!

PREMIER BUVEUR

Je me revengerai.

LE PATRON

Si tu reviens, je ne te raterai pas! (*A un autre qui entre.*) Et celui-là, qu'est-ce qu'il vient faire ici? Je ne veux pas te servir, je te l'ai déjà dit. Va ailleurs.

LE BUVEUR

Quoi, ne te fâche pas! je te les payerai, les verres que j'ai cassés... J'étais saoul, je ne l'ai pas fait exprès! Je ne peux pas mieux te dire. Donne-moi une gommée!

LE PATRON

Si ça n'avait pas été toi, t'aurais vu un peu comment je m'appelle!

LE BUVEUR

Tu ne m'en veux pas?

LE PATRON

Mais non, mon vieux! (*Il prend un verre sous le comptoir.*)
A la tienne! (*Il trinque et remet son verre en place sans boire.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROUILLARD PÈRE, ROUILLARD FILS,
MADAME ROUILLARD, UNE PETITE FILLE

ROUILLARD PÈRE

Bonjour, tout l'monde!

POMMIER

Eh bien, il en a une cuite, celui-là!

LE PATRON

Bonsoir, Rouillard!

ROUILLARD

Allons, dépêche-toi, une verte!

LE PATRON

C'est servi! Eh bien, as-tu trouvé de l'ouvrage?

ROUILLARD

Non... y en a pas! On n'embauche plus! Mais tu sais, j'm'en fous!... J'ai encore des sous, tiens, regarde! J'ai refait e'matin l'bas de laine de la bourgeoise!

LE PATRON

Donne-moi tes cent sous. J'te les garderai. J'te les rendrai demain.

ROUILLARD

T'as peur que j'te paye pas, p't-être?

LE PATRON

T'es bête! Mets le reste dans ta poche!

ROUILLARD

Non... non... donne-moi mes cent sous... Si t'es pas conciliant, on ira boire en face... J'suis pas saouï, tu sais!...
(Rires.) L'premier qui dira qu'j'suis saouï, il aura affaire à moi!... Aussi vrai que j'm'appelle Rouillard, j'y casse la gueule.

ROUILLARD FILS, *de la porte.*

Tiens, l'v'là là-bas!

MADAME ROUILLARD

Appelle-le!

ROUILLARD FILS

Laisse-le donc boire... il nous fichera la paix, au moins.

LE PATRON

Qu'est-ce que t'as bu, aujourd'hui?

ROUILLARD

Moi, rien!... C'est la contrariété.

[LE PATRON

Tiens!... v'là ta femme et ton fils qui te cherchent!...

ROUILLARD, *brutal.*

Attends!... j'vais leur parler... *(Il va vers son fils.)* Qu'est-ce que tu veux, toi?

ROUILLARD FILS

Moi, rien!... J'suis avec la mère...

ROUILLARD, *à sa femme en rigolant.*

Il est avec toi!... Et toi, t'es avec lui!...

MADAME ROUILLARD, *timidement.*

Je viens te chercher...

ROUILLARD

M'chercher?... Pourquoi faire?...

MADAME ROUILLARD

Pour te faire rentrer... Et puis, tu m'as pris mon argent... j'en ai besoin... Donne-moi mon argent!...

ROUILLARD

J'en ai pas.

ROUILLARD FILS

T'en as... puisque tu bois!...

ROUILLARD, *levant la main.*

Et puis après?...

ROUILLARD FILS, *sur la défensive.*

Ne m'touche pas, tu sais!

MADAME ROUILLARD, *à son fils.*

Laisse ton père... vous n'allez pas encore vous battre. (*A Rouillard.*) Allons!... viens!... N'me fais pas honte devant tout le monde!... (*Elle lui prend le bras.*)

ROUILLARD, *se dégageant.*

Laisse-moi tranquille!... (*A son fils.*) De quoi qu'il s'occupe, celui-là!... (*A sa femme.*) Disparais tout de suite, ou gare les claques!

ROUILLARD FILS, *s'interposant.*

Tu vas pas la toucher, hein?

ROUILLARD

Tu dis?

ROUILLARD FILS

J'dis... que j'veux plus d'ça... t'entends?...

ROUILLARD, *furieux.*

Méfie-toi!

MADAME BONTEMPS

Il a raison... il défend sa mère!...

LE PATRON

Allons!... Rouillard, va-t-en... Je n'veux pas de scandale ici!...

ROUILLARD

J'ficherai le camp si j'veux!...

ROUILLARD FILS, *à sa mère.*

Rentre à la maison, la mère!...

ROUILLARD

Oui... qu'a rentre... Et toi aussi, parce que j'ferai un malheur!...

MADAME ROUILLARD, à son fils.

Tu ramèneras ton père.

ROUILLARD FILS, à sa mère.

N'aie pas peur... J'm'en charge du saoulot!... S'il pouvait crever une bonne fois!... (*Il renvoie doucement sa mère.*)

MADAME BONTEMPS

Quand est-ce que les hommes ne boiront plus?... Ce sera le paradis pour les dames!... (*Elle boit.*)

ROUILLARD FILS, pendant que son père frappe avec son verre pour redemander une consommation.

Eh bien!... tu n'as pas encore ton compte, ivrogne!...

ROUILLARD, prenant une carafe.

Va-t'en, ou je t'assomme!...

(*On s'interpose.*)

EUGÈNE

En voilà assez!...

LE PATRON, au fils Rouillard.

Tu le provoques, aussi, toi!...

ROUILLARD FILS

Mais non!... je n'le provoque pas!... Une verte et carabinée!...

PIERRE

Il veut faire comme son père!...

GROIX

Voilà bien le bon exemple!... (*Il boit.*)

ROUILLARD FILS, à son père.

Tiens! bois celle-là à ma santé! (*Rouillard reste interdit.*)
Bois donc!

ROUILLARD, buvant.

Tu m'en veux pas, alors?

ROUILLARD FILS

Mais non!... La preuve, j'veais trinquer avec toi maintenant!... Une absinthe et un bitter! (*Il paie.*) J'sais pas pour-

quoi la mère voulait te prendre ton argent!... En veux-tu, de l'argent?

ROUILLARD, *empressé.*

Oui!... (*Il tend ses deux mains.*)

ROUILLARD FILS

Tiens!... v'la quarante sous!... (*Pendant que Rouillard met l'argent dans sa poche avec difficulté, le fils Rouillard mélange l'absinthe et le bitter.*) Bois-moi ça!... Ça te fera du bien!... (*Un temps.*) Allons! finis ton verre, qu'on en prenne un autre!

ROUILLARD, *riant.*

Quant y en a plus, y en a encore!...

(*Le fils se lève, va au comptoir.*)

ROUILLARD FILS

Une verte!... (*Il la prend, la pose devant son père.*) Tiens! avale encore celle-là!... qu'on parte!... (*Il paie, s'en va.*)

ROUILLARD, *buvant.*

Attends-moi, fiston! Je r'monte avec toi!...

ROUILLARD FILS

Tu peux rester où tu es, saoulot!...

ROUILLARD, *le poing tendu.*

J'vas te casser la gueule!

LE PATRON, *au fils.*

Tu n'vas pas le laisser là?

ROUILLARD FILS, *se retournant.*

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?...

ROUILLARD, *hurlant sans force.*

Salop!...

ROUILLARD FILS

Flanquez-le à la rue!... elle n'est pas faite que pour les chiens!... (*Il sort*) (1).

UNE PETITE FILLE

Voulez-vous me donner quatre sous d'absinthe, dans une bouteille? C'est pour maman qui est malade.

(1) Le passage entre crochets peut être supprimé à la représentation.

POMMIER, *gesticulant au comptoir.*

Y en a-t-il des lumières! Et toutes ces bêtes qui sautent partout!... On entend le canon!... Donnez-moi mon fusil... Nous allons monter la garde au rempart... Ah! voilà Chaudron!... Et Justin!... et Jean!... mes bons fioux!... J'savais bien que vous reviendriez... Nous v'là tous ensemble... avec les petites... et toi, la Mère... (*Il pousse un grand cri et tombe derrière le comptoir.*)

PIERRE

Eh bien, mon vieux, ça ne va pas?...

GROIX

Ce qu'il est rouge!...

UN BUVEUR

Holà, vieux! Qu'est-ce que vous avez?

LE PATRON

Qu'est-ce qu'il a?

UN CLIENT

Donnez-moi de l'eau fraîche...

UN AUTRE BUVEUR

Non, un vulnéraire...

LE PATRON

Portez-le chez le pharmacien, c'est à côté... Chez le pharmacien, vite!

UNE VOIX

Par ici!...

UNE AUTRE VOIX

Doucement!...

(*Un groupe sort, portant Pommier.*)

LE PATRON

J'en suis pour mes six absinthes!... En somme, qu'est-ce qu'il a eu?

PIERRE

On ne sait pas... Ça lui a pris tout d'un coup!...

UN BUVEUR

Il a trop bu.

UN AUTRE BUVEUR

Il a été foudroyé par l'absinthe.

UN VIEUX BUVEUR

Mais non!... l'absinthe ne fait jamais de mal...

LE BUVEUR

Par l'alcool, si vous voulez...

LE VIEUX BUVEUR

Pas davantage! Il a pris froid, voilà tout... Donnez-moi une autre absinthe...

UN JEUNE BUVEUR

L'alcool, ça conserve... Si tu voyais mon grand-père, ce qu'il est solide!... Et il n'a jamais bu que ça!

LE VIEUX BUVEUR

L'absinthe? Il n'y a encore que ça pour remonter un homme!

LE JEUNE BUVEUR

Pour sûr!...

LE PATRON

Eugène!

EUGÈNE

Patron!

LE PATRON

Allez donc me chercher cinquante francs d'or!

GROIX, *rentrant.*

Il est mort!

FERNAND

Deux absinthes anis!... Trois gommées!... et deux au sucre!...

OCTAVE

Et trois absinthes pures!

(Effet de lumière verte.)

RIDEAU

(Après un temps, l'orchestre joue Peer Gynt (la Mort d'Aase) de Grieg.)

ACTE QUATRIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

LA MÈRE

Une chambre lambrissée. Décor très simple avec les meubles des Pommier. A gauche, porte d'entrée, entre le buffet et l'armoire. A droite, porte d'une seconde chambre, poêle devant la cheminée, grand fauteuil. Portraits au mur, livres. Une table ronde sur laquelle un couvert est dressé. Au fond, à droite, fenêtre par laquelle on voit des toits neigeux. [Soir d'hiver. Au lever du rideau, Cécile et le Docteur sortent de la chambre de la mère, traversent la scène.

SCÈNE PREMIÈRE CÉCILE, LE DOCTEUR

CÉCILE

Eh bien, monsieur le docteur, comment la trouvez-vous ?

LE DOCTEUR

Heu ! très faible !... votre mère est bien fatiguée, mon enfant, bien usée...

CÉCILE

Elle a eu tant de chagrin !... autant qu'on peut en avoir !

LE DOCTEUR

Je sais... La mort de votre père...

CÉCILE

Oui, c'est vous qui êtes venu ce jour-là... mais c'est le départ de ma sœur qui a achevé maman...

LE DOCTEUR

Il y a longtemps ?...

CÉCILE

Six mois... Je vous dis tout... Je suis si tourmentée... Elle est partie un soir... Quelle affreuse nuit nous avons passée !... Elle était restée à travailler ici... Ma mère s'est levée inquiète de ne plus l'entendre... craignant qu'elle se soit endormie sur son ouvrage... Elle a trouvé la chambre vide, la lampe qui brûlait dans la nuit... et un billet sur la table où il y avait : « Ne me cherchez pas... je vous ennuie... je m'en vais ! » Depuis ce temps-là, ma mère ne cesse d'y penser... Elle voit toujours le papier, la lampe, et cette porte ouverte...

LE DOCTEUR

Et depuis ?...

CÉCILE

Nous l'avons cherchée, mais nous ne savons pas ce qu'elle est devenue... (*Geste vers la chambre de sa mère.*) C'est ça surtout qui la mine !...

LE DOCTEUR

C'est cela !... oui...

CÉCILE

Enfin, monsieur, elle se remettra, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR, *éludant.*

Oui... oui... mais ce sera long... Il faudra beaucoup de soins... C'est une faiblesse générale... de l'anémie, comme je vous ai dit. Il faut du repos... de la bonne nourriture... de la nourriture légère.

CÉCILE

Faut-il la faire se coucher, maintenant ?...

LE DOCTEUR

Non... laissez-la tranquille... Plus tard... si elle veut... (*Désignant un flacon sur la cheminée.*) Ah ! au cas où elle aurait des suffocations... faites-lui prendre une cuillerée de la potion et envoyez-moi chercher.

CÉCILE

Bien, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR

Allons, ne vous inquiétez pas, au revoir, mademoiselle !

CÉCILE

Au revoir, monsieur le docteur, merci. (*Le docteur sort. Cécile va vers la fenêtre.*) En voilà un temps !

SCÈNE II

CÉCILE, LA MÈRE

LA VOIX DE LA MÈRE

Qu'est-ce qu'il t'a dit, le médecin ?

CÉCILE

Maman ?

LA MÈRE

Qu'est-ce qu'il t'a dit, le médecin ?

CÉCILE, *entr'ouvrant la porte.*

Que tu allais beaucoup mieux... maman... qu'il fallait prendre patience... et surtout ne pas te fatiguer... Comment te trouves-tu ?

LA MÈRE

Bien.

CÉCILE

Tu n'as pas froid ?

LA MÈRE

Non. (*Un temps.*) Il neige toujours ?

CÉCILE, *allant vers la fenêtre.*

Oui, maman... Ça tombe même très fort !... La rue est toute blanche. Si tu voyais comme elle est belle, la neige !

LAMÈRE

Ah !

CÉCILE

On est tout de même mieux chez soi, par un temps pareil. (*Elle va à la table, s'assoit pour travailler. Silence.*)

LA MÈRE

Il faut penser à dîner. Je veux que tu dînes...

CÉCILE

Oui, oui, oui...

LA MÈRE

Attends, je vais venir, parce que je te connais, toute seule tu ne mangerais pas. (*Elle paraît à la porte de sa chambre, l'air fatigué, très vieillie.*)

CÉCILE

Allons ! assieds-toi un instant... Mais tu me promets que tu vas vite te reposer...

LA MÈRE

Oui, tout à l'heure.

CÉCILE

Puisque je mange, tu vas manger aussi.

LA MÈRE

Je n'ai pas faim.

CÉCILE

Oh ! très peu... tiens, un bol de bouillon...

(*Cécile s'approche et lui fait boire le bouillon, puis revient, s'installe et mange.*)

LA MÈRE

Nous avons chaud, nous avons à manger... mais d'autres ont froid et faim...

CÉCILE

Voyons, maman, je t'en prie, ne te fais pas de mal... ne pleure pas...

LA MÈRE

Je ne peux pas m'empêcher de penser à elle... Où est-elle et que fait-elle ? A-t-elle seulement un morceau de pain?... Est-ce que je la reverrai jamais ? (*Un temps.*) Mais il vaut mieux, sans doute, que je ne la revoie plus... Partie !... elle est partie... et avec qui ? Je n'ose y penser !...

CÉCILE

Ne pense pas toujours à cela... Il faut la plaindre, puisqu'elle est à plaindre !... Il faut la regretter si elle est perdue !...

LA MÈRE

Perdue !...

CÉCILE

Elle a été entraînée... elle n'a pas su résister... Paris est si terrible !...

LA MÈRE

Oui, c'est une ville dangereuse !...

CÉCILE, *allant vers la fenêtre.*

Ça fait peur, quand on voit ces maisons... ces lumières dans la neige et le brouillard... Je pense au Siègle... On dirait que c'est un champ de bataille... avec de la fumée... des incendies... J'ai vu cela quand j'étais petite... et je le vois toujours... On croirait que là-dedans, c'est plein de gens qui se battent, qui crient... qui appellent au secours... C'est un abîme... oui, c'est un abîme où sont déjà tombés mes frères... mon père... et ma pauvre sœur...

LA MÈRE

Céline ! oui !... Elle est tombée dans ce gouffre !... bien bas... bien profond... dans ce Paris qui nous dévore tous.

CÉCILE

Que veux-tu !... Elle ne savait pas ! Il faut lui pardonner, maman, car, moi aussi, j'aurais pu être prise aux mêmes pièges... Si je les ai évités, c'est tant mieux pour moi !... Je n'ai pas à en être fière.

LA MÈRE

Si !... Toi, tu as vu clair !... Enfin, je ne dois pas encore me plaindre, puisque tu es là, et que je me sens en sécurité avec toi.

CÉCILE

Oui, maman... avec moi... toujours.

LA MÈRE, *comme se parlant à elle-même.*

Ah ! toujours !... Qu'est-ce que ça durera, ce toujours ?...

CÉCILE

Que veux-tu dire ?

LA MÈRE

Je veux dire... que tu peux... te marier...

CÉCILE

Sois tranquille... si cela arrivait... je n'épouserai qu'un

homme qui voudrait t'aimer avec moi... Je suis sûre que je saurai le choisir ?...

LA MÈRE

Tu es encore bien jeune pour pouvoir juger les hommes sur les apparences.

CÉCILE

Les gens se laissent bien deviner à leur figure, surtout quand ils ne se savent pas observés... Beaucoup peuvent jouer la comédie, mais l'œil et la bouche ne trompent pas... ni l'air faux et distrait non plus... Il y a des garçons que je trouve affreux, plus coquets, plus poseurs que les filles... Il y en a d'autres qui ont l'air bien gentil, bien aimable... Mais c'est un air menteur... Ils paraissent sérieux, rangés... et ils s'attardent souvent dans la semaine... ils se grisent le dimanche... et aussi le lundi... Alors ils veulent se battre avec tout le monde... Des hypocrites!... qui sont doucereux devant vous... et qui se montrent brusquement durs et grossiers... C'est de la sournoiserie et de la brutalité... Ils chantent des romances et ils prennent de l'absinthe... Quand ils seront mariés, ils battront leur femme... Les hommes sont souvent méchants, parce qu'ils sont fatigués par le travail et qu'ils boivent!...

LA MÈRE

Quel malheur que Céline n'ait pas compris tout cela comme toi!... Car enfin!... elle a vu ce que tu as vu... et tu as couru les mêmes dangers qu'elle!... N'est-ce pas?

CÉCILE

Oui... j'ai été harcelée souvent... par des jeunes gens aux belles paroles... ou bien par des misérables qui me parlaient un langage que je ne comprenais pas... et qui me faisait rougir... De tout cela mon cœur a gardé le triste souvenir... Quand je pense, aujourd'hui que je connais mieux la vie, à toutes les horreurs que j'ai déjà entendues, aux vilains propos que l'on jette à la jeune fille qui passe, mon esprit se révolte de tant de saleté, et je me dis toujours que c'est un de ces hommes-là qui a perdu Céline...

LA MÈRE

Oui!...

CÉCILE

Va... j'ai beau en regarder passer des amoureux, je suis bien

certaine que le mien ne s'est pas encore montré... Existe-t-il? je n'en sais rien... Peut-être ne se montrera-t-il jamais! Tous me font peur... et les amoureuses aussi... Les uns veulent prendre brutalement... les autres se donnent stupidement... sans savoir, sans réfléchir... Tout cela me fait mal... C'est que j'ai vu Céline partant pour le bal... et revenant de je ne sais où...

LA MÈRE

Tu n'as que trop raison!... Mais alors qu'y a-t-il de bien et de vrai dans la vie?

CÉCILE

Toi!... les mères qui sont avec leurs enfants... qui les protègent, qui les aiment... comme tu m'as protégée et aimée. (*Elle prend la main de sa mère.*) Je sais bien ce que tu vas me dire... Comment sera-t-il le père de ces enfants?... C'est celui-là qu'il faudrait savoir trouver...

LA MÈRE, *marquant davantage sa surprise.*

Mais, Cécile, déjà tout à l'heure, j'étais étonnée quand je t'entendais dire ce que tu ressentais devant ce Paris plein de mouvement et de bruit... Et maintenant, tu me surprends encore. Tu ne sais rien... Tu n'as personne que toi... Qui t'a appris à voir ainsi les choses?...

CÉCILE

Mais c'est toi, maman!...

LA MÈRE

Moi!...

CÉCILE

Mais oui, c'est toi... qui m'as appris tout cela par toute ta vie!... Nous avons eu tant de chagrins... que mes yeux se sont ouverts vite! Je ne suis plus la petite fille d'autrefois... celle que tu as bercée, ignorante et crédule... depuis longtemps j'essaye de comprendre et je devine. Tu dis que je ne sais rien... Je sais la vie... Tu dis que je n'ai personne que moi... Cela me suffit... Je saurai me garder. Reprends ton courage et tes forces et n'aie pas peur pour moi... Moi je n'ai peur de rien, que de te voir t'en aller. Allons! maman, aie confiance en ta fille...

LA MÈRE

Oui... j'ai espoir dans ton cœur, dans ta sagesse.

CÉCILE, *changeant la conversation.*

Maintenant, il faut aller te reposer... Tu dois être bien gentille, ne pas t'inquiéter... le médecin te l'a recommandé. Tu seras bientôt guérie et, au printemps, nous recommencerons nos promenades... comme cet automne... Tu les aimais bien... les Buttes-Chaumont... Nous y retournerons respirer, bien seules, toutes les deux, loin du monde... (*Elle la fait rentrer dans sa chambre.*) Allons, viens!

LA MÈRE, *se levant.*

Et toi?

CÉCILE

Je vais encore travailler un instant... J'ai de l'ouvrage à livrer, demain matin.

LA MÈRE

Ne veille pas trop tard... tu dois être si fatiguée...

CÉCILE

Non, non...

LA MÈRE, *passant près de la table.*

Tu as à peine mangé.

CÉCILE

Mais si... mais si... et je reprendrai quelque chose tout à l'heure. Va, je vais aller te retrouver... Tu n'as pas besoin de moi?... Tu vas mieux, tu es forte.

LA MÈRE, *rentrant dans sa chambre.*

Oh! oui... ça va bien, maintenant... demain je pourrai t'aider... (*Elle entre dans sa chambre.*)

SCÈNE III

CÉCILE, CÉLINE

CÉCILE, *tisonne le feu, prend son travail, écoute un instant, en passant devant la porte de sa mère, s'assied, travaille. Un grand temps, puis on frappe. Cécile va ouvrir. Céline paraît. Elle est méconnaissable, nu-tête, pâle, ses cheveux blonds poudrés de neige. Sa robe est effilochée, elle a autour du cou une fourrure râpée. Ses bottines, ses vêtements sont tachés de boue. Elle entre et chancelle.*

Toi!... (*La recevant dans ses bras.*) Céline!... Qu'est-ce que tu as?...

CÉLINE

Je n'en peux plus!

(*Cécile ferme la porte.*)

CÉCILE, *la faisant asseoir.*

Tiens!... assieds-toi!

CÉLINE

Je suis gelée.

CÉCILE

Là, près du feu!... Chauffe-toi!...

CÉLINE

Oui!... (*Elle grelotte, claque des dents.*)

CÉCILE

Mets ça sur tes épaules... Je vais arranger le feu... Comment te trouves-tu?

CÉLINE

Mieux... je ne sais pas ce qui m'a pris... tout d'un coup... J'étais vannée à patauger dans la neige...

CÉCILE

Approche-toi... Chauffe-toi les pieds... Tu as faim, aussi, peut-être?

CÉLINE

Oui, j'crève de faim...

CÉCILE

Il y a le restant du dîner... La soupe est encore chaude... Mange, ça te remettra...

CÉLINE, *mangeant.*

Pourquoi que tu me regardes comme ça?...

CÉCILE

Mange encore si tu as faim... Veux-tu boire, aussi?... (*Céline boit.*) Qu'est-ce qui t'est arrivé!... Dans quel état tu es!

CÉLINE

J'suis éreintée, que je te dis!...

CÉCILE

Comme il y a longtemps que tu es partie!

CÉLINE

Si longtemps que ça?...

CÉCILE

Tu ne te rappelles même pas! Il y a six mois que nous ne savons pas ce que tu es devenue...

CÉLINE

Le temps passe vite!

CÉCILE

Il a été long pour nous... Mais, dis-moi d'où tu viens, au moins!...

CÉLINE

Est-ce que je sais? (*Elle s'arrête de manger et avec satisfaction.*) Ah! fallait ça!... me voilà recalée. Tu travailles toujours?...

CÉCILE

Mais oui!

CÉLINE

Tu ne t'ennuies pas?...

CÉCILE

Non, j'ai toujours à faire... Et j'ai maman...

CÉLINE

Ah! oui!... Où est-elle donc?...

CÉCILE

Elle se repose en ce moment... Elle n'est pas bien... elle est faible... Mais ça ne sera rien...

LA MÈRE, *de sa chambre.*

Cécile!

CÉCILE, *à Céline.*

Chut! (*Elle va à la porte.*) Qu'est-ce que tu veux, maman?

LA MÈRE

Qu'est-ce qu'il y a?

CÉCILE

Il n'y a rien, maman... Reste bien tranquille. (*A sa sœur.*) Parlons plus bas... Je voudrais que maman dorme... Je suis contente que tu reviennes... Tu vas pouvoir m'aider... Je suis quelquefois dans l'embarras... pour soigner maman... travailler... rapporter mon ouvrage... Je suis contente aussi pour maman... Mais si tu veux, on ne lui dira rien ce soir... Tout à l'heure, quand elle dormira, je t'arrangerai un lit... Demain, nous verrons... Mais, voyons, maintenant, dis-moi... raconte-moi... Tu es partie avec quelqu'un, n'est-ce pas... C'est arrivé à d'autres... qui ont fait leur vie comme ça, tout de même. Tiens, tu te rappelles bien la fille de madame Legrand, que nous avons connue pendant la Commune... elle est avec un homme marié qui a des enfants... Et toi?...

CÉLINE

Oh! moi!... (*Un temps.*)

CÉCILE

Tu ne veux rien me dire!... Tu as été lâchée sans doute... Tu es dans l'embarras?... Tu n'as pas d'ouvrage?...

CÉLINE

Non... ce n'est pas ça.

CÉCILE

Alors... qu'est-ce que tu as fait?... Qu'est-ce que tu fais?

CÉLINE

Laisse-moi!...

SCÈNE IV

CÉCILE, CÉLINE, LA MÈRE

LA MÈRE, *entrant.*

Avec qui causes-tu donc... Qui est là?... Céline!

CÉCILE

Oui, la voilà revenue!...

LA MÈRE

Céline! Comme elle est changée!... D'où vient-elle?

CÉLINE, *approchant de sa mère.*

Bonjour, maman!

LA MÈRE, *geste brusque.*

Laisse-moi!... Je ne la reconnais plus... Je te l'ai bien dit... que ce n'était pas ma fille... C'est une créature des rues...

CÉCILE

Puisqu'elle revient, tâchons de la garder tout de même et ne lui demandons rien...

LA MÈRE

Elle ne dirait rien, d'ailleurs, elle a toujours le même air têtue... Tu peux être bien sûre qu'il n'y a rien à en tirer...

CÉCILE

Tu lui parleras demain... Laissons-la, et surtout ne la brusquons pas... Et toi, demain, tu seras plus calme... Puisqu'elle est là... aie un peu de patience... Sans cela, tu vas te rendre malade.

CÉLINE, *regardant sa mère d'un œil vague.*

Ça ne va pas, maman, qu'est-ce que tu as?...

LA MÈRE

Rien!

CÉCILE

Elle a voulu nous revoir... n'est-ce pas, Céline?... Tu pensais à nous... à maman... Réponds-moi donc?...

CÉLINE

Puisque j'suis là!...

CÉCILE

Oui... tu es là... auprès de maman et de moi...

LA MÈRE

Tu vois?...

CÉCILE

Ne fais pas attention... Laisse-moi faire...

CÉLINE, *regardant vers la fenêtre.*

C'est toujours triste ici...

CÉCILE, *lui faisant signe de se taire et parlant vivement.*

Mais non!... C'est toujours beau!... Avec la neige comme avec le soleil... Tu ne te rappelles pas?

CÉLINE, *machinalement.*

Si!...

LA MÈRE

Etait-ce mieux où tu étais?...

CÉCILE

Maman!... (*Rire nerveux de Céline.*) Laisse-la... Et toi... Céline, viens t'asseoir là, près de maman, comme autrefois... (*Céline se laisse conduire.*) Eh bien, tu ne l'embrasses pas?... Voyons?... (*Céline embrasse sa mère qui se renverse en suffoquant.*) Qu'as-tu, maman?... Veux-tu boire un peu? (*La mère fait signe que oui.*) Tu es oppressée, n'est-ce pas? (*Nouveau signe. Céline verse une cuillerée de la potion dans un demi-verre d'eau et fait boire quelques gorgées à sa mère qui repousse le verre et reste immobile. A mi-voix à Céline.*) Veux-tu aller vite chez le médecin?... Dis-lui qu'il vienne tout de suite... tout de suite... que maman a des suffocations... Tiens!... l'adresse est sur l'ordonnance, là... dépêche-toi...

(*Céline sort.*)

SCÈNE V

LA MÈRE, CÉCILE, puis CÉLINE et LE DOCTEUR

CÉCILE

Bois encore un peu, maman...

LA MÈRE

Merci... mais je me trouve mieux... rassure-toi...

CÉCILE

Le docteur va venir... Céline est allée le chercher... Tu nous as fait peur, tu sais!... Qu'est-ce que tu as eu?...

LA MÈRE

Je ne sais pas... C'est de revoir, si près de moi, celle que je croyais partie pour toujours...

CÉCILE

Tu vois bien que tu te trompais...

LA MÈRE

Il faut faire comme tu l'as dit... tâcher de la garder... (*Elle se lève.*)

CÉCILE

Reste assise, je t'en prie...

LA MÈRE

Mais non, tu vois bien que j'ai retrouvé mes forces... Je vais parler à Céline, la reprendre, la convaincre... Je l'ai rudoyée tout à l'heure... c'est que j'ai été saisie en la voyant... Mais tout de même, si elle revient, car elle va revenir, n'est-ce pas?... on va tâcher de la consoler si elle a du chagrin... de la sauver si c'est encore possible...

CÉCILE

Je savais bien que tu serais contente... Mais vas-tu mieux, vraiment?... Tu ne veux pas te reposer?...

LA MÈRE

Puisque je te dis que je vais mieux... C'était mon autre fille qui me manquait, vois-tu?... Maintenant, on va recommencer à vivre...

CÉCILE

Oh! oui! Tu vas être guérie bien vite...

LA MÈRE

Pourvu qu'elle reste!... elle était comme une étrangère...

CÉCILE

Mais non, tu verras, quand elle aura un peu vécu avec nous, elle redeviendra comme autrefois...

LA MÈRE

Tu crois?... Je veux le croire aussi... Voyons!... Elle va revenir... avec le médecin, dis-tu?... Il faut tout ranger ici... ranimer le feu, desservir la table... (*Elle porte sur le buffet, les assiettes, les verres, etc.*)

CÉCILE

Oh! te voilà vaillante!... Mais laisse-moi faire, je t'en prie!...

LA MÈRE

Non... Mais qu'est-ce que j'ai?... Je n'y vois plus!... Il me semble que je vais tomber...

(*Cécile la soutient.*)

CÉCILE

Qu'as-tu, maman?... réponds-moi!...

(*Cécile et le Docteur entrent.*)

CÉLINE

C'est le médecin, Cécile!...

(*Tous trois font asseoir sur une chaise la Mère que Cécile a tenue jusque-là dans ses bras.*)

CÉCILE

Docteur, voyez!... elle vient de se trouver mal à l'instant!

LE DOCTEUR, *examinant la Mère.*

Ce que je craignais est arrivé.

CÉCILE

Quoi donc, docteur?... Elle va revenir à elle?

LE DOCTEUR

Hélas! non! mademoiselle... C'est fini...

CÉCILE

Ma pauvre maman! elle est morte debout comme ses fils!.. .

RIDEAU

DIXIÈME TABLEAU

LES DEUX SŒURS

Même décor que le tableau précédent. Tout a été remis en ordre. Au lever du rideau, la porte s'ouvre, on voit apparaître Cécile et Céline en deuil. Elles sont accompagnées par une voisine en costume d'enterrement. Du soleil plein la fenêtre et plein la chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, CÉLINE, LA VOISINE

LA VOISINE

Si vous avez besoin de quelque chose, mesdemoiselles, ne vous gênez pas, appelez-moi ! Je serai contente de pouvoir vous rendre service.

CÉCILE

Vous êtes bien aimable, madame... Mais nous n'avons besoin de rien pour l'instant. A l'occasion je vous appellerai... Je vous remercie infiniment...

LA VOISINE

C'est ça !... Au revoir, mesdemoiselles. (*Elle sort.*)

CÉCILE et CÉLINE

Au revoir, madame.

SCÈNE II

CÉLINE, CÉCILE

CÉLINE

J'ai soif !

CÉCILE

Tiens, là ! sur le buffet.

CÉLINE

Qu'est-ce que c'est que cette femme, avec un chapeau mauve, qui t'a embrassée à l'église?...

CÉCILE

Une dame du quartier qui aimait beaucoup maman. Elle lui donnait souvent de l'ouvrage à faire chez nous...

CÉLINE

Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement!

CÉCILE

Oui...

CÉLINE

Tu n'as pas remarqué la petite Alice?... ce qu'elle avait un beau manteau!...

CÉCILE

Non... mais laissons tout ça, ma pauvre sœur, veux-tu?... Tu me feras plaisir... Assieds-toi là plutôt, près de moi... (*Elles s'assoient.*) et causons... Eh bien, Céline! Nous voilà toutes les deux seules dans la vie. Qui nous aurait dit cela quand nous étions petites... que tout notre monde s'en irait ainsi! et de quelle triste façon!... C'est ce qui a tué notre mère avant l'âge... J'attendais ce qui est arrivé. Enfin, comme elle disait, c'est en avant de nous qu'il faut regarder, et non en arrière... Nous allons tâcher de faire de notre mieux, n'est-ce pas, Céline?...

CÉLINE

Quoi?... Qu'est-ce que tu veux que nous fassions?

CÉCILE

Ce que nous devons... Nous allons rester ici... nous travaillerons.

CÉLINE

Oh! non! je ne peux pas! Il faut que je m'en aille... je m'en vais aujourd'hui... tout à l'heure...

CÉCILE

Comment! tu t'en vas?... Pourquoi t'en irais-tu?... Et où t'en irais-tu?

CÉLINE

Je m'en vais parce qu'il faut que je m'en aille... et puis...



parce que j'aime mieux être ailleurs... Fais comme tu voudras, toi!... mais moi, c'est bien décidé, je m'en vais...

CÉCILE

Si tu voulais, nous travaillerions chez nous... toutes les deux... Tu étais bonne ouvrière... nous nous ferions une petite clientèle... Et nous essayerions de vivre gentiment... comme font d'autres... Vivre ensemble... travailler... C'est ça le bonheur pour nous, maintenant...

CÉLINE, *se levant.*

Oh! tu sais!... travailler... Pourquoi faire? Pour crever la faim et la misère... Trimer du matin au soir... Passer des nuits pour ne rien gagner, merci!...

CÉCILE

Nous ne pouvons pourtant pas faire autre chose... pour le moment. Plus tard... notre vie changera peut-être... Nous avons encore le temps... Réfléchis, Céline.

CÉLINE

C'est tout réfléchi... Ne t'occupe pas de moi... Je veux ma liberté.

CÉCILE, *se levant.*

Qu'entends-tu par ta liberté?... Est-ce le désir de ne rien faire?... ou bien de faire ce que tu veux?... d'avoir ce qui te plaît?... de contenter tes caprices?... Cette liberté-là, si c'est ça que tu veux, ne s'obtient que par le travail... et plus tard!... Tu as dû le voir mieux que personne... depuis ton départ de chez nous?...

CÉLINE

C'est possible... mais je repars encore...

CÉCILE

Tu me fais de la peine, ma pauvre sœur... tu ne m'aimes donc plus, que tu veux me quitter?

CÉLINE, *la prenant par l'épaule.*

Si... je t'aime bien... mais je ne veux pas de ton genre de vie... Je sais ce que c'est, on ne m'y reprendra plus!

CÉCILE

Nous tâcherions d'avoir le genre de vie qui te convien-

drait. Tu m'aimes bien, dis-tu? moi aussi, je t'aime de tout mon cœur, j'oublie ton départ... le chagrin que tu as fait à maman... je ne me souviens que du temps où tu me prenais par la main... pour me conduire... je sais que nous avons eu le même père, la même mère, les mêmes frères... que tu es tout pour moi... et que je veux être tout pour toi... veux-tu?...

CÉLINE

Je ne peux pas!

CÉCILE

Mais si, tu peux, mauvaise tête! Tu n'as qu'à vouloir... Laisse-moi t'expliquer... Je ne sais pas ce qui t'est arrivé... et je ne veux pas le savoir. Tu es revenue... Ça me suffit!... (*Elle la prend dans ses bras.*) Je t'ai!... Je te garde!... Va, tu seras heureuse d'être chez nous... chez toi!... Nous gagnerons notre vie sans rien devoir à personne.

CÉLINE, *se dégageant.*

Tu me fais rire...

CÉCILE, *sévère.*

Toi, tu me fais pitié! Tu ne vois donc pas la vie que tu te prépares?... Une existence sans but, sans affection, sans foyer...

CÉLINE, *traversant la scène.*

Un foyer!... c'est des gosses qui vous crèvent... et un homme qui vous bat...

CÉCILE

Ça peut-être aussi un honnête homme comme Justin et comme Jean...

CÉLINE

Ou un saoulot comme papa!

CÉCILE

Tais-toi!... Tu es la dernière qui devrais te permettre de le juger.

CÉLINE

Ah! pas de reproches!... Tout ce qui est arrivé, c'est de votre faute... On me recevait toujours mal à la maison... J'étais toujours engueulée... Toi, tu étais parfaite! Enfin, maman ne m'aimait pas, quoi!

CÉCILE

Comment peux-tu parler ainsi? Elle t'aimait autant que

moi... Mais tu ne lui as épargné aucune souffrance. Quand je me rappelle sa sollicitude pour toi... les paroles par lesquelles elle essayait de te convaincre!... Pas une fois elle n'a pu te toucher... Toujours sa tendresse se brisait à ton entêtement et à ta rouerie... Même quand tu étais petite fille, ta coquetterie et ton égoïsme la désolaient... Puis tu as voulu être libre... comme tu dis, et un soir tu es partie sans songer au chagrin que tu lui ferais... à la honte qui pèserait sur nous... Aujourd'hui tu veux rejeter tes fautes sur papa... sur maman!... maman que tu as fait souffrir et que tu as achevée!... Non! c'est toi la cause de ton malheur... ne la cherche pas ailleurs...

CÉLINE

Tu parles pour ne rien dire, je t'assure...

CÉCILE

Tu finiras bien par m'entendre... Tu as connu l'ennui à la maison, dis-tu? et dehors je devine bien, moi, que tu as connu le malheur. Je voudrais te donner le calme et le repos. Voilà ce que je te propose. Oublie tout! Fais-toi une vie toute neuve avec moi...

CÉLINE

Je ne comprends pas...

CÉCILE

Je vois bien, ma pauvre sœur, que tu ne comprends pas. Eh bien! Ça ne fait rien, reste avec moi sans comprendre. Tu feras ce que tu pourras, ce que tu voudras, ça m'est égal... pourvu que tu restes avec moi. Si tu ne veux pas travailler, eh bien!... tu ne travailleras pas, je travaillerai, moi... tu resteras à la maison... tu feras le ménage... Tu crois que tu t'ennuieras?... Ne crois pas ça... Je saurai te distraire... quoique je n'aie pas le cœur bien gai... C'est moi qui aurai soin de toi... Tu étais l'aînée, tu deviendras la plus jeune... je prendrai ta place. (*Très attendrie, elle prend la tête de Céline sur son épaule.*) Reste avec moi, Céline!... ma petite Céline... je t'en supplie!... reste avec moi...

CÉLINE

Je n'ai rien à te dire!... Laisse-moi m'en aller...

CÉCILE

Non ! Je ne te laisserai pas t'en aller. Pourquoi ne veux-tu rien me dire?... Parle ! Je te répondrai... Tu es là devant moi... comme tu étais jadis devant maman. Tu as l'air mauvais et entêté... que t'ai-je fait?... Parle... parle!...

CÉLINE

Tu veux que je parle?... mais je t'assure que ça ne servira à rien. Je ne suis pas forcée de te raconter ce que je fais... je n'ai pas de comptes à te rendre, après tout!...

CÉCILE

C'est vrai... mais deux sœurs comme nous peuvent bien causer et s'entendre... Vois comme je serai seule au monde si tu me quittes... Et toi?...

CÉLINE

Tu ne vois donc rien ? tu ne t'aperçois donc pas que je ne suis pas pareille à toi, que nous ne pouvons plus être l'une à côté de l'autre. Oui, je m'ennuyais chez nous... tu l'as dit!... C'est vrai, je croyais que c'était mieux dehors, j'aimais tout ce qui brillait, tout ce qui chantait... j'étais folle du bal... tu ne sais pas ce que c'est, toi, que de tourner dans des bras qui vous emportent... Ça vous grise... Je revenais de danser comme si j'avais bu, avec des airs de violon plein la tête!... Et le théâtre!... je ne sais pas ce qui me prenait, si c'était les belles phrases qu'on disait, que j'entendais, ou bien la foule si chaude autour de moi, mais j'aurais voulu partir ces soirs-là, avec n'importe lequel... J'avais envie de courir, de me sauver... c'était comme du feu dans mon corps!... Un jour je suis partie avec le plus beau, le plus fort...

CÉCILE

Je me doute bien de ce qui a pu t'arriver, mais puisque tu es là!...

CÉLINE

Mais non, tu ne te doutes de rien, tu es toujours restée à la maison.

CÉCILE

Je sais tout de même ce qui se passe ailleurs, va ! Enfin, quoi ? Quelle existence as-tu ? Qu'as-tu fait ?

CÉLINE

Tu n'as qu'à deviner, si tu es si forte... Tu vois bien que tu as eu tort de m'interroger?

CÉCILE

Je n'ai pas eu tort, Céline, et je n'ai rien à reprendre de ce que je t'ai offert... Au contraire, je te l'offre plus que jamais... Tu as souffert, c'est assez pour que je te répète ce que je t'ai dit.

CÉLINE

Maintenant, il est trop tard. J'y suis faite à la vie que j'ai... et je n'en veux plus d'autre... J'en ai assez vu ici de la misère et de l'embêtement. (*Violemment.*) Avec ça que c'est drôle la vie que l'on a menée chez nous... C'est du propre votre société d'honnêtes gens!... Vous ne voyez donc pas qu'on se fiche de vous? Qu'est-ce qu'on a fait de Justin et de Jean? On les a saignés comme des bêtes! Et le père, qu'est-ce qu'il est devenu? Il s'est esquiné toute sa vie pour rien! Et maman, quel plaisir a-t-elle eu? Et toi?... Tu n'es qu'une dupe, et tu ferais mieux de t'en aller, toi aussi, n'importe où!...

CÉCILE

Moi?...

CÉLINE

Oui, toi, qu'est-ce que tu fiches là à t'user les yeux sous la lampe, pour gagner trente sous, à raccommo-der tes loques, à crever de faim?... Et puis après, tu te marieras avec un type qui boira, qui te battra, tu auras des gosses, des fils qu'on fusillera, des filles qui s'en iront à la rue... Je m'y refuse, moi, à cette vie-là!... Après moi, plus rien!... Je la hais, ta vie!... Je la hais, ta société, qui ne fait rien pour ceux qui lui donnent tout... Je le hais, le travail dont on meurt... Mourir pour mourir, j'aime mieux faire la noce... Si je crève à l'hôpital, ce sera fini... bonsoir la compagnie! (*Elle va vers la porte.*)

CÉCILE, *l'arrêtant par le bras, puis s'éloignant, allant et venant, et parlant avec une animation croissante.*

Tu divagues... tu es folle... Où as-tu ramassé toutes les sottises que tu me dérites?... La vie!... la société!... Qu'est-ce que tu me chantes?... c'est toi et ceux qui te ressemblent qui font la vie et la société ce qu'elles sont!... Le monde est abominable, dis-tu?... C'est vrai, mais c'est par notre faute qu'il est ainsi...

Pour le changer, il faut nous changer... ne rien demander aux autres... tout demander à soi-même. C'est par là qu'il faut commencer... Fais ton devoir... ne t'occupe pas du reste!... Tu oses parler de nos frères?... de notre père?... de notre mère?... Mais, malheureuse! nos frères ont donné leur vie à leur idée... à quelque chose qui brûlait en eux... qui leur faisait battre le cœur, qui leur rendait les yeux si fiers! Notre mère, c'est une sainte comme il n'y en a pas une dans tout le calendrier... Notre père! il a été faible, je le sais, mais le pauvre homme, comme il a travaillé, comme il nous a élevés tous! Comme il était orgueilleux de ses fils, comme il aimait ses filles! C'était notre camarade plus que notre père. Tu ne t'en souviens donc pas! pense donc à tout ce qu'il y avait de bon en lui. (*Attendrie, elle vient auprès de sa sœur.*) Tout à l'heure, au Père-Lachaise, je songeais à eux tous, tu ne l'as pas senti quand je t'ai prise par la main devant la tombe de notre mère... Je revoyais Justin si grave, si sérieux, mort à la guerre... Jean si bon, si tendre, abattu comme un chien enragé... notre père, fini dans la folie... et notre mère, qui n'a trouvé de repos que dans la mort, après sa vie silencieuse et résignée, que j'ai été seule à connaître!... Tu veux t'en aller, toi, eh bien, moi, je veux vivre avec mes spectres!... (*Elle parcourt la scène.*) Tout ce qu'il y a ici me parle, ces meubles, ces livres, ces portraits!... Je veux qu'ils me parlent toute ma vie, qu'ils me disent de bien faire, de mieux faire encore... J'entends leurs voix en moi, je les écouterai... Maman m'a dit que tous les nôtres morts, je les représenterai tous... J'essaierai... Tu me dis que j'épouserai un homme qui boira, qui me battra!... Ce n'est pas sûr!... Ta vie perdue fait que tu veux perdre la mienne!... Je le choisirai celui à qui je donnerai ma vie!... Si j'ai un fils, j'en ferai un homme, je ne lui donnerai pas le fusil de mes frères, je lui mettrai ses armes là! (*Elle se frappe le front. Puis avec extase.*) Mon fils! c'est vraiment celui-là qui nous représentera! Non! je ne me refuse pas à la vie, je l'accepte avec sa pauvreté, ses duretés, toutes ses peines, son travail forcé, son esclavage apparent, mais au dedans de moi, je la veux libre et pure! (*Durement, puis violemment.*) Ce que j'ai appris, je vais te le dire, mauvaise Céline, j'ai appris qu'on ne me forcerait pas à faire ce que je ne voudrais pas!... Tu vas t'en aller, n'est-ce pas? tu vas retourner à ton ruisseau, eh bien! écoute-moi et emporte mes paroles avec toi, s'il y a

encore un coin de ton cœur pour les recueillir et s'en souvenir. Je serai vaincue peut-être, par la misère, par le sort, mais vaincue, je serai encore victorieuse!... Je ne me rendrai pas. (*Scandant ses mots.*) Non, moi, je ne me rendrai pas! (*Avec fureur.*) Il y a en moi une révolte! Je ne suis pas une chose dont on trafique! un corps à vendre! Je ne suis pas une putain, entends-tu? (*Elle marche vers sa sœur, qui recule.*) N'aie pas peur, va!... je ne te ferai pas de mal.

CÉLINE, *troublée.*

Si... tu m'as fait peur!... Où vas-tu chercher tout ça?

CÉCILE, *se reprenant, encore troublée, puis calme.*

Je ne sais pas... Ça parle en moi... mais c'est fini!... Tu peux t'en aller puisque tu le veux!... Mais pourquoi es-tu revenue? Pour achever maman, pour la voir mourir, pour me faire, après, la peine que tu m'as faite, me laisser une douleur de plus, celle de ta vie salie... Enfin! tu as bien fait de parler. Je n'ai plus rien à apprendre maintenant... je n'ai plus qu'à regarder devant moi.

CÉLINE, *doucement.*

Ne me laisse pas comme ça... ne sois pas fâchée... Je suis revenue parce que je ne savais pas où aller... Je pensais bien que je vous ferais de la peine, mais j'aime mieux tout te dire, tu comprendras peut-être, puisque tu comprends tout... Mais tu as beau tout savoir, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ce que c'est!... Si je suis revenue, c'est parce que j'ai eu des histoires... je me suis trouvée seule... On l'a arrêté, lui! Il s'était battu dans la rue, pour moi... mais il sera libre aujourd'hui. Alors, tu comprends? il faut que je sois là... parce que...

CÉCILE

Parce que...

CÉLINE

Je l'aime... malgré tout.

CÉCILE

Pauvre Céline!... Fais attention, tu vas te perdre à jamais, si ce n'est déjà fait.

CÉLINE

Tant pis!... Mais ne me dis plus rien. Ce serait inutile.

CÉCILE

J'ai encore quelque chose à te dire, moi... je ne peux pas te laisser comme ça, sans un sou.

CÉLINE

Tu as été bien gentille. Tu m'as déjà habillée des pieds à la tête.

CÉCILE

Ce qu'il y a ici est à toi comme à moi... Tout payé... voilà ce qui reste. Tiens, voilà ta part, prends !

CÉLINE

Et toi ?

CÉCILE

Ne t'inquiète pas de moi... Tu sais où je suis, reviens quand tu voudras, tu trouveras en moi ceux qui ne sont plus là...

CÉLINE, *timide.*

Je peux m'en aller ?

CÉCILE

Oui.

CÉLINE, *avec un mouvement vers sa sœur, puis un recul.*
Alors, Cécile, au revoir...

CÉCILE, *l'appelant.*

Viens m'embrasser!...

(Elle ouvre les bras, prend Céline, l'embrasse. Céline s'en va, humble. Cécile la regarde partir, droite et immobile.)

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU : Le Rempart (décembre 1870).	1
DEUXIÈME TABLEAU : La Sortie (18 janvier 1871)	13
TROISIÈME TABLEAU : La Capitulation (28 janvier 1871)	36

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU : Dans les Caves (28 mai 1871).	54
CINQUIÈME TABLEAU : Le Père-Lachaise (28 mai 1871).	75

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU : Dix ans après (1880)	81
SEPTIÈME TABLEAU : L'Elysée-Ménilmontant (1880)	106
HUITIÈME TABLEAU : L'Heure verte (1880)	131

ACTE QUATRIÈME

NEUVIÈME TABLEAU : La Mère (1881).	155
DIXIÈME TABLEAU : Les deux Sœurs (1881)	170

63045559

27

GUSTAVE GEFFROY

L'APPRENTIE

DRAME HISTORIQUE EN 4 ACTES ET 10 TABLEAUX

Représenté pour la première fois
sur le Théâtre national de l'ODÉON, le 7 janvier 1908.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

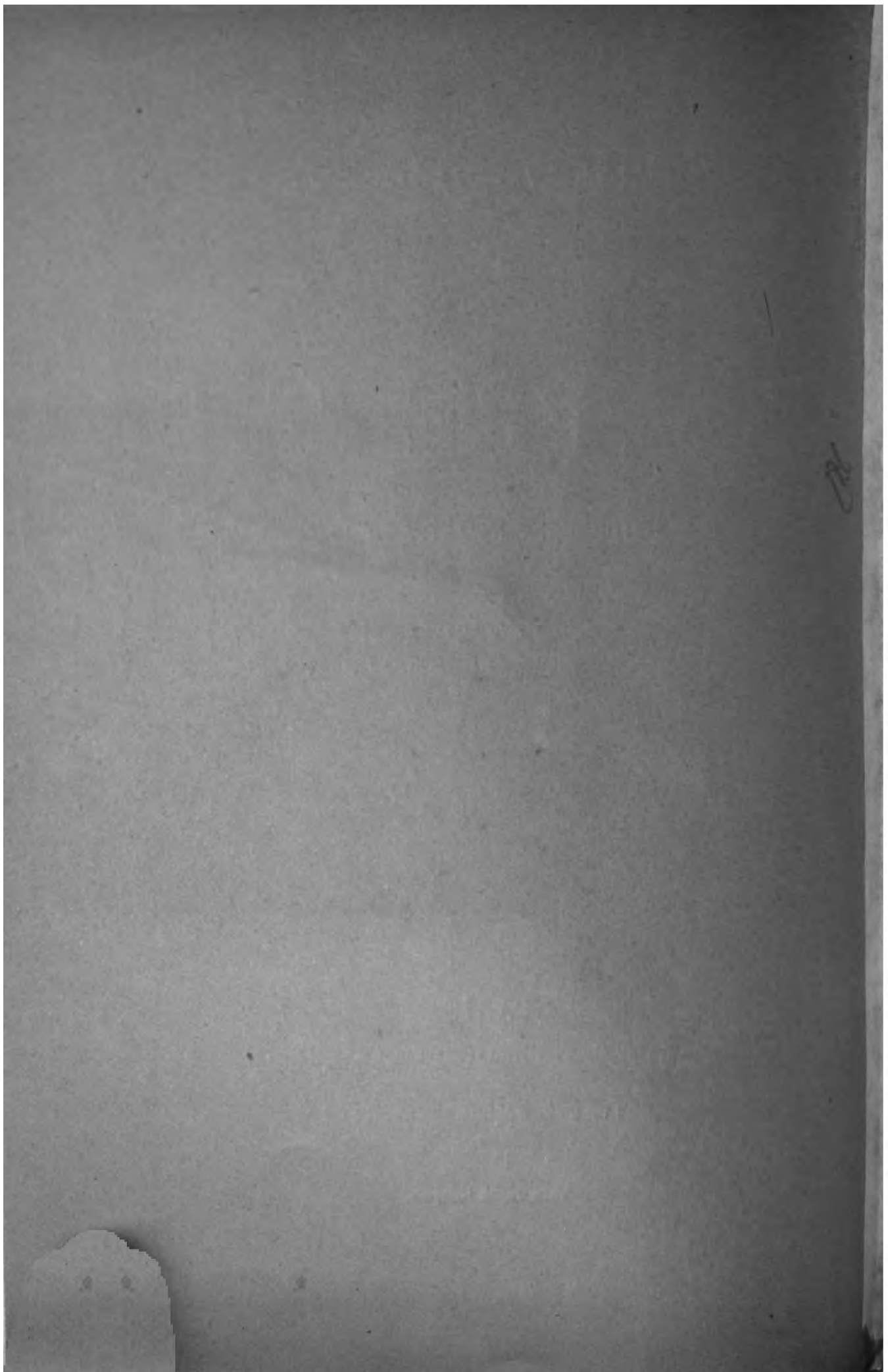
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

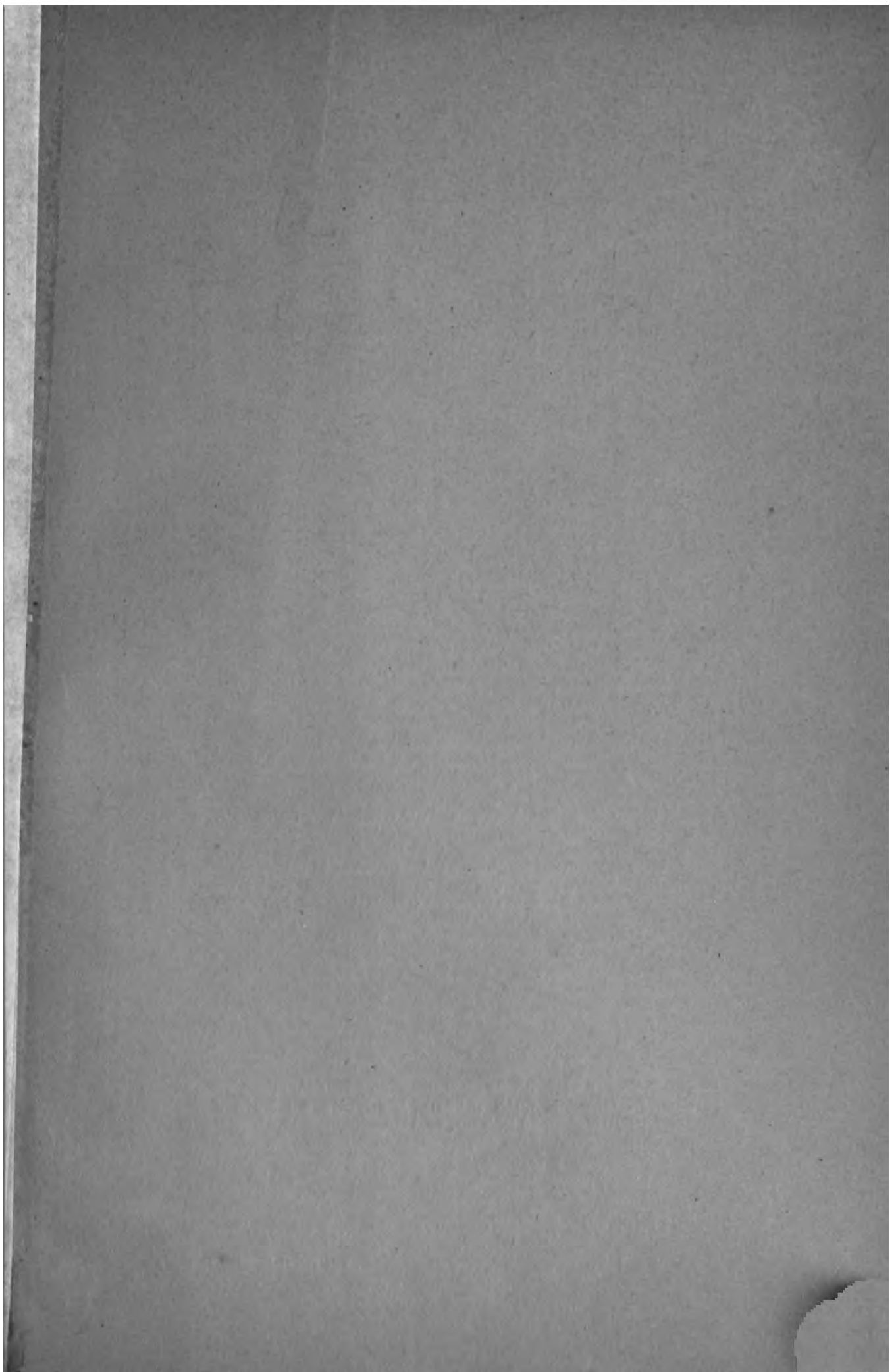
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

Tous droits réservés.

Vet. Fr. IV B. 1





CHOIX DE PIÈCES

ANCEY (GEORGES). Ces Messieurs. Comédie en 5 actes.....	3 fr. 50
BATAILLE (HENRY). L'Enchantement; Maman Colibri.	3 fr. 50
— Le Masque; La Marche nuptiale.	3 fr. 50
— Résurrection. Drame en 5 actes.....	3 fr. 50
BERNSTEIN (HENRY). Le Détour. Comédie en 3 actes.....	2 fr. 50
— Joujou. Comédie en 3 actes.....	3 fr. 50
— Le Bercail. Comédie en 3 actes.....	3 fr. 50
— La Rafale. Pièce en 3 actes.....	3 fr. 50
— Le Voleur. Pièce en 3 actes.....	3 fr. 50
BERTON (P.) et SIMON (CH.). Zaza. Comédie en 5 actes.....	3 fr. 50
CAPUS (A.). Les Maris de Léontine. Comédie en 3 actes.....	3 fr. 50
— La Bourse ou la Vie. Comédie en 5 actes.....	3 fr. 50
— La Veine. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
— Les Deux Ecoles. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
— La Châtelaine. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
— Notre Jeunesse. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
— Brignol et sa Fille; Petites Folles. Comédies en 3 actes.....	3 fr. 50
— Monsieur Piégois. Comédie en 5 actes.....	3 fr. 50
— Les Passagères. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
CAPUS (A.) et ARENE (E.). L'Adversaire. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
CAPUS (A.) et DESCAGES (L.). L'Attentat. Pièce en 3 actes.....	3 fr. 50
CROISSET (FRANCIS DE). Le Paon. Comédie en 3 actes, en vers.....	3 fr. 50
— Le Bonheur, Mesdames! Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
DONNAY (MAURICE) L'Autre Danger. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
— Le Retour de Jérusalem. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
— La Bascule. Comédie en 4 actes.....	3 fr. 50
— Théâtre complet. Tomes I et II, chacun.....	3 fr. 50
DONNAY (M.) et DESCAGES (L.). Oiseaux de passage. 4 actes....	3 fr. 50
GANDILLOT (LÉON). Vers l'Amour. Pièce en 5 actes.....	3 fr. 50
GUICHES (GUSTAVE) et GHEUSI (P.-B.). Chacun sa vie. 3 actes...	3 fr. 50
HAUPTMANN (GÉRARD). Les Tisserands. Drame en 5 actes.....	4 fr. »
HENNEQUIN (M.) et DUQUESNEL (F.). Patachon. Comédie en 4 actes.	3 fr. 50
KISTEMAECKERS (H.) et DELARD (E.). La Rivale. Pièce en 4 actes.	3 fr. 50
MAETERLINCK. Monna Vanna. Pièce en 3 actes.....	2 fr. »
— Joyzelle. Pièce en 5 actes.....	3 fr. 50
MARGUERITTE (PAUL et VICTOR). L'Autre. Pièce en 3 actes.....	3 fr. 50
MENDES (CATULLE). Médée. Tragédie en 3 actes.....	3 fr. 50
— Scarron. Comédie tragique en 5 actes, en vers.....	3 fr. 50
— Glatigny. Drame funambulesque en 5 actes et 6 tableaux.....	3 fr. 50
— Sainte Thérèse. Pièce en 5 actes et 6 tableaux.....	3 fr. 50
— Théâtre en prose.	3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). Les Mauvais Bergers. Pièce en 5 actes.....	3 fr. 50
— Les Affaires sont les Affaires. Comédie en 3 actes.....	3 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). Cadet-Roussel. Comédie en 3 actes.....	3 fr. 50
— Falstaff. Comédie en 5 actes.....	3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). Par le Glaive. Edition in-8.....	4 fr. »
— La Glu. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8.....	4 fr. »
— Monsieur Scapin. Comédie en 3 actes, en vers. Edition in-8....	4 fr. »
— Vers la Joie. Conte bleu en 5 actes, en vers. Edition in-8.....	4 fr. »
— Le Chemineau. Drame en 5 actes, en vers. Edition in-8.....	4 fr. »
— La Martyre. Drame en 5 actes, en vers.....	3 fr. 50
— Don Quichotte. Drame héroï-comique, en 3 parties et 8 tableaux, en vers	3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN) et CAIN (HENRI). La Belle au bois dormant.	
Féerie lyrique en 14 tableaux, en vers.....	3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). Les Romanesques. Comédie en 3 actes, en vers.	3 fr. 50
— La Princesse Lointaine. Pièce en 4 actes, en vers.....	2 fr. »
— La Samaritaine. Evangile en 3 tableaux, en vers.....	3 fr. 50
— Cyrano de Bergerac. Comédie en 5 actes, en vers.....	3 fr. 50
— L'Aiglon. Comédie en 6 actes, en vers.....	3 fr. 50
WOLFF (PIERRE). Le Ruisseau. Comédie en 3 actes.....	3 fr. 50

